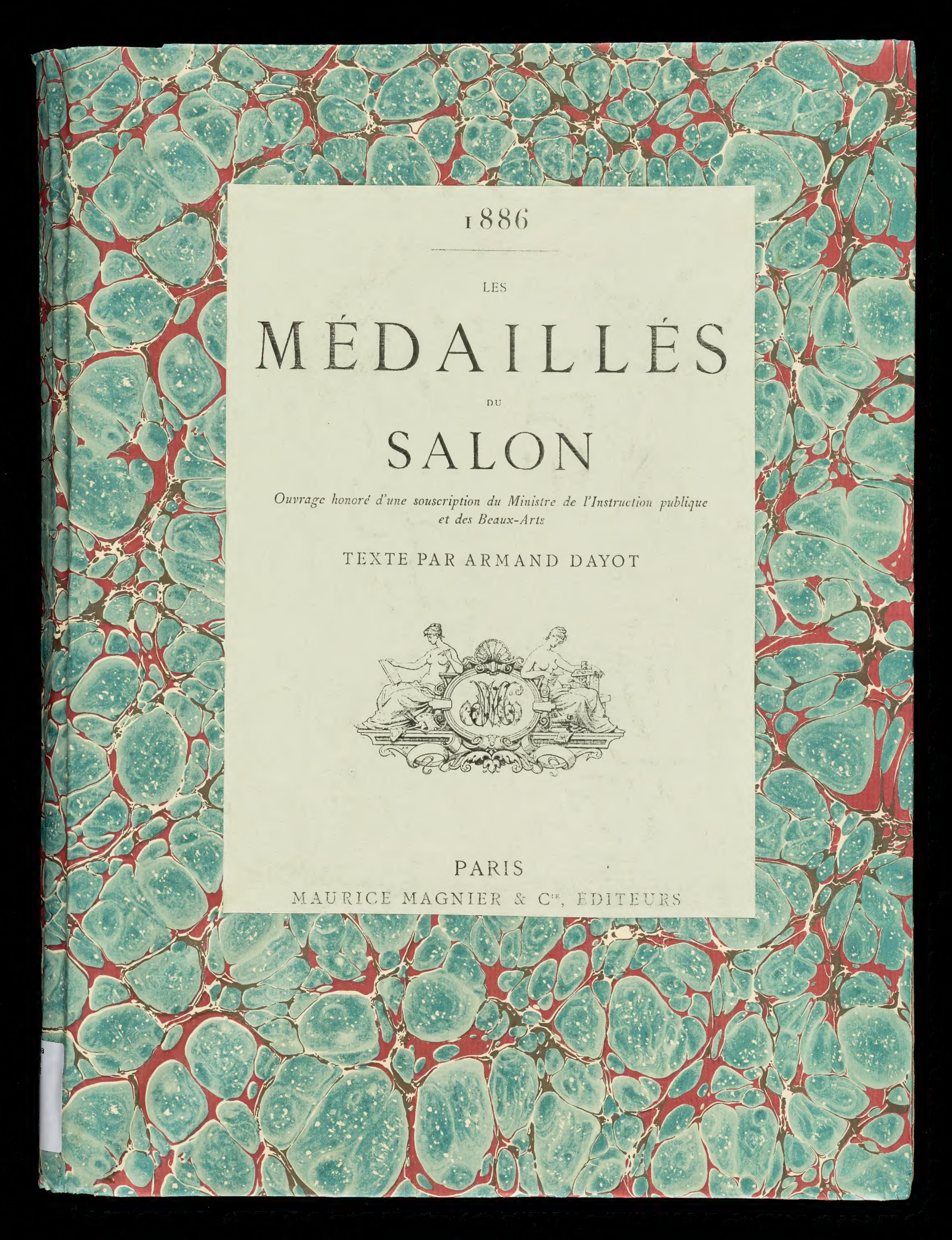
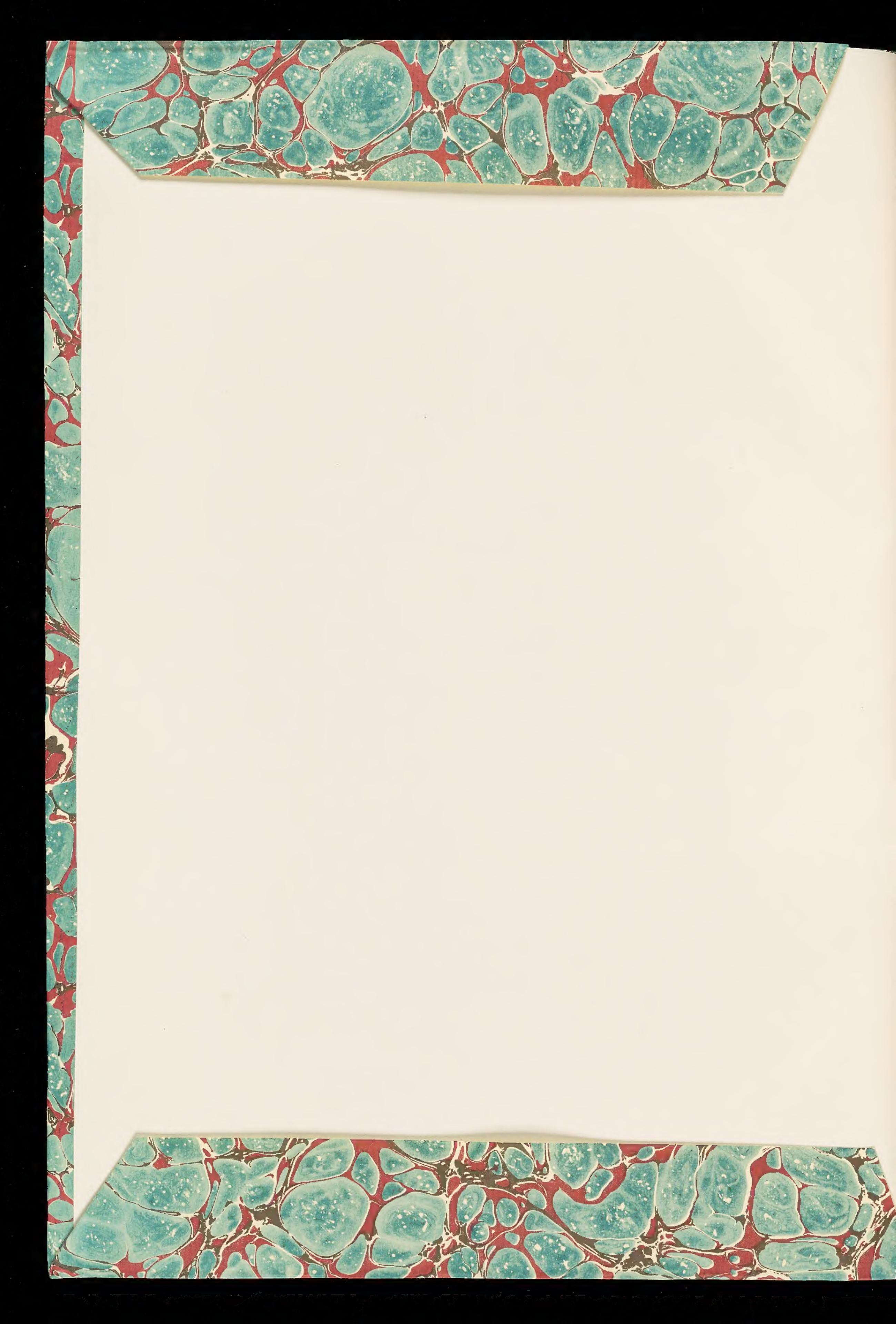

1886
LES
MÉDAILLÉS
DU
SALON
Ouvrage honoré d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts
TEXTE PAR ARMAND DAYOT
PARIS
MAURICE MAGNIER & CIE, ÉDITEURS



LES MÉDAILLÉS

DU

SALON

JUSTIFICATION DU TIRAGE

50 exemplaires sur papier du Japon, contenant une double suite de toutes les planches
Numérotés 1 à 50.
1,000 exemplaires sur papier vélin.

N°

Toutes les reproductions contenues dans cet ouvrage sortent de nos ateliers.

1886

LES

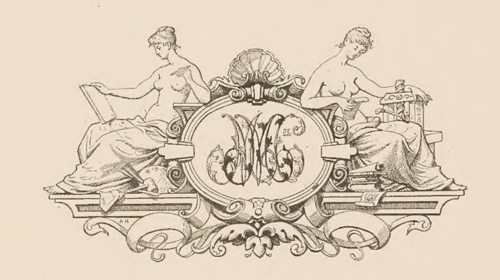
MÉDAILLÉS

DU

SALON

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

TEXTE PAR ARMAND DAYOT



PARIS
MAURICE MAGNIER & Cie, EDITEURS
53 BIS, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1886

OUVRAGE PUBLIÉ

SOUS LE PATRONAGE ET AVEC LE CONCOURS

DE

M. E. DU FOUSSAT

AGENT GÉNÉRAL

DE LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE

INSTITUÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

LE SALON DE 1886

LE SALON DE 1886

EVANT ces toiles entassées par milliers dans le Palais de l'Industrie, et où perce à peine de loin en loin un talent original, le critique attristé s'inquiète. C'est que vraiment depuis de longues années jamais Salon de peinture ne fut d'une médiocrité plus désespérante. Je ne puis pour ma part m'empêcher de plaindre les membres du jury condamnés à découvrir au milieu de toutes ces choses, dites œuvres d'art, les nouvelles *médailles* destinées à venir grossir encore la phalange déjà bien compacte des *exempts* et des *hors-concours*. Ma pitié s'étend tout aussi bien aux honorables membres de la commission des Beaux-Arts qui chaque jour, avec une conscience digne des plus grands éloges, examinent les innombrables tableaux dont les auteurs sollicitent l'acquisition et qui seront bientôt éparpillés par centaines à travers les musées de province.

Trop de mentions honorables! Trop de médailles! Trop d'acquisitions officielles!

Quelques années encore et les travaux du jury d'admission se trouveront singulièrement simplifiés, car les nouveaux peintres autorisés à

exposer, sans que la valeur présumée de leurs œuvres ait été préalablement vérifiée, formeront avec les hors-concours et les exempts déjà existants, et dont le nombre est bientôt de deux mille si je ne me trompe, un chiffre d'exposants à ce point formidable que le palais des Champs-Elysées, dont les murs ont cependant une certaine surface, ne pourra même plus les contenir.

*
* *

Quant à l'État, il ne peut tarder désormais à voir se fermer devant ses générosités artistiques les portes des plus infimes musées de province que la marée montante des toiles de tout genre envahit déjà jusqu'aux plafonds.

La modeste somme, parcimonieusement octroyée par le Parlement, pour subvenir aux achats annuels du Salon serait, il me semble, mieux utilisée si, au lieu d'être dispersée dans des acquisitions trop nombreuses et trop souvent sans intérêt, on la consacrait exclusivement à la prise de possession des quelques œuvres de valeur, qui donnent au Salon annuel sa raison d'être, et qui la plupart du temps tombent entre les mains d'amateurs millionnaires ou de marchands de tableaux que rien n'oblige à morceler outre mesure leurs fonds d'achat.

Que résulte-t-il de ce malheureux état de choses? C'est que la banalité de la physionomie de nos galeries nationales, images en raccourci du Salon, s'accentue davantage chaque année, alors que les galeries particulières s'enrichissent des plus remarquables productions de l'art contemporain. Il nous est facile de nous en convaincre en parcourant les fréquentes expositions des tableaux des maîtres du siècle, dues à l'initiative de quelques amateurs bienheureux, et où nous découvrons toujours plusieurs chefs-d'œuvre de nos peintres les plus vénérés dont quelques-uns ne sont même pas représentés au Luxembourg.

De quels regrets pleins d'amertume l'État ne se priverait-il pas si,

abandonnant une fois pour toutes son déplorable système d'acquisition, il se décidait à faire un choix très restreint des meilleures toiles du Salon sauf à les payer un bon prix, prix d'achat qui sera d'ailleurs toujours bien inférieur à celui qu'atteindront dans l'avenir la plus grande partie de ces œuvres, lorsque leurs auteurs seront morts en pleine gloire et que leurs productions seront dispersées à travers le monde au bruit sec du marteau de vente.

Nous n'avons pas encore perdu le souvenir des acquisitions par l'État de *l'Enterrement à Ornans* et du *Combat de cerfs* de Courbet, et encore moins celui de l'achat tout récent du *Combat du Bourget*, du *Parlementaire* et de *l'Attaque de Villersexel* par de Neuville, seuls fragments que nous possédions de l'œuvre si française et si puissante du jeune maître, hélas! trop tôt disparu. Tous nos compliments les plus vifs à M. Edmond Turquet, grâce à l'intervention personnelle duquel ces beaux tableaux, d'une inspiration patriotique si élevée, ne quitteront pas la France et figureront bientôt dans notre grand Musée moderne, avant de prendre place dans la galerie française du Louvre.

Cette importante réduction dans le chiffre des acquisitions produirait encore un deuxième résultat qui aurait aussi sa valeur. Elle découragerait un grand nombre de ces fabricants de toiles annuelles *à l'usage de l'État*. N'ayant plus aucun espoir de se voir acheter, ces infortunés industriels se décideraient peut-être à briser leurs brosses et à diriger leur activité vers un idéal plus utile et moins encombrant.

*
* *

Est-il donc impossible de restituer à ce Salon annuel qui tend de plus en plus à devenir un vulgaire marché, son élégante physionomie d'autrefois? Ne pourrait-on pas dissimuler, en exagérant considérablement les sévérités de l'admission, la décadence trop visible de la peinture contemporaine? Est-il bien nécessaire que les murs immenses du palais

de l'exposition soient garnis de la cimaise à la frise? Croyez-vous, messieurs les artistes, que le succès de votre exposition serait moins grand si, au lieu d'obliger le bon public à se casser les vertèbres du cou pour contempler les milliers de croûtes qui pendent lamentablement le long des murs, vous ne mettiez devant ses yeux que des œuvres choisies avec soin et se recommandant toutes par de sérieuses qualités ?

Mais où trouver ces œuvres remarquables, ne fussent-elles qu'au nombre de mille, qu'au nombre de cinq cents ?

Ici je baisse timidement la voix pour répondre, car de cruels sourires vont sans doute accueillir ma proposition.

Pour restituer au Salon sa physionomie disparue, pour que notre grande exposition du printemps devienne une intéressante manifestation annuelle de l'art contemporain, féconde en enseignements précieux, pour faire que le public qui, lassé de toutes les expositions de peinture auxquelles on le convie d'un bout de l'année à l'autre, retourne avec plaisir au Salon, qu'il ne fréquente plus que machinalement, sans entrain, en esclave résigné d'une vieille habitude, deux réformes me paraissent aujourd'hui indispensables : nous voudrions voir établir une égalité absolue de tous les exposants devant le jury. Donc suppression des *hors-concours* et des *exempts*. Et vraiment cette mesure s'impose impérieusement, car il est triste de penser que la plus grande partie des places d'honneur est occupée au Salon par des toiles, plus que médiocres, en vertu de cette raison étrange que les signataires de ces œuvres déshonorantes avaient autrefois plus ou moins de talent.

La seconde réforme, tout aussi radicale que la première, avec laquelle elle produirait, c'est du moins notre opinion, une révolution salutaire dans l'organisation vraiment trop démocratique du Salon, consisterait à restreindre de plus des deux tiers le chiffre des admissions et à ne plus limiter à deux œuvres les envois des exposants.

La conséquence immédiate de ces deux réformes, dont nous ne sommes pas le seul à souhaiter le trop problématique avènement, serait

de changer d'un seul coup la physionomie actuelle du Salon. Il ne serait plus composé que d'un nombre relativement restreint d'œuvres dignes de fixer l'attention du public qui se fatigue outre mesure à chercher la bonne toile au milieu de ce fouillis de non valeurs que dans sa mauvaise humeur croissante il commence à qualifier irrespectueusement de « foire aux tableaux ».

*
* *

« La mobilité, l'incohérence, l'indiscipline, le charlatanisme, paraissent être le seul caractère de l'art contemporain, comme ils sont à ce qu'on assure, celui de la société contemporaine. »

Cette opinion, sévère mais juste, d'un éminent critique d'art, pourrait aujourd'hui plus que jamais servir de thème à une intéressante dissertation sur l'influence des mœurs sur les arts. Le cadre restreint de cette étude préliminaire, où nous voudrions résumer dans une revue rapide nos impressions sur les principaux tableaux du Salon, avant d'étudier individuellement les œuvres médaillées, nous interdit toute incursion à travers les effets et les causes. Cependant, disons-le en passant, nous croyons aussi que la civilisation moderne n'est pas un milieu très favorable à ce qu'on est convenu d'appeler le grand art. Si la peinture d'histoire, si la peinture religieuse, si la peinture militaire dans ce qu'elle a d'épique, si la peinture décorative elle-même, avec sa grandiose simplicité, sont aujourd'hui dans une décadence trop visible, c'est qu'il n'y a peut-être plus de convictions assez profondes, d'enthousiasmes assez ardents, d'idées assez grandes, pour nourrir l'art dont elles sont les superbes formules. N'est-il pas à craindre que l'imagination poétique, sans laquelle rien de vraiment grand ne se fait en art, ne finisse par s'éteindre au milieu des théories sceptiques et positives de notre société bourgeoise ?

Mais trêve aux entraînantes considérations générales et arrêtons-nous avec recueillement devant un des plus purs chefs-d'œuvre du noble et vaillant artiste qui, à cette époque de réalisme attristant où le procédé règne en maître, trouve encore dans son rêve assez de puissance pour offrir à nos regards charmés la savante image de ses visions consolantes de poète. Je veux parler de M. Puvis de Chavannes qui expose cette année un immense triptyque destiné comme *le Bois sacré* du salon de 1884 à la décoration du Musée de Lyon. La partie de gauche est intitulée *Vision antique*, celle de droite *Inspiration chrétienne*, celle du centre *le Rhône et la Saône*. Dans une note explicative insérée au catalogue l'artiste nous apprend que *le Bois sacré*, placé aujourd'hui dans l'escalier du Musée de Lyon, était la composition génératrice des deux autres sujets : Vision antique et Inspiration chrétienne, l'art étant compris entre ces deux termes dont l'un évoque l'idée de la forme, et l'autre l'idée du sentiment. Un quatrième panneau représente le Rhône et la Saône symbolisant la Force et la Grâce.

Jamais le grand artiste ne fut mieux inspiré qu'en exécutant cette œuvre dont chaque partie est l'expression juste et élevée du sujet grandiose qu'il s'était proposé d'interpréter, j'allais dire de chanter, car de cette toile aux horizons pleins de lumière et d'azur, aux bois frissonnants, aux fleuves limpides, aux cloîtres remplis de mystiques ardeurs et de prières inspirées, aux blanches collines d'où semblent naître des femmes belles comme des statues, s'échappe une harmonie ineffablement douce, profonde comme la voix des siècles, et où l'on croit entendre s'élever au milieu des murmures des eaux et du feuillage des soupirs d'amour et des hymnes pieux mêlés aux accords vibrantsdes harpes païennes et aux chants graves des orgues.

Cette année encore, certains critiques ont cru devoir reprocher à Puvis de Chavannes, et souvent sous une forme assez âpre, « son manque de coloris et la sobriété exagérée de son dessin. » Qu'on nous permette de répéter ce que nous avons déjà eu l'occasion de dire au

sujet des reproches de cette nature adressés à certaines œuvres de ce grand artiste.

Dans ses créations symboliques, Puvis de Chavannes ne peut cependant pas employer les mêmes procédés d'exécution que MM. Vollon ou Bonnat. Vivant dans le rêve, il faut, pour la complète harmonie de son œuvre, que le vague de ses pensées se manifeste jusque dans le contour de ses lignes et le modèle de ses figures. A coup sûr, personne n'a songé à mettre en doute les facultés d'exécution de ce grand artiste. On se contente de qualifier sa facture d'arbitraire. Mais n'est-ce pas là ce qui fait la personnalité de son talent, et tous ces reproches ne sont-ils pas mal venus, puisqu'il a su trouver la forme qui force à l'admiration de son œuvre la plupart de ceux qui, tout en étant épris de l'art dans la légende et dans le symbolisme, se passionnent aussi pour la réalité vivante exprimée avec talent? Qu'on ne lui fasse donc pas un crime de la sobriété de son dessin et du calme exagéré de sa couleur. La puissance d'évocation réside le plus souvent dans l'extrême simplicité de l'expression, et, comme l'a si heureusement dit M. Paul Mantz en parlant de M. Puvis de Chavannes, « sa peinture calmée ne crie plus et le silence des couleurs permet d'écouter plus aisément le murmure de la pensée ».

Mais à quoi bon prendre la défense du grand artiste dont les œuvres décoratives font chaque jour du Panthéon, des musées de Marseille, d'Amiens et de Lyon des lieux de pélerinage pour les amis de l'art vraiment grand.

Certes, auprès de ces décorations magistrales, d'une conception si élevée, et si sobrement écrites, se déroulent d'autres œuvres du même genre, d'un dessin quelquefois plus précis, d'une couleur toujours plus vigoureuse, d'une composition souvent plus académique. Mais que disent-elles néanmoins à côté de celles de Puvis de Chavannes, si ce n'est l'évidente infériorité de leurs très savants auteurs? Nous supplions donc humblement notre grand maître de continuer à ne pas s'inquiéter des conseils qu'on lui distribue si généreusement, de vivre tranquille-

ment comme par le passé dans la sérénité rayonnante de son art immortel, et de continuer à peindre sur de grandes toiles dignes de sa vaste imagination, sans rien changer au calme de son coloris et à l'ingénieuse naïveté de son dessin.

Le triptyque de M. Puvis de Chavannes n'est pas la seule œuvre décorative, à grandes dimensions, comme on doit le supposer par ce temps de commandes municipales. Citons aussi le panneau de M. Pierre Lagarde destiné à orner la salle des mariages du XVe arrondissement, l'*Été* et l'*Automne* de M. Léon Comerre, fragments de décoration pour la mairie du IXe arrondissement, et deux panneaux décoratifs de M. Humbert, l'un *En temps de guerre* destiné à la mairie du XVe arrondissement, l'autre *Pro patria* exécuté pour le Panthéon.

De toutes ces œuvres les deux dernières sont incontestablement les meilleures, et si M. Humbert subit aussi, d'une façon inconsciente, je veux bien le croire, la tyrannique influence de Puvis de Chavannes, dont les odieux pasticheurs déshonorent de plus en plus nos Salons annuels, on doit reconnaître néanmoins que sa personnalité artistique n'est pas toute entière absorbée dans celle du maître et qu'il a su conserver des accents très individuels. Il possède un réel talent de composition, et les attitudes de ses personnages sont toujours d'une expression juste. Le caractère de son dessin est bien particulier. Là où M. Humbert est visiblement trop préoccupé de la manière de Puvis de Chavannes, c'est quand il s'efforce, à l'aide de procédés fatigants, de dégager l'harmonie générale de sa couleur d'un abaissement excessif de toutes les valeurs. Il cherche alors à faire violence à son tempérament de peintre et ne réussit qu'à brouiller sa palette et à ternir sa toile. Puvis de Chavannes est un glorieux isolé, tout comme Eugène Delacroix, et je pense qu'il est bien téméraire de chercher à ravir à l'un comme à l'autre de ces géants de la peinture le mystérieux secret de leur couleur magique.

Dans le grand salon carré, en face du triptyque de Puvis de Chavannes

se développe sur une large étendue de muraille une toile considérable autour de laquelle bien des critiques, souvent trop passionnées, se sont agitées, mais qui n'en possède pas moins de grandes qualités d'exécution, de vraies qualités maîtresses. Le *Justinien* de M. Benjamin Constant est une œuvre devant laquelle le visiteur consciencieux doit s'arrêter longuement. L'éclat des ors et les pierreries dont le peintre, par une nécessité toute historique s'est vu obligé de surcharger les riches vêtements byzantins de ses personnages, n'absorbe pas, comme on l'a peut-être dit trop vite, tout l'intérêt du tableau qu'on a cruellement qualifié de vaste nature morte. Le masque énigmatique de Justinien est d'une intensité d'expression extraordinaire dans son impassibilité voulue, et l'attitude du porteur de dépêches, accouru sans doute du fond des Palus Méotides, car son accoutrement déguenillé forme avec les costumes des conseillers impériaux un saisissant contraste, est d'une réalité vivante. Mais j'aurai d'ailleurs bientôt l'occasion, suivant toute probabilité, d'étudier en détail cette œuvre remarquable sans être parfaite, car la rumeur publique décerne dès à présent la médaille d'honneur au jeune maître dont la carrière est déjà si bien remplie.

L'État, toujours prêt à encourager la peinture d'histoire par de nombreuses acquisitions, va se trouver, cette année, presque complètement dégagé de sa tutelle aussi coûteuse que paternelle. Rarement Salon fut plus pauvre en toiles inspirées par des sujets historiques.

M. Girardot est un jeune. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un rapide coup d'œil sur *la Mort de Roland, archevêque d'Arles*, vaste composition, un peu froide, qui renferme des morceaux de nu très habilement exécutés. Mais on devine trop facilement que l'artiste, en brossant cette grande toile, était surtout hanté par le désir d'obtenir sa médaille. C'est la même préoccupation sans doute qui a dû guider M. Bordes dans le choix de son sujet. Cet artiste a éprouvé le besoin de nous faire assister aux derniers instants de monseigneur Prœtextatus, évêque de

Rouen, à qui la vindicative Frédégonde, qui, comme on le sait, n'entendait rien à la plaisanterie, fit percer le flanc!

Puisque MM. Girardot et Bordes tenaient absolument à exposer un évêque mort et un archevêque mourant aux yeux du jury dont ils sollicitent des suffrages, manifestant ainsi, d'une façon évidente, leur intention de devoir le succès à des exécutions épiscopales, peut-être eussent-ils mieux fait de choisir des motifs inspirateurs plus modernes. Cela nous eût intéressé davantage. Ils n'avaient d'ailleurs que l'embarras du choix. MM. Luminais et J.-P. Laurens ont pour l'instant suffisamment exploité à eux seuls les récits des temps mérovingiens, et l'on ne saurait trop conseiller aux jeunes artistes de talent qui paraissent avoir de réelles dispositions pour la peinture d'histoire d'être les interprètes sincères des grands événements de leur époque. Mais, hélas! il faut d'abord obtenir la fameuse médaille, et c'est surtout par le choix d'un sujet vieillot et par une exécution impersonnelle et classique qu'on cherche à capter les bonnes grâces des membres les plus influents du jury, leur prouvant ainsi qu'on est toujours fidèle aux leçons de l'École. Nous souhaitons de grand cœur que MM. Girardot et Bordes, fort bien doués tous les deux, soient affranchis cette année, par leur classement parmi les *exempts*, de l'obligation d'exhiber désormais des toiles d'une facture et d'un genre aussi démodés.

Tout le secret de ces progrès si rapides, faits dans l'interprétation originale de la vie moderne, par les artistes étrangers qui habitent Paris presque toute l'année, et dont les œuvres si personnelles, si vibrantes et d'une exécution si sincère, font l'admiration de tous les visiteurs du Salon, n'est-il pas dans le dédain qu'ils professent pour les distributions des médailles, dédain d'ailleurs très justifié par l'impartialité de la répartition des récompenses à leur égard, et dans l'individualité qu'ils ont su trouver en dehors de l'influence de l'École?

Nous nous proposons, d'ailleurs, d'exprimer bientôt plus longuement notre opinion sur la situation prépondérante prise par les artistes étran-

gers au Salon et sur l'influence qu'elle peut avoir dans les destinées de notre exposition annuelle.

« Le Dieu supérieur avait donné à Nabou-Koudourri-Ouçour le royaume, la magnificence et la gloire. Il élevait ceux qu'il voulait et abaissait ceux qu'il voulait. Mais, lorsque son cœur se fut enflé et que son esprit se fut endurci jusqu'à l'orgueil, il fut précipité du trône et sa dignité lui fut enlevée. Son cœur devint comme celui des bêtes. La vengeance du Dieu Très-Haut s'appesantit sur ses reins. Il mangeait l'herbe et son corps était humecté de la rosée du ciel. »

C'est de ce fragment de légende extrait des recueils d'un *Monbritius* quelconque que M. Georges Rochegrosse s'est inspiré pour peindre la folie du roi Nabuchodonosor. Il nous représente le roi de Babylone et de Ninive au moment où la vengeance du Très-Haut, pour parler comme le saint hagiographe, s'appesantit sur ses reins sous la forme d'un archange ailé armé d'un glaive, et le terrasse.

Vêtu de ses vêtements royaux, couvert de bijoux, en proie à un accès de rage folle, que M. Pasteur lui-même n'aurait pu contempler sans frémir, le monarque maudit se roule à terre dans une fosse humide et sombre en fouillant du nez des tas d'ordures d'un réalisme excellent. Au bruit de ses hurlements, la foule accourt de toutes parts. Le large escalier qui mène à cette fosse et sur lequel s'étagent les curieux, forme le deuxième plan de cette étrange composition d'une fantaisie littéraire très pittoresque. Au delà des dernières marches apparaissent, roses sous le ciel bleu, les grands palais de Babylone autour desquels grouille une multitude de personnages d'une facture et d'une coloration un peu trop panoramiques. Le Nabuchodonosor est d'une exécution magistrale. En résumé, œuvre remarquable et qui fait le plus grand honneur au jeune peintre de Vitellius, d'Andromaque et des Jacques.

Certes nous voici encore bien loin d'un sujet palpitant d'héroïsme moderne, mais du moins M. Rochegrosse a cet avantage sur la plupart

des peintres du jour, dont l'ignorance littéraire n'a de comparable que celle des sculpteurs, c'est qu'avec une remarquable faculté d'invention développée par l'étude des faits et par des recherches archéologiques les plus intéressantes, il sait reproduire à nos yeux la réalité vivante d'un passé que nous ne connaissions jusqu'ici que par des reconstitutions conventionnelles découvertes dans les cartons de l'école.

M. Eugène Delacroix (un nom bien lourd à porter) nous fait assister au serment du compromis des communes à Bruxelles en 1884. Toile très vivante et d'une juste impression de couleur, mais remplie de négligences de dessin impardonnables. Retournons les termes de cette critique et nous porterons un jugement exact sur la toile de M. Maillart *l'Affranchissement de la commune de Beauvais par Louis le Gros, au XII*e *siècle.* Tonalité grise et froide, personnages figés, dessin académique et banal. Le public ne s'arrête devant cette toile insignifiante que parce que l'artiste a cru devoir y faire figurer, sous des cuirasses de chevaliers, des robes de clercs et d'échevins, les personnages les plus célèbres de son temps. J'y ai reconnu, très fidèlement reproduits d'ailleurs, Delacroix, Guizot, Ingres, Meissonier, Taylor, Renan... et M. Maillart lui-même.

Citons aussi, pour clore la liste des toiles historiques, *la Mort de Pichegru*, par M. Moreau de Tours, toile soigneusement peinte, mais qu'entoure une atmosphère de convention et de froideur; le *Spoliarium* de M. Juan Luna, œuvre originale et puissante qui fait bien augurer de l'avenir de ce peintre que nous voulons croire jeune, car c'est la première fois que nous voyons une toile signée de son nom. M. Luna est un descendant en ligne directe des maîtres farouches des vieilles napolitaines et espagnoles.

Le *Marius* de M. Chigot. Encore un malheureux artiste, d'un talent cependant bien personnel, qui use ses forces et détruit volontairement son originalité en cherchant sa médaille dans le poncif.

Un épisode des Dragonades, par Jules Girardet. *La duchesse de Longueville au château de Dieppe, cherchant à soulever la foule contre l'autorité royale*, par

M. Adrien Moreau, toujours fidèle à ses feutres gris et à ses rapières à larges coquilles.

La *Torquemada* de Jean-Paul Laurens, œuvre profondément méditée et d'une fière exécution. C'est, à notre avis, une des meilleures toiles du peintre de *l'Excommunication* et de *l'Interdit.*

Malgré la tentative de réaction cléricale que nous traversons, la religion ne semble pas être une source bien vivace d'inspiration pour les peintres. Les tableaux de dévotion ne sont guère nombreux et la plupart ne respirent qu'une vulgaire piété de commande. Nous rencontrons par-ci par-là des vierges en extase lourdement imitées de Sassoferrato et de Carlo Dolce, et des Christs au tombeau qui ne rappellent que très vaguement ceux de Caravage et de Philippe de Champaigne.

Le Salon renferme quelques peintures militaires intéressantes. Citons en première ligne l'envoi de M. Protais. Cet artiste qui s'est spécialement attaché, depuis l'époque déjà lointaine où il accompagna le général Bosquet en Crimée, à connaître la vie du soldat et à en raconter tous les détails, expose cette année sous le simple titre *le Carré* une toile qui prendra certainement place parmi ses meilleures productions, entre *la Sentinelle* et *le Soir après le combat,* et qui obtient au Salon un très légitime succès. Il est à remarquer que le talent de cet artiste se manifeste surtout dans ses compositions nocturnes, alors que l'œil ne perçoit plus que de vagues silhouettes et que les détails de l'exécution, que M. Protais affadit trop souvent par une exagération du fini, sont rendus peu apparents grâce à la timidité de l'éclairage stellaire. C'est évidemment le carré de Waterloo que M. Protais a voulu représenter dans cette poignée de braves géométriquement étendus à terre, la face tournée vers les étoiles. Près des héros endormis dans la mort et jusqu'aussi loin que peut atteindre le regard, ce ne sont qu'amoncellements de cadavres formant au milieu des ténèbres azurés de cette belle nuit comme une mer de vagues immobiles. La lutte a été acharnée, sans merci, car les dragons anglais couchés en cercle autour du carré sont nombreux. En

passant devant cette toile d'une expression héroïque si élevée et si pleine de la poésie sombre et calme de la mort, on est tenté de se découvrir et l'on répète involontairement ces superbes vers de *l'Expiation :*

La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient,....

Mentionnons encore parmi les meilleurs tableaux militaires du salon : *la Charge des cuirassiers à Rezonville*, de M. Aimé Morot, toile pleine de mouvement et de lumière, mais d'une exécution un peu mince.

Un épisode de la bataille de Loigny, par Grolleron.

La remise du corps du général Guilhem à l'état-major français, par les Prussiens, aux avant-postes sous Paris (1870), par M. Gardette, qui est très en progrès.

Branle-bas de combat à bord de « l'amiral Duperré » par Léon Couturier.

Buzenval de M. Médard.

Ligne de feu, souvenir du 16 aout 1870, par M. Jeanniot, que les doctrines dissolvantes de l'impressionnisme troublent décidément de plus en plus. Que nous préférons à cette toile où l'esprit de système règne d'une façon trop apparente, détruisant presque toutes les belles qualités naturelles de M. Jeanniot, *les petits flanqueurs* du salon de 1884 d'une facture si sincère et si saine!

Parmi les nombreux paysages exposés au Salon, nous n'en comptons pas moins de trois cents, une trentaine à peine nous semblent dignes d'être signalés. C'est ici surtout, dans cet art si éminemment français, que la décadence de notre peinture est manifeste. Les paysagistes qui se recommandent par des qualités individuelles sont de plus en plus rares. La peinture de paysage n'est plus guère aujourd'hui qu'un vulgaire métier exercé par des artistes très habiles assurément, mais chez

lesquels la pénétrante poésie de la nature ne semble exciter aucune émotion. Faut-il invoquer, pour faire ressortir encore davantage la pauvreté de notre école paysagiste actuelle les noms de ces grands poètes des bois, des monts, des champs, de la mer et du ciel, dont l'œuvre immortelle sera la gloire de la peinture française au XIXe siècle : Millet, Corot, Diaz, Daubigny, Huet, Rousseau, Dupré, Courbet...... Loin de nous la pensée de souhaiter la résurrection du paysage historique et de conseiller aux peintres contemporains de revenir au temple grec, à l'aqueduc romain, et à la fabrique italienne. Ce qui est mort est bien mort. Mais je souhaite qu'ils finissent enfin par se convaincre que le réalisme renfermé dans la servile imitation de la nature ne produit rien de vraiment grand et qu'ils n'auront le droit de dédaigner la savante invention des classiques que lorsqu'ils se sentiront animés par cette sublime faculté qui fait le véritable artiste : l'imagination. Quand les paysagistes comprendront-ils que l'œuvre qui ne se recommande que par le mérite d'une exécution irréprochable est une œuvre transitoire et que l'oubli n'épargne que le travail de ceux dont l'âme communique avec la vie mystérieuse de la nature et en sait traduire les accents avec émotion. « Qu'il tienne l'ébauchoir, la plume ou le pinceau, l'artiste ne mérite ce nom que lorsqu'il donne une âme aux choses de la matière, une forme aux choses de l'âme, lorsqu'il idéalise le réel qu'il voit et réalise l'idéal qu'il sent. »

C'est par cette pensée due à la plume d'un de nos plus illustres écrivains vivants, et que nous invitons tous les habiles *faiseurs de morceaux* du Salon à méditer, que nous voulons clore ces quelques réflexions mélancoliques inspirées par la mauvaise humeur que nous avons éprouvée dans notre examen des paysages exposés cette année.

Il faut toutefois reconnaître que parmi ce grand nombre de toiles quelques-unes s'imposent à l'attention du visiteur par de réelles qualités. Mais elles sont bien rares en vérité. Citons tout d'abord les deux beaux paysages de M. Pelouse : *l'Ilôt aux oies* et *le Plateau de la Montjoie en*

automne. Cette dernière toile surtout fait le plus grand honneur au talent si personnel de M. Pelouse.

La *Matinée d'été* et la *Plaine* de M. Victor Binet. Nous aurons certainement l'occasion de parler longuement des deux remarquables envois de ce jeune artiste dans notre revue des œuvres médaillées.

Le Soleil couchant dans les marais du Nord et *la Mer à Quiberon,* par M. Damoye; deux paysages de Normandie, par M. Rapin; *le Menhir* et *Ouessant,* par Lansyer; *un Coup de mistral dans l'anse du Prado à Marseille,* de M. Olive; un *Effet de neige* de M. Dufour; deux vues médiocres de M. Harpignies dont la manière sèche s'accentue de plus en plus. On dirait que la vie s'est subitement figée dans ces mornes paysages et que les eaux sans murmures, les arbres sans frissons, les nuages sans légèreté, attendent avec angoisse l'arrivée du souffle qui doit les animer.

Citons encore *un Pré dans le Jura* et *un Bouquet d'arbres à l'aube* par M. Pointelin, dont la facture est vraiment d'une réduction exagérée. Nous regrettons de voir cet artiste, d'un tempérament si personnel, tarder trop longtemps à se mettre en possession du langage qu'il veut parler. Une *Étude de printemps* et une *Vue des environs de Plombières* par Français, deux jolies petites toiles d'une exécution savante et délicate et d'un joli sentiment de quiétude ensoleillée. Le beau talent de M. Français est toujours aussi jeune qu'à l'époque où le vieux maître exposait au Salon de 1837 son premier paysage : *une Chanson sous les saules. Le givre* de M. de Bellée*; une vieille rue de Pont-de-l'Arche,* sujet très pittoresque interprété avec talent sur deux toiles différentes, par MM. Baillet et Jourdeuil; *les Nénufars* et *le Bois des nids,* par M. Hanoteau; ces deux toiles où l'on sent les efforts pénibles d'une main défaillante, ne feront certainement pas oublier *les Grenouilles* et *l'Eau qui dort* du même artiste; *le Sentier perdu* de Zuber; *le Trou au carpes* et *les Pêcheurs de grenouilles* de M. Yon; *un Jour de printemps,* par Grandsire; les *Carrières de Mortain* de Dameron; le *Hameau de Landemer* de Guillemet; *les Bords de l'Eure*

de M. Léon Joubert; *le Château Gaillard* et *Matinée* de Nozal; une intéressante vue de Paris, de Luigi Loir;

La Première heure; — Bords de la Seine de M. Albert Girard. Les deux tableaux de M. Paul Saint.

*
* *

Nous en avons désormais fini avec la *grande peinture*, car il nous a plu d'y faire figurer le paysage, et nous n'aurons désormais à nous occuper que d'œuvres d'un caractère plus simple, plus familier. C'est assurément parmi les innombrables petites toiles de genre dont la plupart des sujets sont empruntés à la vie comtemporaine que la modeste imagination de nos artistes trouve son aliment le plus facile et s'épanouit le plus librement. Il n'est pas d'année où l'on ne rencontre parmi ces tableautins d'inspiration bourgeoise, quelques petits chefs-d'œuvre dont l'exécution ne laisse rien à désirer et que signeraient volontiers les meilleurs faiseurs de Dusseldorf.

Le Pain bénit de M. Dagnan-Bouveret est à coup sûr un des modèles du genre, ainsi que *l'Intérieur d'étable en Auvergne* par M. Berthon. Citons aussi, *la Salle des filles au dépôt de la Préfecture de police*, par M. Jean Béraud, le peintre par excellence des mœurs parisiennes; ce tableau, malgré sa tonalité froide et métallique très désagréable à l'œil et au milieu de laquelle l'équilibre des valeurs est parfois un défaut, intéresse beaucoup le public par la précision spirituelle du dessin et par la réalité vivante des physionomies et des attitudes.

M. André Brouillet, dont *le Chantier*, *les Musiciens arabes* et *la Noce juive*, obtinrent aux Salons précédents de si légitimes succès et mirent en pleine lumière le nom du jeune artiste, expose cette année, sous ce titre *le Paysan blessé* une superbe toile, que nous nous contentons de citer dans cette rapide nomenclature, nous réservant de l'étudier en détail dans le corps du livre.

Mentionnons encore parmi les tableaux de genre du Salon les plus remarqués, *un Maquignon d'esclaves à Rome*, de Gustave Boulanger; *Sous le charme*, petite composition très spirituelle de Worms; *l'Arrivée* de Vibert... J'allais oublier la *Maréchalerie* de M. Delahaye, d'une exécution sobre, savante et bien individuelle; *le Bain* de M. François Flameng; *le Goûter* de Jules Breton; *le Déjeuner d'amis* de Cormon, dont nous admirerons l'an prochain une œuvre magistrale : *le Lendemain de Salamine; le Vieux Conteur* de Dinet.

Les bonnes études de nus deviennent de plus en plus rares.

Le Salon en possède toutefois quelques-unes très remarquables, signées des noms de MM. Lœwe-Marchand, Carolus-Duran, Henner, Raphaël Colin, Roll, Bouguereau, Feyen-Perrin, Gervex, Marchal...

Comme toujours, les portraits sont en grand nombre, et comme toujours c'est dans ce genre de peinture qu'il faut chercher les meilleures toiles du Salon. Ceux qui ont le plus attiré notre attention sont signés des noms de MM. Delaunay, Cabanel, Jules Lefebvre, Friant, Fantin-Latour, Bonnat, Carolus Duran, Berteaux, Wencker, Callot, Valadon, Hébert, Rixens, Marie Nicolas, Mathez, Brouillet, Axilette, ..., Besnard, car nous sommes de ceux que charment les moindres caprices de palette de cet artiste doué d'un talent si délicieusement subtil et qui se délectent en regardant ses fantaisies les plus originales, toujours harmonieuses et distinguées.

Faut-il aussi classer parmi les portraits la ravissante orpheline d'Henner, œuvre exquise et de haut goût qui demeurera comme une des meilleures productions de ce maître.

Et maintenant, que ceux des artistes français dont les noms méritaient de figurer avec honneur dans cette revue sommaire et rapide du Salon, et que je n'ai pas même mentionnés, ne se hâtent pas de s'arracher les cheveux et de se mordre les poings. Cette omission est volontaire. Le désir seul de dire de leurs œuvres tout le bien que j'en pense, et cela avec des développements de style dignes d'elles, m'a sagement

conseillé d'attendre, pour parler d'eux, le jour de la distribution des médailles, distribution dont ils bénéficieront tous, j'en suis convaincu.

*
* *

C'est bien à dessein que je n'ai soufflé mot jusqu'ici des envois des peintres étrangers au Salon. J'ai pensé qu'il y avait lieu de consacrer un chapitre spécial à l'examen de leurs toiles, afin de rendre plus visible au lecteur l'état inquiétant dans lequel se trouve la peinture française vis-à-vis de la peinture étrangère, et de signaler aux organisateurs du Salon le péril qui menace notre exposition *nationale* de peinture, s'ils ne se décident à prendre avant peu des mesures énergiques contre les progrès envahissants de la concurrence du dehors.

Rarement exposition annuelle de peinture eut un caractère plus international que celle de 1886. Un laborieux pointage opéré sur le livret officiel m'a permis de constater que le premier étage du Palais des Champs-Elysées ne renferme pas moins de cinq cents œuvres signées par des artistes étrangers du vieux et du nouveau monde, œuvres presque toutes inspirées par des sujets empruntés à la poésie vigoureuse de la nature, conçues dans un sentiment moderne et d'une habile, originale et séduisante exécution.

Il nous suffira, croyons-nous, d'en mentionner seulement les principales pour bien déterminer la situation presque prépondérante que prennent aujourd'hui les artistes étrangers au Salon. Citons en première ligne deux œuvres absolument remarquables de M. Kroyer. Jamais le jeune maître danois, dont les succès ne se comptent plus, n'avait été mieux inspiré et n'avait mieux réussi à traduire avec l'étonnante souplesse de son beau talent, la bruyante activité de la vie moderne et la grande poésie de la mer, que dans sa *Fonderie* et son *Départ pour la pêche de nuit*. Cette dernière toile surtout est un pur chef-d'œuvre et nous serions, pour notre part, bien heureux de voir l'Etat s'en rendre possesseur et

lui donner une bonne place dans le musée du Luxembourg, où nous pourrions encore la voir et jouir du charme pénétrant qui s'en dégage. M. Kroyer a voulu peindre l'envahissement de la mer par le crépuscule. Un calme absolu règne partout. A l'horizon le ciel et les ténèbres se confondent déjà et l'on se demande en regardant les bateaux immobiles au loin, s'ils sont portés par les flots ou s'ils voguent parmi les étoiles encore invisibles. Au premier plan, tout au bord de la grève, sur laquelle viennent mourir doucement, sans bruit, de larges vagues d'une étonnante fluidité, quelques barques couvertes de toutes leurs voiles attendent la brise qui doit les pousser vers le lieu de pêche. Il était impossible d'exprimer avec plus de fidélité la transparence azurée des belles nuits d'été, la glauque limpidité des flots, et ce sommeil apparent de la mer troublé seulement de temps en temps par une sorte de soupir mystérieux et profond venu du large et par la chanson à peine perceptible des vagues sur le galet. — *Le Départ pour la pêche de nuit* est à notre avis la meilleure marine du Salon.

« *En Arcadie* » de M. Alexandre Harrisson, américain : toile intéressante, toute baignée d'air et de lumière, pleine d'audacieuses recherches et qui classe désormais son auteur hors de pair ; *Avant la fête* et *le Dimanche en Hollande*, deux petites toiles dignes d'un grand musée, de M. Kuehl, bavarois; le *Portrait de Pasteur*, les *Portraits de M. et de Mme V. (pastel)*, deux œuvres de premier ordre de M. Edelfelt, suédois; le *Port de Bodœl* et *Nœrotal, à Sognefjord*, deux belles vues de Norvège par M. Normann; *la dernière Épave*, un des meilleurs tableaux de genre du Salon, par M. Aranda, espagnol; *les Transporteurs de bois* et *une Matinée du dimanche en Dalécardie*, par M. Arborélius, suédois; *une Visite chez la fermière*, *Paysannes suédoises*, de M. Hugo Salmson, suédois; *Passage d'eau* et *Profitant du vent*, deux intéressantes compositions de M. Emile Claus, belge; une *Bergère* de M. Charles Pearce; *portraits de Mme et Mlle B.* de M. John Sargent, américain; *Quand on devient vieux*, toile dont l'exécution lourde et pénible s'accorde bien avec le choix mélanco-

lique du sujet pour nous apprendre que le célèbre peintre hollandais n'est plus de la première jeunesse; *le Lac Bandaksvandet*, Norvège, par M. Smith-Hald, qui subit cette année, d'une manière trop apparente, l'influence de son compatriote M. Normann; *une Sacristie en Aragon*, et un *Portrait de femme* d'une exécution si savante, si originale et si subjective, par M. Dannat, américain; *l'Arrivée des bateaux de pêche le matin à Cayeux*, par M. Hagborg, suédois; *la petite Bergère* et *la leçon de couture* de M. Artz, hollandais; *le Calendrier républicain* de M. Kæmmerer, hollandais; « *Full speed* » de M. Julius Stewart, américain; *un Jour d'été* et *Portrait de Miss White* par William Stott, anglais; *la Lettre* de Max Stremel, allemand; un remarquable portrait de Julian Story, américain; *la Tisseuse* de M. Walter Gay, américain; *Carmen* et *Sous l'orme* de Melida, espagnol; *une Boutique* de M. Menta, suisse; *le Viatique en Catalogne* de M. Miralès, espagnol; *Paysage d'automne* de M. Nordstrom, suédois; *Vue prise sur la jetée de Boulogne-sur-Mer* de Mme Annie Ayrton, américaine; un charmant portrait de femme par Mlle Louise Breslau; *la Brodeuse* de Bridgmann, américain; *Ruth* de M. Bruck-Lajos, hongrois; *la Rue Bab-à-Zoun à Alger* de M. William Wyld, anglais; *Souvenir de la dune* de M. Halkett, belge; *le Réfectoire des femmes à l'hospice des vieillards à Bruxelles* de M. Hubert Vos, hollandais; *les Collègues* de M. Pierre Oyens, hollandais; *Sangliers dans la mare verte* et *Bûcherons dans la forêt de Fontainebleau* par M. Palizzi, italien; *le Spoliarium* de M. Juan de Luna, espagnol; etc., etc.

Qu'on nous permette de clore cette brillante et très incomplète nomenclature, par quelques réflexions qui nous furent inspirées jadis par les envois des peintres étrangers au Salon et dont la réédition nous paraît aujourd'hui très justifiée par la physionomie internationale de notre exposition annuelle au Palais des Champs-Elysées qui tend de plus en plus à devenir un vaste caravansérail artistique.

« Que feront les jurys d'admission des salons à venir, si les peintres étrangers, encouragés par le succès indéniable qu'ils ont obtenu cette

année, se décident à exposer à chaque printemps leurs meilleurs tableaux au Salon.

« Ce vaste édifice sera-t-il assez grand pour contenir à la fois les travaux annuels des peintres français et les toiles qui vont affluer, toujours plus nombreuses, des quatre coins du monde ?

« N'est-il pas à craindre que les œuvres de nos compatriotes, aux efforts et aux progrès desquels nous voulons tout spécialement nous intéresser, ne finissent par être submergées sous le flot montant de la concurrence étrangère ?

« Cette appréhension n'existerait pas dans notre esprit si la cimaise du Palais de l'exposition pouvait s'allonger indéfiniment... et si l'examen d'un nombre presqu'illimité de toiles ne devait pas abréger les jours du malheureux critique d'art chargé de les passer en revue.

« Grâce à la subtilité de leur esprit, nos lecteurs découvriront dans ces questions vaguement inquiètes un désir de voir l'exposition annuelle devenir une manifestation purement nationale de l'art de la peinture en France.

« Plusieurs objecteront sans doute, et très judicieusement, que l'artiste français retire les enseignements les plus féconds de la comparaison qu'il établit entre ses œuvres et toutes celles qui les entourent, fussent-elles signées des noms les plus hyperboréens.

« Mais n'est-il pas facile de répondre à cette objection que les artistes étrangers pourraient organiser en toute liberté de petits salons nationaux sur *le grand marché parisien*, comme le firent il y a quelques années les Russes dans la rue de Tilsitt. Rien n'empêcherait nos artistes de s'y rendre et d'y étudier, tout aussi bien qu'au Palais des Champs-Elysées, les diverses manifestations de l'art de la peinture au delà des frontières et les diverses manières de leurs confrères de tous pays.

« Certes le talent de nos peintres français ne redoute aucune comparaison, mais les productions exotiques affluent chaque année dans une progression si régulièrement ascendante au Palais de l'Industrie, qu'il

est désormais, croyons-nous, du devoir du Comité d'organisation du Salon de se préoccuper des moyens à prendre, pour restituer à notre exposition du printemps le caractère national qu'elle n'aurait jamais dû perdre. »

*
* *

C'est avec un réel plaisir que nous constatons une fois de plus l'état florissant de la sculpture française, qui fut toujours notre art vraiment national, mais qui n'eut jamais une plus riche et plus intéressante pléïade de représentants passionnés qu'à notre époque. La critique ne prodiguera jamais trop de compliments, ni l'Etat d'encouragements à ces vaillants artistes, dont les œuvres font la gloire de nos musées nationaux, et nous consolent un peu des productions hâtives et trop souvent banales des peintres dont les facultés artistiques menacent de s'éteindre dans un mercantilisme infécond.

Signalons rapidement, car nous voilà au bout de notre course essoufflée, les œuvres principales exposée au rez-de-chaussée du palais des Champs-Elysées :

La très remarquable statue équestre de M. Paul Dubois, représentant *le connétable Anne de Montmorency,* esquisse aux deux tiers de la figure exécutée pour le château de Chantilly ; le superbe groupe funéraire en marbre de M. Antonin Mercié, destiné à orner le tombeau du roi Louis-Philippe et de la reine Amélie ; *la Proie* groupe en marbre et *Pro Patria,* figure en marbre, de M. Peynot ; *l'Immortalité,* groupe en marbre, de M. Longepied ; *Démocrite,* figure en marbre, de M. Etcheto ; *l'Hippomène,* figure en bronze, de M. Injalbert ; *les Poétiques évangélistes* de M[me] Marie Cazin ; *l'Histoire,* plâtre, de M. Hector Lemaire ; *Belles vendanges,* plâtre, de M. Vital Cornu ; *la Fortune,* marbre, de M. Franceschi ; *le Jeune fauve,* statue en marbre, de M. Suchetet ; *une Découverte,* statue en marbre, et *la Science,* figure en plâtre, d'un très bel aspect dé-

coratif par M. Blanchard; *Daphnis et Chloé*, groupe en marbre, et *Etienne Dolet*, plâtre, de M. Guilbert; *l'Orphée*, plâtre, de M. Tony-Noel; *Persuasion*, groupe en bronze, de M. Godebski; *la Danseuse arabe* de Saint-Marceaux; *l'Enfant à la vague*, charmante statuette en marbre, du comte d'Astanières; *Circé*, statue en bronze, de M. Gustave Michel; *Bacchantes*, groupe en plâtre, de M. Falguière; *la Madeleine*, marbre, de M. Dolivet; *la Danse*, gracieuse figure en plâtre de M. Delaplanche; *le Cavalier arabe*, groupe en bronze, de M. Dampt; *Surprise*, statue plâtre, de Mme Coutan; *Lionne rapportant un sanglier à ses lionceaux*, groupe en plâtre, de M. Cain; une très belle statue décorative en marbre, destinée au parc de Chantilly par Chapu; *les Coureurs*, groupe en plâtre, œuvre audacieusement conçue et d'une grande habileté d'exécution, par M. Boucher; *la Famille*, groupe en plâtre, de M. Osbach; *Musique sacrée*, gracieuse statuette en plâtre, et *l'Asie*, statue décorative, par M. Hugues; *Un projet de tombeau pour Victor Hugo* par M. Dalou; *l'Apothéose de Victor Hugo*, haut relief en plâtre, par M. Lucien Pallez; *Mercure et l'Amour*, groupe en plâtre, par M. Ferrary; *un Rabbin*, statue en bronze, de M. Marquet de Vasselot... etc.

Comme toujours les bustes sont nombreux, trop nombreux. Citons parmi les meilleurs, celui de Gounod (bronze) par Paul Dubois; les élégants portraits en marbre de Mme la marquise de J. et de Mme la comtesse de G. par M. Antonin Carlès; le buste en marbre de Coquelin Cadet par Falguière; un très remarquable buste en terre cuite par M. Coutan; deux superbes bustes d'hommes (marbre) par M. Guillaume; un portrait très vivant de M. Gatineau (buste bronze) par Mme Clovis Hugues-Royannez; le portrait de M. G. (buste marbre) par M. Gautherin; les deux profils d'une exécution si délicate et si expressive de MM. Jules Roche et Henri Liouville (médaillons plâtre) par Mme Marie Durvis; le buste de M. Courcelle-Seneuil (marbre) par M. Léon Longepied; le portrait de M*** (médaillon terre cuite) de M. Ringel..... Mentionnons aussi en finissant, les noms de MM. Jules Chaplain, Roty, Maximilien Bourgeois, Borrel, dont les envois très importants font

le plus grand honneur à l'art de la gravure en médailles, et ceux de MM. Adolphe David, Adrien Barbet et Charles Bourgeois qui exposent des camées sur sardoines de toutes les couleurs et des portraits sur onyx et sardoines à plusieurs couches qui auraient fait l'admiration de Dioscoride, de Dominique de Milan et des Pichler.

A. D.

LISTE

DES RÉCOMPENSES

DÉCERNÉES PAR LE JURY

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 11 MAI 1883

SALON DE 1886

LISTE DES RÉCOMPENSES

DÉCERNÉES PAR LE JURY

SECTION DE PEINTURE

MÉDAILLE D'HONNEUR DÉCERNÉE PAR TOUS LES ARTISTES RÉCOMPENSÉS

M. LEFEBVRE Jules-Joseph

SECTION DE GRAVURE ET LITHOGRAPHIE

MÉDAILLE D'HONNEUR DÉCERNÉE PAR LE JURY, LES ARTISTES RÉCOMPENSÉS
ET LES EXPOSANTS DE LA SECTION

M. FLAMENG Léopold

SECTION DE PEINTURE

MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE

MM. MAREC Victor.
BORDES Ernest.
LOIR Luigi.
MÉDARD Eugène.
BINET Victor-Jean-Baptiste-Barthélemy.
GAGLIARDINI Gustave.
BROUILLET André.

MM. OLIVE Jean-Baptiste.
GIRARD Albert.
CHARNAY Armand.
DESTREM Casimir.
GEOFFROY Jean.
VALADON Jules-Emmanuel.
BAUDOUIN Paul-Albert.
CESBRON Achille.

MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE

MM. WINTER Pharaon de.
LELIÈVRE Maurice.
BERTHELON Eugène.
VIMONT Edouard.
RUEL Léon.
MESLÉ Joseph-Paul.
PERRANDEAU Charles.
LAHAYE Alexis-Marie.
SAIN Paul-Jean-Marie.
GELHAY Edouard.
GROLLERON Paul.
RICHEMONT Alfred-Paul-Marie de.
MÉLIDA Enrique.
GRIDEL Joseph-Emile.
LUNA Juan.
GILBERT René.

MM. LE POITTEVIN Louis.
FERRY Jules.
VOS Hubert.
THOMAS Charles-Armand.
RIVOIRE François.
HALKETT François-Joseph-Clément.
BAIL Joseph.
DURANGEL Léopold-Victor.
BLAYN Fernand.
LAURENT-DESROUSSEAUX Henri-Alphonse-Louis.
CAVÉ Jules-Cyrille.
GUÉTAL Laurent.
ZAKARIAN Zacharie.
PROUVÉ Émile-Victor.

MENTIONS HONORABLES

MM. ROJAS Cristobal.
TUXEN Laurits.
BAIXERAS-VERDAGUER Dionisco.
CHOCARNE-MOREAU Paul-Charles.
CHIGOT Eugène-Henri-Alexandre.
MELCHERS Jules-Gari.
PHILIPES Léopold.
SMITH Alfred.
CABANE Édouard.
GARDETTE Louis.
SINIBALDI Paul-Jean.
TYTGADT Louis.
TESSIER Louis-Adolphe.
VRIENDT Albrecht de.
VAIL Eugène-Laurent.
ROSENBERG Edouard.
SKARBINA Franz.
Mlle GRÉATOREX Kathleene.
MM. TANZI Léon.
MAC-EVEN Walter.
RENAN Ary.
SOCHOR Vacslav.
SCHRYVER Louis de.
MARION Louis.
Mlle FEURGARD Julie.
M. MAGNE Alfred.
Mlle PARAF-JAVAL Thérèse.
M. HOWE Wiliam-Henry.
MM. BETHUNE Gaston.
LOBIN Lucien-Léopold.
SANCHEZ-PÉRIER Emilio.
Mlle HALL Margaret-Bernardine.
MM. LANGLOIS Henry.
MARCOTTE DE QUIVIÈRES Augustin-Marie-Paul.
Mme RUFLO Marguerite.
VILLEBESSEYX Jenny R.
MM. ARUS Raoul.
DENMAN Herbert.
Mlle DONNADIEU Jeanne.
MM. MARTENS Willy.
GIRARDOT Louis-Auguste.
CAMILLE-MARTIN
ELIOT Maurice.
RÉALIER-DUMAS Maurice.
SMITH-LEWIS John.
SCHLOMKA Alfred.
CLAUS Emile.
DAUX Charles-Edmond.
MAISTRE Louis.
VAN DEN EEDEN Nicolas.
BOURDE Elisée.
VERGÈSES J.-Baptiste-Hippolyte de.
Mme JARRIN Elise-Sophie.
MM. LATENAY Gaston de.
VALLOTON Félix-Edouard.
BUTLER Howard-Russel.
Mlle DEL SARTE Marie-Madeleine.

SECTION DE SCULPTURE

MÉDAILLES DE PREMIÈRE CLASSE

M. PEYNOT Emile-Edmond.

M. BOUCHER Alfred.

MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE

MM. GOSSIN Louis.
BASTET Victorien-Antoine.
COULON Jean.
CORNU Vital.

MM. LOISEAU Georges.
FERRARY Maurice.
LEMAIRE Georges-Henry, G. P. F

MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE

MM. PERRIN Jacques.
GAUQUIÉ Henri-Désiré.
MENGUE Jean-Marie.
DOLIVET Emmanuel.
HEXAMER Frédéric.
CARLUS Jean.

MM. FARAILL Gabriel.
LAPORTE Alexandre-Gabriel.
HERCULE Benoit-Lucien.
COLLE Charles-Alphonse.
PATEY Henry-Auguste-Jules. G. M

MENTIONS HONORABLES

MM. TRUFFOT Emile-Louis.
GODBESKI Cyprien.
CHARLIER Guillaume.
DONOGHUE John.

MM. GERMAIN Gustave.
TOURGUENEFF Pierre-Nicolas.
PIERRE Louis.
Mlle SIGNORET-LEDIEU Lucie.

MM. FABRE Abel.
DARBEFEUILLE Paul.
ANDRÉ Alexis.
ROUFOSSE Charles-Joseph.
MOULY J. J. François.
HUET Félix-Victor.
PEYROL Hippolyte.
KINSBURGER Sylvain.
PAUL Louis-Auguste-Albert.
MAURETTE Henry.
ASTRUC Zacharie.
DAGONET Ernest.
AUBERT Pierre.
MILLET DE MARCILLY Edouard.
RINGEL d'ILLZACH.
DELOYE Gustave.
MEUNIER Constantin.
CHÉRET Joseph-Gustave.
LEGUEUT Eugène.
Mme CAZIN Marie.
MM. AUBERT Paul.
VOISIN-DELACROIX Alphonse.
CHAVAILLAUD Joseph-Louis.
MAUGENDRE-VILLERS Edmond.
CHOPPIN Paul-François.
SERRES Provin.
STEUER Bernard-Adolphe.
BOGINO Louis-Emile.
MM. BULIO Jean.
FOURNIER Paul.
PROUHA Pierre-Bernard.
BOYLE John L.
GRÉGOIRE Louis.
Mlle HIROU Jeanne.
M. POMPON François.
Mlle LANCELOT Renée-Marcelle.
M. LACROIX Tristan.
Mme PALMELLA (la duchesse Maria de).
MM. BÉNET Eugène.
CADOUX Marie-Edme.
MOREAU François.
ALDEBERT Emile.
DEBRIE Gustave.
GARDET Georges.
VERNIER Emile-Séraphin. G. M.
VERLET Charles-Raoul.
LECHEVREL Alphonse-Eugène. G. P. F.
SCHIFF Mathias.
VICOMTE DE RUILLÉ Geoffroy.
DESTREEZ Jules-Constant.
Mmes BIANCHI Mathilde.
VALLGREN Ville.
MM. ALCIATI Henri.
GOWER Ronald.
Mme LEMAITRE Eglantine.

SECTION D'ARCHITECTURE

MÉDAILLE DE PREMIÈRE CLASSE

M. BLAVETTE, Victor-Auguste.

MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE

MM. LAFON Albert-Jean,
en collaboration avec
MARCEL Alexandre.
RICQUIER Charles-Emile.
CALINAUD Eugène-Mathurin.

MM. PETIT-GRAND Louis-Victor.
COURTOIS-SUFFIT Octave-Louis-Albert.
HOURLIER Armand-Victor.
THIERRY Jean-Alexandre.

MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE

MM. BERTRAND Emile.
ROUSSI Charles-Georges.

MM. PEIGNEY Joseph-Charles.
OSSTERMANN Carl-August.

MENTIONS HONORABLES

MM. BAUSSAN Jean-Joseph-Placide.
CAPITAINE Firmin-Léon.
DUMÉNIL Pierre-Anne.
FIVAZ Charles-Henri.
GOSSE Célestin-François-Louis.
LABOREY Jean.
MACAIGNE Jean-Louis.
MAINCENT Eugène.
MENUEL Claude-Célestin-Edouard.
MERCIER Henri.

MM. MINARD Beloni.
MUSSIGMANN Charles-Albert.
RIDEL Léopold-Joseph.
ROUILLARD Charles.
SAINT-ANGE Emery-Eugène.
SUASSO Augustin.
TRIAU Albert.
VILDIEU Henri-Auguste,
en collaboration avec
GIBERT Emile.

SECTION DE GRAVURE

ET LITHOGRAPHIE

MÉDAILLE DE PREMIÈRE CLASSE

M. BRUNET-DEBAINES, Alfred.

MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE

MM. BAUDE Charles. *Bois.*
MAUROU Paul. *Lithographie.*
ANNEDOUCHE Alfred-Joseph. *Burin.*
M[lle] VALMON Léonie. *Eau-forte.*
MM. LANGEVAL Jules-Laurent-Louis. *Bois.*
BURNEY François-Eugène. *Burin.*

MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE

MM. THOMAS Emile. *Bois.*
GUILLON Pierre-Ernest. *Lithographie.*
MASSARD Jules.
MM. DAUMONT Emile.
MANESSE Georges Henri.
PENET Lucien-François. *Eau-forte.*

MENTIONS HONORABLES

MM. ROLAND Emile. *Bois.*
LANCELET Léon.
CHAHUNEAU Ferdinand. *Bois.*
ROUGET François. *Bois.*
M[lle] JACOB Marguerite. *Bois.*
M[me] BONAPARTE Jeanne Princesse. *Bois.*
MM. FARLET Georges. *Bois.*
LEVEILLÉ fils Ernest. *Bois.*
BENOIST Philippe. *Lithographie.*
GIROUST René-Camille. *Lithographie.*
VIVIEN Narcisse. *Lithographie.*
LAAGE Paul-Augustin de. *Lithographie.*
MM. ABOT Eugène. *Burin.*
ARDAIL Albert. *Eau-forte.*
NOEL-MASSON. *Eau-forte.*
GIROUX Charles. *Eau-forte.*
M[lle] LARIVIÈRE Eugénie. *Eau-forte.*
M. BOULIAN Louis. *Eau-forte.*
M[lle] POYNOT Gabrielle. *Eau-forte.*
MM. VOISIN Henri-Léon. *Eau-forte.*
LETERRIER Paul-Emile. *Eau-forte.*
MARGELIDON Lucien. *Eau-forte.*
FOCILLON Victor-Louis. *Eau-forte.*
LOPISGICH Georges-Antonio. *Eau-forte.*

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET DES BEAUX-ARTS

PRIX DU SALON

M. MAREC Victor, Peintre.

BOURSES DE VOYAGE

MM. GARDETTE Louis, Peintre.
BOURDE Élisée, Peintre.
FRIANT Emile, Peintre.
LAPORTE Emile, Sculpteur.
GAUQUIÉ Henri-Désiré, Sculpteur.
DOLIVET Emmanuel, Sculpteur.

SECTION DE PEINTURE



MÉDAILLE D'HONNEUR

LEFEBVRE (Jules-Joseph)

Né à Tournan (Seine-et-Marne)

Élève de LÉON COGNIET

PRIX DE ROME 1861, MÉDAILLE 1865, 1868 et 1870, ✻ 1870, MÉDAILLE DE 1re CLASSE (E.U.), O. ✻ 1878



Nous avouons en toute sincérité que, lorsqu'au début de ce livre, nous décernions d'avance la médaille d'honneur au Justinien de Benjamin Constant, il ne nous était jamais venu à l'esprit de songer que M. Jules Lefebvre pouvait peut-être bien n'avoir pas obtenu cette suprême distinction. Nous venons d'ailleurs d'apprendre aujourd'hui seulement que MM. Elie Delaunay et Henner, deux maîtres entre les maîtres, n'ont pas encore épuisé la série des distinctions honorifiques. La vie est remplie d'étranges surprises. Aussi, tout en conservant intactes nos sympathies artistiques pour le jeune peintre des Chérifas et de

Justinien, et en faisant des vœux pour que dans un avenir prochain il n'ait même plus à désirer les palmes vertes de l'Institut, nous félicitons vivement le jury de l'excellence de son choix pour la médaille d'honneur du Salon de 1886.

Dans l'art simple et sévère du portrait, la froide rigidité académique et la théâtrale animation romantique sont également hors de saison. M. Jules Lefebvre le sait mieux que personne et parmi les rares portraitistes sérieux de l'époque, nul ne reproduit avec plus de puissance et de simplicité que lui la figure humaine dans ce qu'elle a de plus réel et de plus subjectif en même temps.

Chacun de ses portraits est profondément médité et la curiosité la moins clairvoyante devine sous la précision élégante du dessin, sous la vivante et délicate coloration des chairs, sous la vérité de l'attitude, le caractère moral du modèle. Dans ses *Curiosités esthétiques*, Beaudelaire déclare que lorsqu'il a devant les yeux un bon portrait, il devine tous les efforts de l'artiste « qui a dû voir d'abord ce qui se faisait voir, mais aussi ce qui se cachait. » Le subtil auteur des *Fleurs du mal* eût été certainement fort satisfait des deux portraits de femmes exposés cette année par M. Lefebvre, car jamais peintre ne traduisit plus lisiblement sur la toile les caractères si différents de ses modèles.

Bien que les portraits de Mme T. et de Mme L. G. puissent compter parmi les meilleurs de M. Jules Lefebvre, il est présumable que le jury eût hésité à lui décerner la médaille d'honneur si ces deux estimables toiles constituaient à elles seules tout son bagage artistique.

C'est l'œuvre toute entière de M. Jules Lefebvre qui vient d'être enfin solennellement récompensée. Aussi croyons-nous devoir passer en revue, aussi brièvement que possible, car notre cadre d'étude est très restreint, les importants travaux déjà accomplis par ce vaillant artiste encore dans toute la force de son talent.

En 1861 M. Jules Lefebvre remportait le grand prix de Rome avec la *Mort de Priam*.

Depuis cette époque, c'est-à-dire pendant une période de vingt-six ans, son pinceau ne s'est pour ainsi dire pas reposé, et si sa carrière artistique est aussi longue que l'état florissant de sa santé le fait espérer, les salles de l'école des Beaux-Arts seront trop étroites pour l'exposition posthume de ses œuvres.

Ses envois de Rome furent tous très remarqués. Celui de première année, *Charité romaine,* figure actuellement au musée de Melun. En 1864, pour sa deuxième année, il envoie deux œuvres : *Jeune fille endormie* et *Nymphe et Bacchus.* Cette dernière toile où s'affirmaient déjà ses qualités personnelles : l'élégance et la précision du dessin, le charme de la couleur, la pureté du modèle, lui valut les honneurs du musée du Luxembourg. En 1865, le jeune élève de la villa Médicis donne son *Jeune homme peignant un masque tragique*, qui est aujourd'hui au musée d'Auxerre et que nous voudrions voir au Luxembourg. C'est un petit chef-d'œuvre de délicatesse et de style en même temps. Enfin ses deux derniers envois furent un charmant petit tableau de genre : *les Pélerins au couvent de San Benedicto,* propriété de la princesse Mathilde, la très remarquable copie du *Cénacle* d'André del Sarto, que tout le monde peut admirer dans la salle Melpomène à l'école des Beaux-Arts, et une importante composition, encore inachevée, ayant pour titre : *Cornélie mère des Gracques.*

Voici notre jeune peintre de retour à Paris, armé de pied en cap pour la lutte et prêt pour le triomphe, car jamais artiste ne recueillit plus pieusement les leçons des maîtres immortels et ne profita plus largement de leurs féconds enseignements.

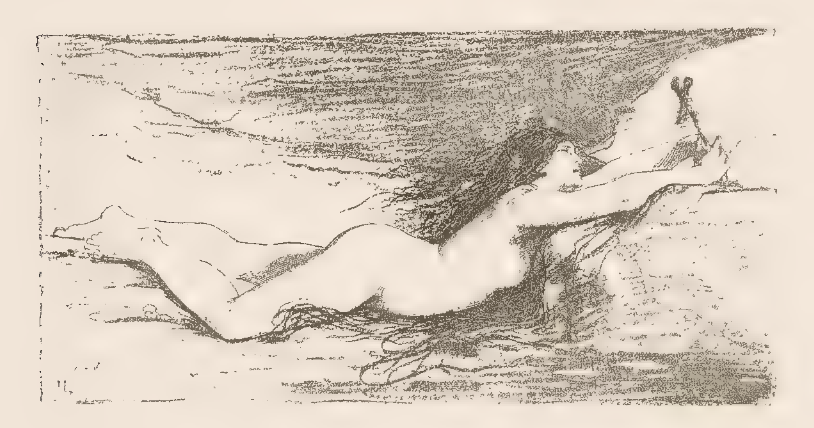
Au Salon de 1868 il obtient un succès retentissant en exposant deux œuvres tout à fait hors ligne : le magnifique portrait de sa sœur et une *Femme couchée,* dont M. Alexandre Dumas fils est aujourd'hui le bienheureux possesseur.

En 1869, nous le retrouverons au Salon avec sa *Pascucia,* délicieuse figure italienne, et le superbe portrait de Mme Laisné, qui asseoit d'une façon définitive sa réputation de portraitiste de premier ordre.

Il obtient un nouveau succès au Salon de 1870 avec sa *Vérité*, un morceau de nu d'une magistrale exécution. Cette œuvre, aujourd'hui en bonne place au musée du Luxembourg, lui valut la croix de la Légion d'honneur.

Au Salon de 1872, M. Jules Lefebvre expose *la Cigale*, jolie fantaisie de nu exécutée dans une note attendrie, et un portrait de femme.

Nous ne trouvons rien de lui au Salon de 1873. Il nous donne en 1874 un portrait du prince impérial, et en 1875 *Chloé* et *le Rêve*, deux de ses meilleurs envois. Toiles charmantes qui devraient figurer dans une de nos galeries nationales et que l'Amérique nous a ravies, comme tant d'autres, hélas!



C'est au Salon de 1876 qu'apparaît, comme une éblouissante vision de chair, sa *Madeleine* dont les remords ou les regrets n'ont pas encore heureusement altéré les formes divines, et qui se tord dans une pose de volupté douloureuse au milieu des flots de ses cheveux d'or. Ce chef-d'œuvre de grâce et de modelé appartient encore à M. Alexandre Dumas fils.

Au Salon de 1877, M. Lefebvre expose *la Pandore* et un portrait d'homme; en 1878, *Mignon* (propriété de la famille Vanderbilt de New-York) et un portrait de femme; en 1879, *Diane surprise*. Cette œuvre

remarquable, la plus importante des compositions du peintre, est en ce moment dans la galerie de M. Duncan, qui l'a payée 38,000 francs.

C'est au Salon de 1880 que fut exposé le portrait si admiré de M. Pelpel.

Puis nous retrouvons l'infatigable travailleur au Salon de 1881 avec sa *Fiametta* et son *Ondine*, au Salon de 1882 avec *la Fiancée*, au Salon de 1883 avec *Psyché*, à celui de 1884 avec le portrait de Mme M... et *l'Aurore*, toile d'une suavité exquise, où il proteste avec une éloquence pleine de charme contre le dédain triomphant de l'époque à l'égard de la peinture allégorique. Par un prodige d'habileté, il a donné à cette figure de femme, qui flotte plus légère qu'une brise dans les brumes grises et roses d'un matin d'été, les formes diaphanes du rêve, tout en dessinant avec une précision parfaite les moindres contours du corps.

Il était impossible de mieux rendre, en employant la forme humaine comme terme d'expression, la fraîche, souriante et vaporeuse apparition de l'aurore. En la voyant effleurer de son pied d'enfant les nénuphars entr'ouverts sur les eaux tranquilles, on croit assister à la naissance d'une des gracieuses divinités des Indes, s'envolant, avec la légèreté d'un parfum, des corolles sacrées du lotus. Cette composition, d'un caractère décoratif si distingué, est un délicieux caprice de grand maître.

Enfin M. Lefebvre a exposé au Salon de 1885 un portrait de Laure de Noves, d'une expression idéalement chaste, et d'une exécution savante comme toutes les œuvres sorties de son pinceau.

Dans cette rapide énumération, nous n'avons pas mentionné la moitié des toiles signées du nom de cet artiste. M. Jules Lefebvre a encore produit un nombre considérable d'œuvres remarquables, qui n'ont jamais figuré à aucun Salon. Citons-en les principales en commençant par les portraits :

1869 — Portrait de Mme la Vicomtesse Fer de Montesquieu.
1870 — Portrait de Mlle F. Raimbeaux. — Portrait de M. Dieu.
1871 — Portrait de Mlle Trubert. — Portrait de Mme Claudon.

1872 — Portrait de Mme la princesse de Caraman-Chimay. — Portrait de Mme Maurice Bucquet fils. — Portrait de Mme Germain. — Portrait de Mme Alexandre Dumas fils.
1873 — Portrait de Mme Meller. — Portrait de Mme la vicomtesse de Rainneville.
1874 — Portrait du prince Joseph de Caraman-Chimay.
1876 — Portrait de Mme la baronne de la Doucette. — Portrait de Mme la comtesse de Kerchove.
1877 — Portrait de M. Jégou d'Herbeleine. — Portrait du docteur Horteloup.

Nous mentionnerons parmi les sujets de genre :

1870 — *Le Réveil,* plafond pour la salle de bains de l'hôtel de Mme Cassin. — *Pèlerins dans Saint-Pierre de Rome.*
1871 — *La Tricoteuse,* petite figure d'Italienne. — Deux petits panneaux représentant des *Italiennes vendant des fruits.*
1872 — *Une Italienne à la fontaine.* — Deux petits panneaux représentant, l'un une *Italienne,* l'autre une *Sapho.*
1873 — *Une bacchante.* — *La fille du brigand.* — Une *Italienne,* formant panneau.
1874 — *Esclave portant des fruits sur un plateau.* Cette toile appartient au musée de Gand. — *Baigneuse,* panneau. — *Italienne à l'oranger* (panneau) et *la Sieste,* figure nue, grandeur naturelle.
1875 — *Italienne tricotant* et *Italienne à la toilette*: deux panneaux.
1876 — *La Limonarra,* panneau. — *Une Rieuse,* toile actuellement au musée d'Amiens, et une *Nymphe chasseresse.*
1877 — *Yvonne,* appartenant à M. Van der Hagen de Gand.
1878 — *Pensierosa,* à M. Avery de New-York. — Une *Odalisque.* — *Une Graziella.* — *Un Chaperon rouge.*
1879 — *Le Printemps.*
1880 — *Virginie* (de Bernardin de Saint Pierre), etc., etc.

Bien qu'incomplète, l'énumération que nous venons de faire des toiles signées du nom de Jules Lefebvre nous paraît suffisante pour établir que nul mieux que lui n'était digne d'obtenir, cette année, la médaille d'honneur, que le jury aurait d'ailleurs bien dû lui accorder en 1879, lorsqu'il exposa sa *Diane surprise.*

On peut dire que le talent de ce remarquable artiste est fait de science et de conscience. Son dessin est toujours impeccable, ses couleurs sont d'une irréprochable justesse dans leur douce harmonie, son modelé d'une exécution savante et distinguée. Jamais aucun détail de ses plus

modestes compositions n'est livré au hasard de l'improvisation. Son œuvre entière demeurera. Elle sera féconde en précieux enseignements pour les peintres de l'avenir, car elle a été exécutée par un artiste épris de la vérité de la forme aussi bien que de la sincérité de l'expression, amoureux du beau dans le réel et dédaigneux de cet art vulgaire et tapageur, si fort à la mode aujourd'hui, et trop riche, hélas! en interprètes plus soucieux de se faire une réputation éphémère, mais lucrative, que de chercher une gloire durable dans des efforts constants et patients vers le mieux.





DEUXIÈME MÉDAILLE ET PRIX DU SALON

MAREC (Victor)

Né à Paris

Élève de J.-P. LAURENS

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1885



Si l'éclectisme est en fait de rêveries philosophiques le commencement de la fin, ainsi que l'a dit très judicieusement un penseur austère, on est obligé de convenir qu'en matière de critique d'art nulle méthode n'est d'une plus sage application, surtout dans ce moment de crise où tant de systèmes opposés, tant d'écoles différentes surgissent chaque jour pour mourir le lendemain, et où l'art se disperse dans tous les sens à la recherche d'un progrès encore très mal défini. Aussi croyons-nous agir sagement en trouvant tout simplement bien ce qui nous paraît bien, sans nous préoccuper de l'origine de l'œuvre qui nous plaît, en applaudissant les artistes qui expriment avec talent les

formes de leurs rêves, comme ceux qui savent nous faire lire leur pensée intime dans une habile interprétation des réalités de la nature, et en nous découvrant très respectueusement devant les efforts sincères des derniers partisans d'un art aujourd'hui vieilli, mais qui en somme inspira autrefois de ferventes admirations à des gens qui nous valaient bien.

Mais il est une école dont les traditions funèbres se perpétuent avec une étonnante vitalité à travers les siècles et dont les partisans ne m'avaient jamais semblé plus nombreux qu'au Salon de 1886. C'est l'école du noir, l'école exécrable qui a fait de Bologne une sorte de Gomorrhe de l'art au souvenir maudit, et dont les toiles innombrables (car tous ces malfaiteurs de l'art, les Carrache, les Caravage, les Guerchin, etc., étaient des producteurs endiablés) donnent à nos musées l'aspect d'églises tendues de deuil. Cette école, je la déteste comme je la redoute, et de parti-pris je m'insurge, malgré mon large éclectisme, contre ces velléités de réhabilitation des peintres bolonnais tentées depuis plusieurs années par quelques *factureurs* farouches dont M. Victor Marec est sans contredit le plus remarquable.

Hélas ! Comment faire pour arracher ces infortunés à la désastreuse influence qu'ils subissent et les débarrasser de l'obsession des ténèbres ? Quelles mesures énergiques prendre pour rendre toute récidive impossible ? Ne pourrait-on pas les sauver et nous sauver du même coup, en leur octroyant, par mesure d'hygiène artistique, des bourses de voyage dont ils ne pourraient jouir que dans les pays les plus lumineux : en Algérie, en Tunisie, en Egypte, par exemple. Au spectacle quotidien des marabouts blancs, accrochés comme des œufs gigantesques au flanc des collines rougeâtres, et se détachant vivement sur un ciel d'un bleu profond traversé par les vols des flamands roses, le voile de suie qui couvre leurs yeux finirait peut-être par tomber.

Mais non, le remède n'est pas encore là. C'est le jury d'admission qui le possède, et les Bolonnais de Paris ne cesseront d'enténébrer le Salon que le jour où on leur interdira formellement de chercher à char-

mer nos regards par le navrant spectacle de scènes empruntées à ce que l'enfer social a de plus épouvantable, et près desquelles les drames de Tassaërt sont de souriantes églogues.

C'est bien assez que ce naturalisme attristant s'étale dans le livre et au théâtre! Le peintre, lui, n'a pas de mission sociale à remplir. Cherchons du moins à préserver contre l'envahissante vulgarité, par trop démocratique, des tons et des formes, ces deux arts jumeaux, la peinture et la sculpture, qui ne peuvent rester grands que par l'harmonie des couleurs et la pureté des lignes.

Les peintres soucieux d'exprimer avec éloquence les souffrances de l'humanité accroupie dans la misère sont fatalement condamnés à habiller leur sujet d'un vêtement de deuil et à chercher la *couleur locale* dans l'emploi des *couleurs pesantes*. C'est ce que fit M. Marec lorsqu'il peignit en 1885 ce très remarquable tableau *l'Enfant malade* qui mit tout-à-coup en pleine lumière son nom jusqu'alors inconnu; c'est ce qu'il vient de faire en exécutant cette imposante composition *le Lendemain de paye* qui lui a valu une médaille de deuxième classe et le premier prix du Salon, et qui le place désormais au premier rang à côté de M. Pelez, parmi *les peintres lugubres.*

La scène se passe dans une chambre sordide et nue à peine éclairée par une étroite fenêtre à travers les vitres brisées de laquelle on aperçoit une sombre ruelle bordée de masures. Le ciel est noir, le jour plombé, l'intérieur baigné de ténèbres. A droite, au fond de la pièce, un homme se tient debout, dans le débraillé de l'ivresse, une chaise à la main en guise de massue. On devine que dans son délire alcoolique le misérable va frapper la malheureuse femme qui, un enfant au sein, l'autre blotti derrière elle, attend assise par terre, dans une attitude de résignation calme, où perce un vague désir de voir la mort mettre un terme à ses souffrances, le coup qui doit lui briser le crâne.

Voilà dans toute son horrible simplicité la petite scène de ménage exposée par M. Marec sous ce titre justificatif: « *un Lendemain de paye.* »

Il faut reconnaître que l'artiste a dépensé dans l'exécution de cette œuvre une somme de talent considérable. Son dessin est large et vigoureux, sa touche souple et puissante, sa facture grasse et solide. M. Marec est un vrai peintre. Il a profondément étudié l'expression de ses personnages, qui sont d'une étonnante vérité, et il a su faire ressortir, à l'aide d'un faible éclairage très habilement distribué, tous les moindres détails de cette toile presque monochrome.

Un vœu pour finir.

Nous souhaitons du fond du cœur qu'en présence du brillant succès qu'il vient d'obtenir, M. Marec sente enfin son âme se remplir de joie, ses yeux de soleil. Qu'il cesse désormais d'offrir à nos regards attristés des tortures de mère et des agonies d'enfant. Qu'il nous peigne d'autre ivresse que celle des zingueurs. En un mot, qu'il fasse moins lugubre et surtout moins noir. Encore quelques toiles comme *l'Enfant malade* et comme *un Jour de paye* et nous finirons par trouver que Mlle Abbema est réjouissante et que MM. Kæmmerer, Comerre, et autres fabricants de polichinelles, de pierrots, de pierrettes et d'Arlequins sont pleins de grâce et de gaîté.

Tout plutôt que du noir.





DEUXIÈME MÉDAILLE

BORDES (Ernest)

NÉ À PAU

Élève de MM. BONNAT et CORMON

M. H. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1884



Nos souhaits ont été exaucés. Le jury d'examen a décerné à M. Bordes la deuxième médaille si visiblement désirée par cet artiste. Espérons que désormais le jeune hors-concours emploiera toutes les brillantes ressources de son beau talent à la création d'œuvres d'une facture et d'une conception plus originales que celle qu'il expose cette année, et dont les moindres détails témoignent, par l'impersonnalité de leur exécution, du désir qu'éprouvait M. Bordes de rallier sur son nom les suffrages presque

décisifs de ses anciens maîtres heureux et fiers des progrès de leur bon élève.

M. Bordes n'est pas un nouveau venu au Salon. Nous nous souvenons encore du *Saint Julien l'Hospitalier* qu'il exposa en 1884. C'était une toile d'un aspect séduisant et où le tempérament de l'artiste se révélait d'une façon très apparente. Elle ne valut à M. Bordes qu'une médaille de troisième classe. Il était en droit d'espérer davantage d'un effort aussi sincère dans une note tout à fait particulière. Peut-être se promit-il dès ce moment de chercher le succès officiel qui devait le placer définitivement hors des rangs, dans une respectueuse application des traditions de l'École. S'il en était ainsi, il aurait droit à de doubles éloges, car il serait non seulement un artiste habile, mais aussi un habile homme.

Nul doute qu'avant peu M. Bordes ne retourne à sa première manière, qui est la bonne, et ne nous procure la joie de nous livrer à quelques exercices dithyrambiques sur ses œuvres nouvelles.

Consacrons, en attendant ce jour bienheureux, quelques lignes d'étude à la grande toile qu'il expose cette année sous ce titre : *la Mort de l'évêque Prœtextatus,* sujet tragique emprunté aux *Récits des temps mérovingiens* de M. Augustin Thierry.

La mise en scène du drame est admirablement comprise. Le vieil évêque de Rouen, blessé à mort par les sicaires de Frédégonde, est étendu presque nu, sur un lit d'une très belle couleur mérovingienne. Deux diacres vêtus de riches habits sacerdotaux, mais dont les physionomies vulgaires rappellent trop celles des modèles d'atelier, se tiennent au chevet du moribond qui cherche à se dresser dans un effort suprême pour maudire (ce qui me semble fort peu évangélique) la vindicative Frédégonde accourue pour assister à son agonie. Tous ces personnages sont d'un dessin sec et dur.

C'est bien l'implacable et farouche rivale de Brunehaut que nous avons sous les yeux. Froide et hautaine sous son long vêtement d'or

plat comme une dalmatique, elle contemple sa victime dans une immobilité de statue. A travers ses cils presque clos, filtre un regard cruel et ses lèvres serrées sont effleurées par un imperceptible sourire fait de dédain et de joie féroce.

Costumes, sculptures, meubles, mosaïques, en un mot tous les accessoires de cette consciencieuse composition, sont fidèlement étudiés, et les archéologues doivent éprouver de douces émotions dans la contemplation de la toile de M. Bordes.

La Mort de l'évêque Prœtextatus est une œuvre estimable écrite sous des influences diverses que je crois inutile de mentionner. Nous sommes convaincus que M. Bordes est capable de bien mieux faire, et son vigoureux talent, si personnel dans *Saint Julien l'Hospitalier*, nous inspire pour son avenir une confiance, que son envoi de cette année n'a pas amoindri, et que celui de l'an prochain, justifiera sans doute.





DEUXIÈME MÉDAILLE

LOIR (Luigi)

Né à GORITZ (Autriche) de parents français

Élève de l'École des Beaux-Arts de Parme

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1879



Nous nous sommes permis, il y a quelques années, de supplier M. Luigi Loir, qui ambitionne décidément le titre de peintre officiel de Paris, de cesser de nous montrer la bonne ville éternellement plongée dans le brouillard et dans la boue, et de nous la représenter un jour sous de riantes couleurs. Il n'est pas, disions-nous, de nuance plus désespérément monotone que le

gris, et malgré l'habileté presque féerique avec laquelle M. Luigi Loir promène ses pinceaux dans la pâte de ses gris-perle, nous finirons par ne plus voir en lui le vrai peintre du ciel parisien, s'il s'obstine à ne pas en varier la couleur. Que M. Luigi Loir ne craigne pas de faire comme Bonington et de Nittis en éclairant quelquefois ses ciels d'un de ces azurs délicats de mai sous lesquels papillonne si gracieusement la gaîté parisienne.

Hélas ! non seulement nos prières n'ont pas été entendues et M. Luigi Loir s'obstine à donner à la ville qu'il paraît tant aimer, un aspect fangeux et grelottant, mais cette année, dans la toile qu'il expose sous ce titre d'une indiscutable modernité : *la Fumée du chemin de fer*, il nous représente un coin de son Paris crotté, tout enveloppé par une fumée opaque produite par le passage d'un train de banlieue sous un pont et qui cette fois éteint complètement le sourire trop timide de son soleil voilé.

Si le métropolitain tant désiré doit donner aux divers quartiers de Paris des aspects aussi enfumés et les doter d'une atmosphère aussi suffocante, que Dieu nous en préserve !

Cela dit, examinons la toile qui vient de valoir à M. Luigi Loir sa deuxième médaille. Cet artiste se rapproche aussi peu des vieux maîtres hollandais par le fini de son exécution et la composition synthétique de ses sujets que des Vénitiens par l'aspect de son coloris. Il faut à M. Luigi Loir la toile à grandes dimensions pour fixer les détails anecdotiques qui concourent à la physionomie générale de ses études parisiennes et c'est, à larges coups de brosses, souvent par de simples taches très habilement distribuées qu'il exprime son opinion sur la manière de triompher dans l'art de peindre.

Ce n'est pas que cet artiste ignore le secret de serrer la forme dans un dessin précis et d'enfermer de larges étendues dans de petits cadres. Nous connaissons de lui des tableautins qui sont de véritables chefs-d'œuvre et qui, c'est du moins notre opinion, acquerront une valeur

commerciale considérable lorsque M. Luigi Loir sera enfin en possession de la haute réputation que son talent lui donne le droit d'ambitionner, mais qu'il n'atteindra jamais s'il s'obstine à écraser éternellement les mêmes tubes sur sa palette.

Dans sa *Fumée du chemin de fer* il nous représente un coin de Paris, voisin des fortifications, à l'instant où il est envahi par la fumée d'une locomotive qui passe sous un pont voisin.

Il va sans dire que le sol est humide, le ciel triste et pluvieux, les arbres dépouillés, et que les gens qui se promènent dans ce paysage spleenétique ont prudemment relevé les cols de leurs pardessus. Chose étrange, je n'y remarque aucun parapluie. On ne saurait s'imaginer de combien de parapluies M. Luigi Loir s'est déjà rendu coupable. La reproduction de ce « symbole de la vie tranquille et honnête » lui semble si agréable (car nul mieux que lui ne sait en fixer l'image), que je me demande si ce n'est pas pour avoir le plaisir d'en orner ses toiles qu'il fait ses ciels si menaçants ou si pluvieux.

A travers *la Fumée du chemin de fer* on aperçoit de ci, de là, des groupes de gens pressés, puis des cochers de *l'Urbaine* qui ne le sont nullement et dont les chapeaux blancs cherchent vainement à jeter une petite note gaie dans cette symphonie en gris-majeur. Un marchand de marrons dont on apercoit les fourneaux à côté d'un bec de gaz d'une exécution magistrale vante sa marchandise à deux petites jambes de fillette dont le reste du corps est perdu dans un nuage opaque. Tout à côté quelques chevaux attendent tête basse, d'un air triste et résigné, l'arrivée des omnibus auxquels on doit les atteler.

M. Luigi Loir s'est comme toujours montré maître dans sa façon franche et vigoureuse de peindre ces animaux dont personne mieux que lui ne sait rendre les attitudes et les formes.

Résumons notre impression sur cette toile à laquelle M. Luigi Loir doit l'inestimable bonheur d'être classé parmi les artistes *hors-concours*.

Jamais il n'a exprimé avec plus de vérité la physionomie de la vue

de Paris qu'il s'était proposé de reproduire. Nous voudrions seulement le voir affirmer davantage son exécution, sans pour cela prendre M. Meissonnier pour modèle. L'effet si juste qui se dégage de ses compositions ne souffrirait certes pas d'une recherche plus prolongée du dessin. M. Luigi Loir est assez maître de son pinceau pour ne faire aucune concession excessive aux doctrines de l'impressionisme si chères aux partisans forcés de l'à-peu-près. Mais surtout qu'il varie un peu plus souvent l'aspect de ses ciels, à moins toutefois qu'il ne soit troublé par l'étrange ambition de s'entendre appeler un jour le *de Nittis* de la pluie et du brouillard.





DEUXIÈME MÉDAILLE

MÉDARD (Eugène)

Né à Paris

Élève de L. COGNIET et de M. GÉROME

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1879



La toile exposée cette année par M. Eugène Médard, sous ce titre *Buzenval (1870)*, est, bien qu'inachevée en certains endroits, une des meilleures peintures militaires du Salon.

L'impression qui se dégage de cette composition, peinte dans une note sombre, est bien faite pour donner l'idée de la guerre.

M. Médard a décrit la déroute dans toute son horreur. Au premier plan, dans un désordre effroyable, les fuyards, la plupart blessés, s'entassent et s'écrasent sur la neige rougie pour échapper aux obus ennemis qui sèment la mort autour d'eux. La panique agrandit leurs yeux épouvantés,

convulse leurs traits, et l'on croit entendre s'échapper de ce troupeau affolé des cris de douleur et d'effroi.

Au loin, à travers la fumée du combat et l'ombre de la nuit qui s'avance, on aperçoit la longue ligne noire d'un régiment qui, pour couvrir la retraite, résiste encore, et recule pas à pas en échangeant des balles avec l'ennemi, invisible derrière les villages en feu qui ferment l'horizon.



Un ciel sombre et pluvieux sous lequel se profilent de longs peupliers minces comme des fantômes et mutilés par la mitraille jette son voile de deuil sur ce drame épouvantable dont M. Médard dut être, je le pense, un des acteurs, car l'imagination seule ne peut suffire à l'exécution d'un tableau d'un effet aussi saisissant.

Au moment même où nous écrivons ces lignes, on nous apprend que M. Eugène Médard prit part à la guerre de 1870 et que depuis cette époque terrible le malheureux artiste souffre d'une cruelle maladie contractée dans l'humidité des campements et qui paralyse une grande partie de ses forces et de ses facultés créatrices. Nous nous expliquons dès lors pourquoi certaines parties de sa toile sont à peine ébauchées et pourquoi aussi une émotion si poignante est répandue dans toute cette vivante composition inspirée par de douloureux souvenirs.



M. Médard a encore exposé une deuxième toile, de toute petite dimension, représentant un combat dans un village. Toutes les qualités de l'artiste sont résumées dans cette minuscule composition, pleine de mouvement et d'une couleur juste et brillante.

Nous avons constaté avec peine en feuilletant le catalogue du Salon que ces deux toiles n'appartenaient plus à l'artiste. Sans doute l'État se

fût rendu acquéreur de l'une d'elles et lui eût attribué une place d'honneur dans un de ses musées.

Avec ses deux remarquables envois de cette année, M. Médard prend une haute situation parmi les peintres militaires de l'époque dont beaucoup, très habiles d'ailleurs dans l'art de composer un sujet, mais trop enclins à lui donner la maigre physionomie d'une illustration coloriée, manquent de cette vigueur de facture qui fait de l'auteur de *Buzenval* un peintre de bonne race.





DEUXIÈME MÉDAILLE

BINET (Victor-Barthélemy)

Né à Rouen

M. H. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1882



Saluons dans M. Victor Binet l'un des jeunes maîtres de l'école paysagiste contemporaine. Voilà déjà plusieurs années que nous suivons ses progrès si sensibles et que nous remarquons ses envois à l'exposition des Champs-Elysées, tout en cherchant à pénétrer le mystérieux motif qui a déterminé le jury à retarder aussi longtemps la consécration officielle de son beau talent en refusant jusqu'à ce jour de le classer dans la glorieuse phalange des *Hors-concours*, où sa place était déjà marquée après sa très remarquable exposition de 1884.

L'an dernier, l'étonnement fut considérable dans le monde des peintres lorsqu'on apprit que sa *Matinée de septembre*, une des plus belles toiles du Salon, n'avait obtenu aucune récompense.

Loin de se décourager, M. Binet, à qui l'Etat, très bien inspiré, venait d'acheter sa toile pour la placer dans un de ses plus importants musées, et que soutenaient d'ailleurs sa passion sincère pour son art, les chaleureuses félicitations de ses camarades et de la critique toute entière, regagna, ses instruments de travail sur le dos, son bon petit pays de Quillebeuf auquel il va certainement faire une grande célébrité, très méritée d'ailleurs, si, chose dont il n'est guère permis de douter, ses tableaux sont de fidèles reproductions de la nature.

C'est encore à Saint-Aubin-sur-Quillebeuf que M. Victor Binet a peint les deux toiles qu'il expose cette année et dont le succès a été complet cette fois, car le jury s'est enfin décidé à décerner sans hésitation une deuxième médaille au jeune paysagiste.

La plus importante de ses œuvres est *la Plaine* dont la composition rappelle vaguement celle de *la Matinée de septembre* du Salon passé. M. Victor Binet aime les cieux profonds et les larges horizons baignés d'air et de lumière. Nul mieux que lui ne sait exprimer dans toute sa réalité l'image des champs, et l'impression de nature qui se dégage de ses toiles est si pénétrante qu'on croit respirer devant elles l'air frais et embaumé de la campagne.

De tous les tableaux que nous avons vus jusqu'ici, signés du nom de M. Victor Binet, *la Plaine* est à notre avis le plus important et le mieux réussi. Malgré les dimensions considérables du cadre on ne peut reprocher au peintre d'avoir enfermé le détail dans de trop grandes proportions et noyé un sujet trop restreint dans le vide d'une toile aux dimensions exagérées.

C'est bien la plaine immense que nous avons devant nous, avec ses attirantes profondeurs. Les larges plans successifs par lesquels on arrive à l'horizon fermé par les petits coteaux normands couverts de taillis, sont exécutés avec une précision désespérante, et avec une science très remarquable des rapports des valeurs.

La partie gauche de la toile est assombrie par un bois de hauts

peupliers aux cimes desquels se déchirent des nuées épaisses et menaçantes qui fuient très visiblement, et qui bientôt vont couvrir la plaine toute entière, dont la partie de droite est encore assez faiblement éclairée par un timide rayon de soleil.

Cette immense étendue de campagne dans laquelle le regard se perd n'est animée que par la présence de deux personnages d'un dessin et d'un mouvement très justes : un paysan qui pousse vivement sa brouette devant lui en se rapprochant des pommiers touffus dont les branchages en parasol seront bientôt un abri précieux contre la pluie, et un tout petit gamin dont la blouse bleue jette une note réjouissante dans la tristesse du demi-jour.

L'autre toile intitulée *Matinée d'été* et qui représente des bataillons de pommiers normands montant à l'assaut d'une verte colline sous une pluie de rayons de soleil est tout à fait digne de *la Plaine* et fait aussi le plus grand honheur à M. Victor Binet, qui prend désormais une des meilleures places parmi nos trop rares paysagistes de grand talent.





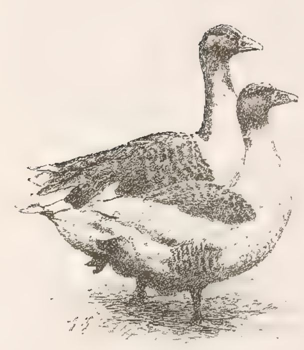
DEUXIÈME MÉDAILLE

GAGLIARDINI (Gustave)

Né à Mulhouse

Élève de Léon COGNIET

M. H. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1884



S'il est un reproche que l'on peut adresser à M. Gagliardini, ce n'est pas celui de copier ses confrères et de chercher le succès dans une servile imitation des maîtres du paysage. Sa manière est bien personnelle, son talent bien caractérisé. Je ne dirai pas que nous voyons toujours tous deux la nature sous le même jour, dans la même lumière, sous les mêmes couleurs. Parfois les tons orangés de ses terrains inquiètent mon regard pendant que le vert de ses feuillages le blesse et que la transparence douteuse de ses ombres l'attriste.

Mais M. Gagliardini a du moins cet inappréciable avantage sur beaucoup, autant dire sur la plupart des paysagistes vivants, de voir la nature à travers la personnalité très marquée de son tempérament et de

donner à son interprétation des accents d'une vigueur et d'une audace toutes particulières.

Que d'air et d'espace dans toutes ses toiles brillantes, souvent trop uniformément éclairées par le même soleil africain, alors même qu'elles représentent des vues d'Auvergne et de Picardie ! Que de franchise dans ces touches grasses et lumineuses, souvent trop lumineuses, qu'il jette avec une virtuosité, parfois un peu brutale, sur ses murailles et sur ses terrains.

M. Gagliardini ne se complaît pas comme M. Victor Binet dans la peinture des vastes étendues à peine animées par la présence d'un travailleur qui passe, des collines boisées, des vallons profonds et déserts. Ses sujets préférés sont les hameaux perdus, les fermes aux cours spacieuses abritées sous de grands massifs d'arbres, les rues des petits bourgs grouillantes d'animaux de basse-cour et bordées de masures en terre jaune couvertes de chaume. Il aime à poser son chevalet dans les carrefours des pauvres villages et à peindre la demeure du paysan dans ce qu'elle a de plus intime et de plus pittoresque. Et sur toutes ces tristes cahutes de paille aux murs de pisé devant lesquelles se roulent, crient, se vautrent, piaillent et roucoulent des enfants dépenaillés, des porcs ventrus, des poules querelleuses et des pigeons paillards, il déroule, comme un velum d'azur, son diable de ciel africain d'où pleuvent des rayons d'or qui font à ces pauvres décors champêtres une sorte de lumière d'apothéose.

Nous n'avons nullement la prétention de vouloir réformer les arrêts du jury et nous nous dispensons de critiquer ici le choix des toiles auxquelles il a cru devoir attribuer les médailles. Cependant nous avouons que notre surprise a été grande lorsque nous avons constaté que ce n'était pas à la *Ferme picarde*, un véritable petit chef-d'œuvre digne de figurer dans un de nos meilleurs musées, voire même au Luxembourg, que M. Gagliardini devait l'honneur d'être désormais classé parmi les hors-concours. Nous reconnaissons que l'œuvre

médaillée *une Cour d'Auvergne* est remplie comme toutes les toiles du très intéressant artiste qui l'a signée, de brillantes qualités d'exécution, mais ses défauts naturels y sont aussi nombreux. Les ombres sont un peu lourdes, certaines touches trop brutalement appliquées, enfin les feuillages des arbres n'auraient rien perdu à une facture un peu plus méditée. Encore une fois, nous eussions préféré voir la distinction honorifique accordée à *la Ferme picarde*, où les plans se succèdent avec une étonnante harmonie jusqu'aux vastes profondeurs de la toile, où les ombres sont d'une qualité excellente, et où le ciel enfin est exquis dans sa légèreté limpide.





DEUXIÈME MÉDAILLE

BROUILLET (André-Pierre)

Né à Charroux (Vienne)

Élève de MM. GÉROME et J.-P. LAURENS

M. H. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1884



Si nous hésitons à fléchir le genou devant les autels du naturalisme allumés aujourd'hui sur les plus immondes carrefours, nous sommes tout disposé à applaudir aux efforts des artistes de talent qui, comme M. André Brouillet, protestent contre les platitudes de la peinture bourgeoise, en empruntant à la vie active du peuple des sujets dont l'intérêt dramatique ou familier n'est pas troublé par une reproduction trop fidèle de réalités répugnantes.

C'est aussi parmi les humbles que M. Brouillet a choisi les acteurs du drame intime qu'il expose sous ce titre « *le Paysan blessé* ». Mais au lieu de les prendre comme MM. Marec et Geoffroy, dans les rangs des hâves déguenillés des villes ou parmi les alcooliques

des assommoirs, au lieu de chercher à nous impressionner facilement par le lamentable spectacle de la misère humaine dans ce qu'elle a de plus hideux et de plus brutal, il met en scène de robustes travailleurs des champs et de sa composition, d'où toute formule théâtrale est soigneusement bannie, se dégage une émotion profonde et sincère.

Un paysan vient de se blesser en travaillant. L'expression d'angoisse répandue sur le visage de ceux qui le portent indique assez que la blessure est grave. Debout sur le seuil de la maison, la mère, vieille paysanne à la peau tannée par le soleil et le grand air, assiste à l'arrivée du funèbre cortège et cache en sanglotant sa figure dans ses mains ridées.

Cette scène douloureuse, si sobrement décrite, n'a pour spectateurs que deux gamins, dont l'un, le plus jeune, un ravissant petit blondin de cinq ou six ans, vêtu d'une blouse rose d'une tonalité exquise dans sa couleur éteinte, témoigne de l'inquiétude que lui inspire le tableau qu'il a sous les yeux en se suçant très activement le pouce, pendant que son frère aîné lui saisit le bras dans un mouvement instinctif de crainte.

Comme on le voit, le drame que nous raconte M. Brouillet est des plus simples et l'on en trouvera plus facilement le compte-rendu parmi les faits divers de *la Gazette du village* que dans les chroniques théâtrales inspirées par les premières de l'Ambigu.

Cette toile est remplie de qualités d'observation et d'exécution de premier ordre. Les attitudes des personnages, les expressions des visages, sont d'une vérité saisissante. Les nus sont magistralement traités et l'atmosphère un peu morte dans laquelle M. Brouillet a placé son drame est en parfaite concordance avec le sujet.

Nous reprochons toutefois à M. Brouillet de n'avoir pas suffisamment étudié ses terrains et ses murs. Les moëllons de l'escalier et les pierres de la façade ont une solidité douteuse qui forme un contraste fâcheux avec la vigoureuse facture des personnages.

Malgré cela le *Paysan blessé* est certainement une des meilleures toiles du Salon, et jamais médaille de deuxième classe ne fut mieux méritée que celle que vient d'obtenir ce jeune artiste dont les différentes œuvres, si remarquées et d'une si grande personnalité : *le Chantier, les Musiciens arabes, la Noce juive*, etc., sont remplies des plus brillantes promesses pour l'avenir.





DEUXIÈME MÉDAILLE

OLIVE (Jean-Baptiste)

Né à Marseille

Élève de M. VOLLON

M. H. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1885

M. Olive n'est pas un nouveau venu au Salon. Voilà déjà plusieurs années que nous remarquons ses belles toiles lumineuses et pleines d'évocations nostalgiques pour ceux qui ont eu le bonheur de vivre sur les bords ensoleillés de la Méditerranée.

A l'encontre de beaucoup de ses frères en peinture, M. Olive ne court pas le monde sa boîte de couleurs à la main. Ce n'est pas un nomade. Son parasol n'est pas voyageur. Comme la plupart des artistes provençaux, ses compatriotes, il nie sans doute qu'il y ait ailleurs un ciel plus beau que celui de son pays, une campagne plus pittoresque que celle où grincent les cigales dans les feuillages poudreux des oliviers, une mer plus caressante et plus belle que celle qui borde de ses flots

toujours bleus le rivage où il est né. Et c'est dans cet amour presque exclusif pour le sol natal, amour fait de pieux ressouvenirs et d'orgueil national exagéré mais sincère, qu'il trouve comme tous les peintres et les poètes de talent de la Provence ces accents de vérité profonde qui font que l'on ne peut regarder ses tableaux sans y voir, répandue partout, à travers les détails d'une exécution très habile, le sentiment attendri de l'artiste.

Les deux toiles exposées cette année par M. Olive sont également remarquables.

L'une d'elles est désignée au livret sous ce titre : « *Épaves de la Navarre » aux Fourques de Carri, près Marseille.*

C'est à cette œuvre que le jury a cru devoir attribuer la deuxième médaille.

Le navire désemparé est échoué sur le flanc dans une mer tranquille tout près d'une côte déserte. Le ciel est sans nuages et d'une profondeur étonnante.

Il se dégage de cette marine, peinte cependant dans une note brillante, une grande impression de mélancolie, et l'on se prend à rêver tristement devant la carcasse abandonnée de ce navire autrefois si beau et qui gît maintenant comme un cadavre géant au milieu de cette nature, où une sorte de calme éternel a succédé aux agitations de la tempête.

La mer est admirablement traitée. Le peintre a exprimé avec une vérité parfaite le frisson miroitant de ces petites vagues aux couleurs fugitives qui clapotent doucement autour des flancs du navire immobile, puis s'étalent laiteuses et troublées sur la grève, avant de redemander à la profondeur de l'horizon leur limpidité perdue, en repassant sur des fonds d'algues multicolores et de sables brillants, qui les nuancent tour à tour d'argent, de turquoise, de lapis et d'or.

Dans sa seconde toile M. Olive nous fait assister à un *coup de mistral dans l'anse du Prado à Marseille.*

Je soupçonne fort le jury d'examen d'avoir longuement hésité avant

d'attribuer la deuxième médaille à *l'épave de la Navarre,* plutôt qu'au *coup de mistral.*

Cette dernière œuvre est tout à fait hors ligne. Il est impossible de rendre avec plus de force et de fidélité l'aspect bouleversé de la mer, l'azur froid du ciel, la transparence de l'air, la couleur crayeuse de la campagne, un jour de mistral. Ah! que M. Olive connaît bien son pays de Provence et comme il sait répandre sur ses toiles, le rayonnement de son soleil, la limpidité bleue de son atmosphère, la blancheur de ses terrains, l'outremer de ses flots, sans avoir recours pour cela à ces procédés charlatanesques, employés par quelques peintres bruyants dont l'art factice et encombrant devient une pénible obsession, et qui recherchent avec fracas une popularité éphémère et de mauvais aloi dans l'exhibition presque quotidienne, de toiles sans nom qui semblent avoir été couvertes de peinture par des sauvages ignorants mais bien doués.





DEUXIÈME MÉDAILLE

GIRARD (Albert)

Né à Paris

Élève de son Père

PRIX DE ROME 1861. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1882



Voilà bien longtemps déjà, depuis 1861, si je ne me trompe, l'année même où M. Jules Lefebvre obtenait le premier prix de Rome, que la villa Médicis a ouvert pour la dernière fois ses portes aux paysagistes.

Les grands néo-réalistes anglais, Constable, Bonington et quelques autres, réagirent avec une telle puissance contre les doctrines classiques dont Michallon fut le grand prêtre et Valenciennes, Bidault, Bertin, Wattelet..... les représentants les plus autorisés, en exécutant, d'après la nature, de merveilleuses toiles aux couleurs vivantes, que bientôt toute une ardente pléïade de jeunes artistes vibrants et sincères, les Rousseau, les Flers, les Cabat, les Decamp, les Huet, les Dupré..... enthousiasmés par les

chefs-d'œuvre révélateurs des maîtres d'outre-Manche, fermèrent les oreilles aux théories fausses de l'enseignement classique du paysage et se mirent tout simplement à peindre des ciels, des maisons, des arbres semblables à ceux qu'on rencontre dans les champs.

A partir de ce moment, et malgré les persistants efforts des Aligny, des Flandrin, des Bellel, des Alexandre Desgoffe, le paysage historique était mort. La réalité avait tué la fiction. Le public s'habitua enfin à ne plus aimer dans l'art du paysage que ce qui était vrai, la forêt de Fontainebleau devint la villa Médicis de tous ces fervents amoureux de la nature et dès lors l'Etat ne jugea plus à propos d'entretenir à ses frais dans la ville éternelle, pendant quatre années, des jeunes artistes qui découvraient dans les environs de Barbison, de Chailly et de Marlotte des motifs de tableaux aussi inspirateurs que l'éternel tombeau de Cœcilia Metella et que les ruines de l'aqueduc Julia animées seulement par la présence de quelques bœufs aux longues cornes et d'un berger au chapeau pointu.

M. Albert Girard, auquel le jury d'examen vient d'accorder une médaille de deuxième classe, est le dernier paysagiste qui abrita ses rêves de gloire dans l'atelier romain d'Achille-Etna Michallon.

Lorsqu'on passe en revue l'œuvre importante de cet artiste de talent on est très surpris du peu d'influence qu'exercèrent sur son esprit les leçons de l'école et la contemplation obligatoire des sujets de paysages historiques. M. Albert Girard fut et est demeuré, malgré son séjour à la villa Médicis, où les préceptes d'Aligny étaient encore très en honneur en 1861, un artiste très original, sincèrement épris de la vraie nature et si l'on devinait une influence dans son œuvre, ce serait plûtôt celle de Rousseau et de Corot que celle des faux imitateurs du Poussin et du Lorrain.

La toile qu'il expose cette année sous ce titre : *La première heure; bord de la Seine* est une œuvre d'une exquise délicatesse d'exécution. M. Girard a su rendre avec beaucoup d'habileté et d'émotion toute la fraîche

poésie répandue dans la nature printanière, lorsqu'elle commence à s'éveiller en gazouillant au milieu des voiles diaphanes d'un matin clair.

La coloration générale de cette toile est charmante. Elle est d'un joli ton argenté cherché volontairement par l'artiste comme étant en harmonie avec le sujet. Ici, comme dans tous les paysages de M. Girard, les premiers plans, qui à eux seuls constituent un ravissant tableau de la nature, sont d'une très savante exécution. Les lointains ont des finesses adorables. Mais la partie de l'œuvre qui nous a le plus charmé, c'est la peinture si vivante du fleuve bordé de grands arbres et encombré de massifs de glaïeuls et de joncs au travers desquels commencent à se glisser timidement les premiers rayons du soleil. On s'arrête longuement devant cette œuvre d'une très séduisante exécution et qui fait le plus grand honneur à l'artiste qui l'a signée.





DEUXIÈME MÉDAILLE

CHARNAY (Armand)

Né à Charlieu (Loire)

Élève de PILS

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1876



M. Charnay, dont nous suivons attentivement depuis plusieurs années les rapides progrès, et au succès duquel nous applaudissons de grand cœur, ne choisit pas précisément ses sujets dans l'ordre tragique, et l'on n'éprouvera jamais devant ses compositions les pénibles et douloureuses émotions que produisent la vue des toiles de MM. Marec, Bordes, Brouillet et Geoffroy. Comme M. Heilbuth avec le talent duquel son talent a une certaine affinité, il se plaît

à peindre les élégances de la vie mondaine en leur donnant un cadre de nature d'un arrangement distingué, et toujours bien en rapport avec le caractère du sujet.

Mais à l'encontre de M. Heilbuth qui se sert de son étincelant pinceau pour peindre la joie et la gaieté, M. Charnay demande à sa couleur volontairement assombrie d'exprimer la tristesse dans ce qu'elle a de plus poétique.

Il a donné pour titre à la toile qu'il expose cette année : *la Terrasse aux chrysanthèmes : château de Gasthellier*.

Cette composition est d'une curieuse complexité et il ne s'en dégage néanmoins qu'une impression unique faite de mélancolie attendrissante. On ne peut dire que le peintre a surtout voulu, comme pourrait le faire supposer le titre de sa toile et l'exécution absolument parfaite des chrysanthèmes, faire un tableau de fleurs, lorsqu'on étudie la facture si poussée dans ses moindres détails de la vieille demeure seigneuriale, la vigueur des terrains, l'étude si suivie des plans et surtout l'importance morale du principal personnage de cette composition.

C'est une jeune femme toute vêtue de noir qui descend lentement les marches de la haute terrasse Louis XIII en couvrant d'un regard d'amour l'enfant qui joue à quelques pas d'elle dans les allées.

A son attitude rêveuse, à ses vêtements de deuil, on devine qu'elle est veuve et que pour s'isoler davantage dans le souvenir du mort qu'elle aimait, elle est venue chercher la solitude dans cette vieille maison à l'aspect sombre et sévère, dans ces jardins déserts où ne poussent que des fleurs tristement symboliques.

L'artiste a enveloppé d'une jolie couleur automnale, pleine d'une douce mélancolie, cette composition élégiaque d'où se dégage un pénétrant parfum de poésie.

Le ciel est voilé de nuées légères, et les grands platanes du parc, dont les larges feuilles mortes commencent à joncher le sol, dorment immo-

biles et froids dans l'atmosphère grise et humide qui baigne la toile entière.

M. Charnay est un peintre distingué et un poète délicat.





DEUXIÈME MÉDAILLE

DESTREM (Casimir)

Né à Toulouse

Élève de M. BONNAT

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1879

M. Destrem est visiblement inquiété par le choix de ses sujets. Ce paysagiste distingué qui a si souvent chanté avec succès dans la jolie note grise qui lui est familière, la poésie de la nature crépusculaire, a voulu, après avoir jadis cédé au désir de faire du genre, comme dans son *Entrée de Bullier*, déployer tout d'un coup les nombreuses ressources de son talent pour fixer sur la toile une des scènes les plus merveilleusement décrites par Hugo dans la *Légende des siècles*. Certes la tentative était audacieuse, et d'autres aussi forts, plus forts même que M. Destrem auraient échoué.

Nous ne voulons pas dire néanmoins que l'œuvre de ce peintre soit sans mérite et lever les bras au ciel en criant très fort que le jury s'est trompé en lui attribuant une deuxième médaille. Mais en présence des œuvres de peinture inspirées des poètes, le critique se

trouve presque fatalement aux prises avec un travail de comparaison entre la donnée du thème choisi par l'artiste et l'interprétation du sujet. Or il faut convenir que M. Destrem n'a que très imparfaitement réussi, malgré ses laborieux efforts et le profond sentiment de poésie qu'il a répandu sur sa toile, à esquisser avec son pinceau, ce que Victor Hugo a si superbement chanté dans son poëme de Ruth et de Booz.

Qui ne se souvient de ces vers où M. Destrem a trouvé le sujet de sa toile et dont jamais peinture, fût-elle signée du plus grand des noms, ne pourra rendre la pure et profonde harmonie :

« . . . . *Et Ruth se demandait,*
Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or sur le champ des étoiles.

Là où M. Destrem s'est montré à la hauteur de son sujet, c'est dans l'habile façon dont il a peint l'effet de nuit en pleine nature. Nous retrouvons ici le peintre savant et ému de la *Fin du jour* et de *l'Entrée d'un village le soir*. Il n'était guère possible de traduire plus fidèlement la mystérieuse transparence des ombres et d'esquisser avec plus de précision la valeur du principe lumineux sous la blémissante lueur des astres du soir.

Devant cette toile aux attirantes profondeurs remplie par la poésie éternelle et intime qui se dégage de la vue de la campagne sous le calme du ciel étoilé, on subit le charme de la nuit et on baisse involontairement la voix de peur de troubler le sommeil des moissonneurs endormis et les rêveries de la belle Moabite.

Mais hélas ! les personnages ne sont plus ceux qu'a chantés Victor

Hugo. Ils manquent de cette couleur épique dont il a revêtu les pasteurs du pays de Bethléem, et, chose plus grave, les ténèbres de la nuit ne dissimulent que trop imparfaitement des négligences de modelé et quelques maigreurs de dessin.





DEUXIÈME MÉDAILLE

GEOFFROY (Jean)

Né à Marennes (Charente-Inférieure)

Elève de MM. LEVASSEUR et Eugène ADAM

M.-H. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1883



Il ne viendra à l'esprit de personne de prétendre que le jury fut mal inspiré lorsqu'il décerna à M. Geoffroy une deuxième médaille pour l'importante composition qu'il a exposée au Salon de 1886 sous ce titre sinistre : *les Affamés*. Cette œuvre est pleine de qualités maîtresses et fait le plus grand honneur à l'artiste qui l'a signée. Mais ce qu'on est en droit de reprocher à M. Geoffroy, qui semble voué fatalement à la peinture de la misère, c'est une accentuation excessive de quelques détails répugnants que l'on ne peut contempler sans éprouver un profond dégoût qui détruit en grande partie l'impression de pitié

que l'artiste a cherché à provoquer par l'interprétation sincère de son sujet navrant.

J'ai encore en ce moment devant les yeux certains pieds nus, entrevus à travers les blessures béantes de vieilles savates, et instinctivement je respire avec félicité le bouquet de roses qui se trouve si fort à propos sur ma table de travail.

M. Pelez lui-même est dépassé, son petit mendiant dont la figure exangue percée de deux grand yeux vides où se lisent toutes les angoisses de la faim, et près duquel le pouilleux de Murillo est un heureux de la terre, semble d'une propreté relative, à côté des affamés de M. Geoffroy. Je croirais volontiers qu'en s'approchant de très près de ces pauvres diables on découvrirait dans les excoriations de leurs peaux sales et dans les ruines de leurs hardes des générations de parasites fidèlement reproduits par l'artiste. Mais l'odorante impression naturaliste qui se dégage de la toile de M. Geoffroy est si forte qu'on la regarde toujours à distance. Comme Parrahsius et Zeuxis, ces vénérables ultra-primitifs, dont tout le monde connaît le légendaire duel au pinceau, M. Geoffroy sait aussi reproduire la nature avec assez d'exactitude pour réussir à faire prendre aux plus clairvoyants de ses comtemporains l'image des choses pour la réalité. Oh! ces chaussures des affamés : « où la putridité des pieds nus se calfeutre »;

Mais n'insistons pas d'avantage sur ces détails inutiles et très désagréables d'une œuvre qui se recommande, malgré son aspect peu réjouissant, par des qualités de premier ordre.

La scène décrite par M. Geoffroy se passe près d'un baquet qu'une main providentielle a déposé dans la rue et autour duquel des mendiants sordidement vêtus se rassemblent et s'agenouillent. De leurs mains crispées ils en retirent des aliments problématiques qu'ils se fourrent gloutonnement dans la bouche. C'est à qui dévorera le plus vite, car la foule des faméliques augmente toujours et la pitance si généreusement servie est insuffisante pour de si nombreux convives. Comme toujours

les plus forts se taillent des parts léonines. La composition s'enlève avec un relief étonnant sur un fond gris-pâle, représentant une muraille ornée seulement de quelques affiches aux couleurs éteintes. Une lumière matinale, triste et froide, éclaire cette scène et la dramatise encore davantage.

La toile de M. Geoffroy, malgré certains détails malheureux dont nous n'avons d'ailleurs pas critiqué l'exécution, a une véritable grandeur d'aspect, qui résulte de la facture franche et robuste de cet artiste doué d'une pénétrante observation, et qui sait s'emparer avec force de la vérité.





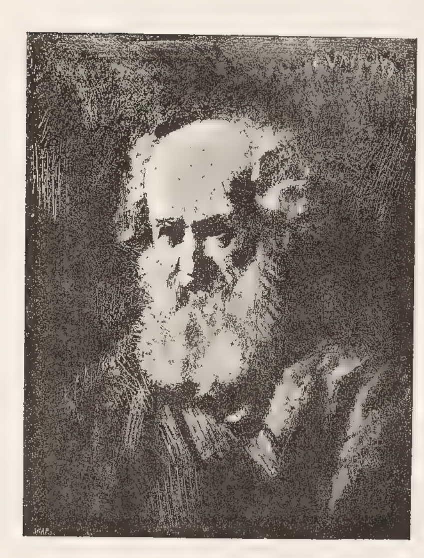
DEUXIÈME MÉDAILLE

VALADON (Jules-Emmanuel)

Né à Paris

Elève de DROLLING, de L. COGNIET et de H. LEMANN

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1880



L'énergique exécution des toiles exposées cette année par M. Valadon prouve assez que cet infatigable et vaillant artiste, n'est pas encore à la veille de déposer son pinceau, et nous nous en réjouissons fort, car nul peintre n'est plus sincèrement épris de son art que lui et c'est toujours dans des sensations bien personnelles qu'il trouve ses heureuses inspirations.

M. Valadon a traité plusieurs genres avec un égal bonheur. Nous connaissons de lui des natures

mortes « ses humbles » qui sont de véritables chefs-d'œuvre, et de petits tableaux d'intérieur devant lesquels on se surprend à songer à la facture si sincère et à la fois si puissante et si délicate des vieux maîtres flamands. Mais c'est surtout au portrait que M. Valadon doit sa très sérieuse réputation de peintre de talent.

J'ai encore devant les yeux ces deux figures d'une vigueur d'exécution si particulière et d'une inoubliable intensité d'expression, qu'il exposa au Salon de 1880 et qui lui valurent une médaille de troisième classe.

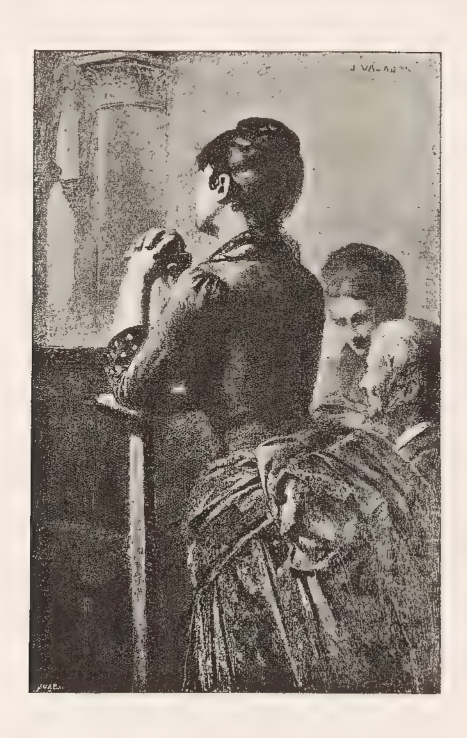
C'est aussi à un portrait que M. Valadon doit l'honneur d'être classé parmi les hors-concours. Cette toile, qui porte pour titre *un Vieux*, est de modestes dimensions, mais toutes les qualités du peintre y sont concentrées dans une exécution tout-à-fait remarquable.

M. Valadon a exposé, à côté de cette œuvre, un autre tableau d'un charme pénétrant qu'il a intitulé *A l'église*. La composition est des plus simples : Une jeune fille de taille élégante prie à genoux sur une chaise. Ses coudes sont appuyés sur le dossier du siège et l'attitude de ses mains, pieusement jointes dans un accès de ferveur, indique assez où vont ses pensées. Sa tête, qui se détache lumineuse dans la clarté blanche qui tombe en rayons par les hautes fenêtres ogivales, est légèrement relevée, son regard fixe l'autel d'où montent les chants sacrés auxquels se mêlent ses prières. Près d'elle, dans la pénombre de l'église, sont agenouillés des vieux paysans dont les traits fortement accusés et d'un dessin violent font encore ressortir davantage la grâce exquise de la pieuse jeune fille.

M. Valadon a très habilement noyé la plus grande partie de cette composition, toute vibrante d'une émotion contenue, dans un demi-jour mystérieux où l'on croit voir flotter les odorantes fumées de l'encens.

Cette toile pouvait tout aussi bien être médaillée que celle mentionnée plus haut. L'une et l'autre s'imposaient également à la bienveillante attention du jury. Elles ne sont cependant pas plus remar-

quables que celles que M. Valadon expose depuis si longtemps, chaque année. Aussi nous permettons-nous de supposer que c'est surtout à l'ensemble de l'œuvre de cet artiste, œuvre compacte et durable, née d'efforts incessants soutenus par un amour sincère de l'art, que le jury vient d'accorder cette distinction honorifique, bien méritée, en vérité.





DEUXIÈME MÉDAILLE

BAUDOIN (Paul-Albert)

Né à Rouen

Elève de Gleyre et de MM. Delaunay et Puvis de Chavannes

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1882



M. Paul Baudoin eut pour maîtres MM. Gleyre, Delaunay et Puvis de Chavannes. La grande toile qu'il expose cette année prouve qu'il a sérieusement profité des leçons de ces illustres artistes, car il possède à fond l'art de préciser les formes et il a su donner à sa composition un grand aspect décoratif trouvé dans les recherches d'un coloris harmonieux et calme.

Son vaste panneau rentre dans la catégorie des commandes municipales, qui ont en général si pauvrement inspiré les auréats des concours pour les décorations des mairies de la Seine.

Le sujet traité par M. Baudoin n'est pas une poétique évocation du

passé, comme le superbe triptyque de son maître Puvis de Chavannes. Il a choisi pour thème pictural *le Travail et la Famille,* et tous ses personnages appartiennent à la vie moderne.

Les deux groupes constitutifs du sujet sont séparés par une porte qu'encadre le panneau.

L'artiste a représenté la famille dans la partie de droite de la toile. La conception de ce fragment de l'œuvre est très heureuse.



Devant la façade d'une maison de modeste apparence à laquelle un jardinet rempli de fleurs éclatantes donne un riant aspect, sont groupés, dans un très habile ordonnancement, des femmes du peuple et des enfants, qui causent, rêvent et jouent en attendant le retour des travailleurs. On devine, dans l'expression de béatitude tranquille répandue sur le visage de ces pauvres gens, dont les attitudes pleines de vérité ont été fort bien rendues, comme une apothéose du bonheur familial qui forme un saisissant contraste avec le drame terrible auquel nous a fait assister M. Marec dans *le Lendemain de paye.*

La partie gauche du panneau est remplie par la foule des travailleurs. Ce sont de robustes tailleurs de pierre armés de deltoïdes et de biceps triomphants, ce qui rend absolument injustifiable la nonchalance de leurs mouvements et l'inutilité de leurs efforts trop modérés, pour retourner un moellon.

Si je ne me trompe, les ouvriers de M. Baudoin ont été quelque peu

travaillés par les théories anarchistes, et le peu d'enthousiasme qu'ils mettent à accomplir leur tâche indique assez le mécontentement qu'ils éprouvent de ne pas voir leur salaire augmenter en raison inverse de la somme de travail qu'ils produisent.

Nous eussions désiré voir M. Baudoin symboliser le travail d'une façon plus vivante. L'action manque un peu dans cette partie de son œuvre qui demeure néanmoins très remarquable et qui, après le triptyque de M. Puvis de Chavannes, est à notre avis, la plus intéressante des compositions décoratives du salon.



14

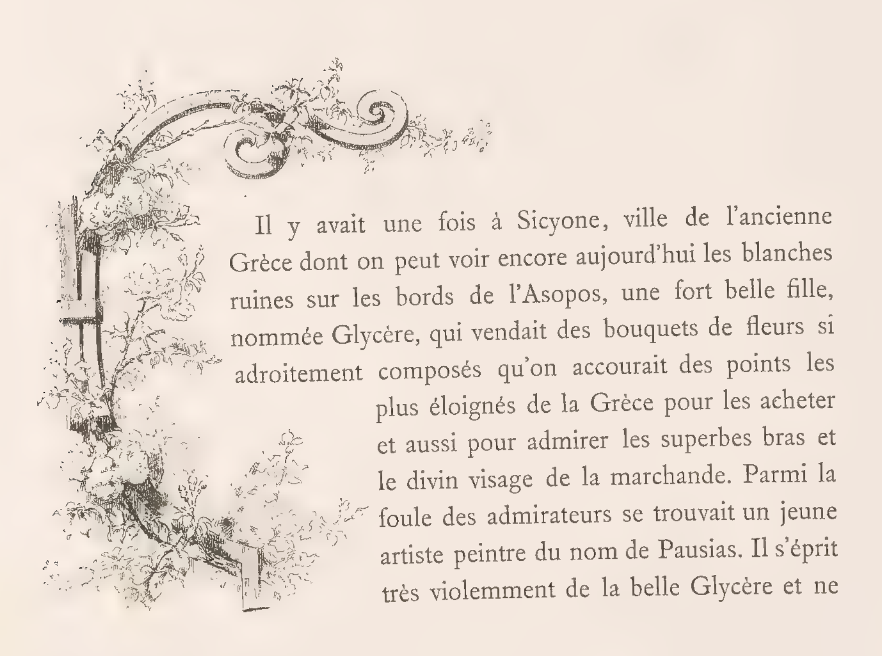


DEUXIÈME MÉDAILLE

CESBRON (Achille)

Né à Oran

M.-H. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1884



Il y avait une fois à Sicyone, ville de l'ancienne Grèce dont on peut voir encore aujourd'hui les blanches ruines sur les bords de l'Asopos, une fort belle fille, nommée Glycère, qui vendait des bouquets de fleurs si adroitement composés qu'on accourait des points les plus éloignés de la Grèce pour les acheter et aussi pour admirer les superbes bras et le divin visage de la marchande. Parmi la foule des admirateurs se trouvait un jeune artiste peintre du nom de Pausias. Il s'éprit très violemment de la belle Glycère et ne

crut pouvoir mieux lui témoigner sa passion qu'en s'efforçant de reproduire avec son pinceau les couronnes qu'elle tressait et les bouquets qu'elle composait de ses jolis doigts. Bientôt, encouragé par les succès qu'obtenaient ses toiles, il entreprit de la reproduire toute nue occupée à tresser une couronne. C'était, il faut en convenir, un séduisant sujet et très propre à inspirer un artiste de talent comme l'audacieux Pausias.

Aussi en fit-il un merveilleux chef-d'œuvre, car s'il faut en croire les chroniqueurs d'art de l'époque, les fleurs avaient un éclat incomparable et l'ensemble était on ne peut plus gracieux. Lucullus, qui aimait les bons morceaux, paya deux talents d'or (environ 111,000 francs) *la Stephanoplocos* (la tresseuse de couronnes) et à son retour à Rome, il la fit accrocher à une place d'honneur sous le portique de Pompée.

A partir de ce moment, Glycère fière et heureuse du triomphe de Pausias, qui avait si bien su reproduire ses charmes vainqueurs, jeta ses paniers et ses pelotes de fil et se donna toute entière et pour toujours à l'heureux artiste.

C'est de l'amour, comme on le voit, que naquit la peinture des fleurs, et cette poétique origine suffirait à elle seule pour rendre intéressant l'art délicat qu'ont illustré, après Pausias le Grec, Garofalo, Van Huysum, Abraham Mignon, Sibylle, Merian, Joseph Redouté, Eugène Claude, Madeleine Lemaire, et tant d'autres.

De nos jours, les peintres de fleurs sont nombreux, mais les Glycères inspiratrices sont malheureusement trop rares. Citons parmi les meilleurs M. Achille Cesbron dont *les Fleurs du sommeil* viennent d'obtenir un franc succès.

M. Cesbron a conçu son sujet d'une façon très originale et, si je ne me trompe, il a dû trouver dans son exécution de grandes difficultés, dont il a d'ailleurs très habilement triomphé.

Sa toile représente un parterre de pavots largement éclos et très variés de couleur. Une nuit claire d'été, toute parsemée d'étoiles, enveloppe de ses ténèbres aux transparences azurées ces fleurs du sommeil

dont les senteurs capiteuses et troublantes montent dans l'air sous la forme d'une jeune femme très légèrement voilée et d'un dessin élégant et voluptueux.

Comme on le voit, la toile de M. Cesbron ne manque pas d'un certain parfum romantique. Mais l'exécution ne souffre nullement de la conception toute idéale du sujet, et si la figure de femme a la légèreté presqu'impalpable qui convient à sa signification symbolique, les fleurs sont traitées avec une habileté consommée et d'une belle couleur réelle.



MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE



TROISIÈME MÉDAILLE

WINTER (Pharaon de)

Né à BAILLEUL (Nord)

Élève de MM. CABANEL et J. BRETON

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



Il faut dire, et nous le proclamons volontiers, que la belle toile exposée sous ce titre : *Au Dispensaire* par M. de Winter et dont le succès s'affirme de plus en plus comme celui des œuvres très consciencieusement exécutées, n'a pas obtenu une récompense officielle digne d'elle. Ce tableau méritait mieux qu'une troisième médaille.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. de Winter, nous savons peu de chose de ses travaux passés et nous ignorons si la composition dont nous avons à parler est une œuvre remplie de brillantes promesses d'avenir, ou une manifestation définitive d'un talent jusqu'à ce jour

presqu'ignoré. Mais, cet artiste n'aurait-il signé que cette toile, qu'il serait en droit de s'écrier bien plus que certains peintres aujourd'hui célèbres, alors que son nom est encore peu connu : « Ed anchio son pittore ! », car je ne vois pas dans tout le Salon une œuvre d'une exécution plus picturale et d'une couleur plus riche que la sienne.

A vrai dire, la composition de M. de Winter ne renferme que deux personnages, car les groupes des pauvres femmes et des enfants qui attendent anxieusement dans le fond ténébreux de la pièce ont été volontairement sacrifiés par l'artiste. Mais les deux sœurs aux larges coiffes blanches dont l'une lit attentivement les papiers des misérables solliciteurs, pendant que l'autre, les deux mains appuyées sur une table couverte d'un tapis rouge, attend dans une pose respectueuse et attendrie la décision de la supérieure, sont étudiées comme deux portraits, et d'une étonnante intensité d'expression. Une douce lumière claustrale pénètre dans cette chambre où l'artiste a su marier dans une douce harmonie les tons en apparence les plus insociables. M. de Winter est un peintre audacieux et savant à qui nous croyons inutile de conseiller la lecture des charmantes pages de Diderot sur les couleurs amies et sur les couleurs ennemies.





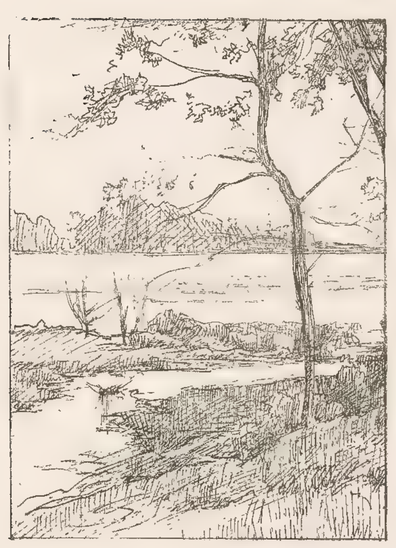
TROISIÈME MÉDAILLE

LELIÈVRE (Maurice)

Né à Lille (Nord)

Élève de MM. HARPIGNIES et J.-P. LAURENS

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



Si le livret du Salon n'indiquait pas que M. Lelièvre, dont les beaux paysages : *Sur la levée de la Loire à Baule* et *Les bords de la Loire, près de Beaugency* viennent d'obtenir un succès si mérité, est élève d'Harpignies, la vue seule de ces deux toiles suffirait à nous le faire savoir. Il a appris de son maître à peindre la nature dans un style sculptural empreint d'une grande fierté. Comme lui, il sait donner à ses compositions un bel aspect décoratif à l'aide d'un dessin d'une précision, quelquefois un peu dure, un peu anguleuse.

Mais le reproche que l'on a souvent fait à M. Harpignies de ne pas savoir assez reculer ses horizons et faire circuler l'air librement autour de ses rochers et de ses arbres, toujours noblement traités, ne peut être adressé à M. Lelièvre qui a le bon esprit de ne s'approprier que les qualités de son maître tout en conservant une exécution d'un accent très individuel.

Ses deux toiles également remarquables, et qui le classent parmi les meilleurs paysagistes du jour, sont baignées d'air et de lumière. On y respire largement la fraîcheur des eaux et des grands bois et le regard se perd dans la profondeur des lointains ensoleillés et très réussis.





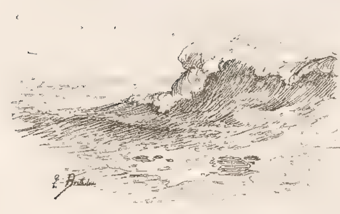
TROISIÈME MÉDAILLE

BERTHELON (Eugène)

NÉ À PARIS

Élève de MM. E. LAVIEILLE et BERNE-BELLECOURT

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



La belle marine de M. Berthelon mérite une mention toute spéciale. Il y a dans cette toile, magistralement exécutée, un sentiment bien juste de la nature, en même temps qu'une haute élévation de style. C'est une composition de grande allure, et dans laquelle se trouvent réalisées avec succès les promesses contenues dans le tableau qu'il exposait au Salon sous ce titre *le Départ du pilote*, et qui fut déjà très remarqué.

Dans son *Ancienne jetée du Tréport un jour de tempête*, M. Berthelon a su rendre avec une *maëstria* qui fait songer aux tumultueuses marines de Turner, le déchaînement des flots sous la violence de la tempête, et les mouvements heurtés des vagues aux abords des digues. Lorsqu'on s'arrête pour la première fois devant cette toile on est tenté de repro-

cher à l'artiste d'avoir plutôt songé, prenant en cela pour modèles les peintres de marine sortis de l'atelier de Girodet, à exprimer d'une manière générale la physionomie grandiose de son sujet sans tenir assez compte de la réalité des détails. Sa mer paraît d'abord un peu conventionnelle. On trouve ses flots trop lourdement touchés et sans transparence et on lui ferait volontiers un crime d'avoir dépensé tant de blanc de plomb pour leur donner cette teinte lourde ét grasse de chaux délayée.

Mais cette impression ne fait que traverser l'esprit du visiteur qui reconnaît bien vite que les vagues furieuses de M. Berthelon charrient dans leur course folle de véritables bancs de sable arrachés à la grève et qu'elles ne peuvent dès lors avoir la fluidité diaphane des eaux tranquilles de M. Robinet.

Jamais médaille ne fut mieux méritée que celle obtenue cette année par M. Berthelon, dont la belle toile figurera bientôt avec honneur dans une de nos galeries nationales.





TROISIÈME MÉDAILLE

VIMONT (Édouard)

Né à Paris

Élève de MM. CABANEL et MAILLOT

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



« Fabius Valens, chef d'une légion, vint, à la tête de ses soldats, saluer l'empereur Vittellius, qui, les jours précédents, semblait rejeter ce titre et redouter le poids de l'empire; mais alors, plein de vin et gorgé de viandes (car il était à table depuis plusieurs heures), il accepta le titre de Germanicus. Aussitôt les soldats lui jurèrent obéissance. C'est ainsi que ce général fut élevé à l'empire. »

Comme on le voit, c'est à l'histoire de la Rome ancienne que M. Vimont a emprunté le sujet de l'importante composition qu'il expose cette année au Salon et qui marque un très grand progrès dans les constants efforts de cet artiste consciencieux. Ce qui frappe tout d'abord

dans cette toile c'est l'union de certaines hardiesses romantiques et d'un réalisme brutal qui donne à l'œuvre un aspect de sincérité mâle.

Les légionnaires de Fabius Valens expriment peut-être avec des gestes d'une vérité discutable leur désir étrange de voir Vitellius accepter définitivement la pourpre. On pourrait croire, malgré l'attitude abaissée des enseignes, qu'ils se disposent plutôt à l'égorger sur sa couche, au milieu de son festin, qu'à lui imposer avec des transports d'enthousiasme la succession de Galba. L'œil est d'abord un peu blessé par cette interprétation singulière du sujet, mais on ne tarde pas à découvrir dans la composition, d'une belle harmonie de couleur, des qualités de dessin et de modelé énergiques et franches qui compensent largement l'effet fâcheux produit par une action un peu déséquilibrée.

Le personnage de Vitellius est d'une vérité saisissante. C'est bien là « l'empereur au visage gras et coloré » de Suétone.

En somme, œuvre pleine de remarquables qualités et qui, malgré les quelques erreurs de composition qu'elle renferme, permet de bien augurer de l'avenir de M. Vimont.





TROISIÈME MÉDAILLE

RUEL (Léon)

NÉ À PARIS

Élève de PILS

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



M. Ruel intitule la toile qu'il expose cette année au Salon : *Hommage à l'Amiral Courbet.*

La composition est très ingénieuse dans sa simplicité classique.

L'artiste a donné pour fond à sa toile une muraille blanche au sommet de laquelle est pratiquée une niche à fond d'or où il a placé le buste en bronze, très ressemblant d'ailleurs, du vaillant amiral. Une renommée aux draperies flottantes s'enlève du sol et monte vers la glorieuse image. Une de ses mains presse un drapeau tricolore voilé d'un crêpe de deuil, l'autre tient un laurier d'or qu'elle va déposer dans la niche.

Au pied de la muraille, tout au coin de la toile, se tient un génie aux

formes adolescentes, qui regarde la Renommée monter dans les airs, avec une expression d'étonnement d'autant plus facile à comprendre, que ce mouvement ascensionnel n'est dû à aucun moteur aérien, car un seul des deux personnages de la composition a été gratifié par l'artiste d'une paire d'ailes, et c'est celui qui demeure immobile.

Les deux mains du génie sont appuyées sur un large écusson où sont inscrites ces dates mémorables : 1827-1885.

Quelques fleurs d'une coloration délicate et fraîche jonchent le sol.

Il est évident que l'artiste a consacré la plus grande partie de ses efforts à l'exécution de la Renommée, dont il a fait une figure pleine de grâce et de légèreté tout en lui donnant une forme d'une belle couleur réelle enfermée dans un dessin très savant.

La figure du génie a été un peu trop sacrifiée. Toute la composition est d'une coloration lumineuse et distinguée.





TROISIÈME MÉDAILLE

MESLÉ (Joseph-Paul)

Né à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine)

Élève de M. BONNAT

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



M. Meslé vient de remporter un bien légitime succès avec les toiles qu'il expose cette année au Salon, dont l'une représente deux jeunes filles, et l'autre un portrait d'homme. Il intitule la première de ces toiles : *Deux Sœurs*. C'est à cette œuvre que la troisième médaille a été attribuée. M. Meslé, dont le talent est fait de grâce et de distinction, ne pouvait en vérité rêver de plus charmants modèles que ces deux jeunes filles dont il a su rendre, à l'aide d'une exécution pleine de souplesse et de franchise,

la fraîcheur printanière, l'exquise finesse des traits du visage et les expressions souriantes et attentives.

Son portrait de M. P. n'est pas moins remarquable. Il a peint son modèle à ce moment délicieux de l'existence, où l'on s'abandonne volontiers aux rêves riants et mensongers en prenant une bonne tasse de café et en fumant un cigare de choix.

Le masque, d'une extrême finesse, est vivant et lumineux. Les mains ont été étudiées avec le plus grand soin et rendues avec bonheur. Quant à l'attitude, elle est d'une réalité parfaite. En résumé, œuvre d'une savante et séduisante unité d'exécution, et où la personnalité de M. Meslé s'affirme d'une façon triomphante. Le portrait de M. P. est, sans contredit, un des meilleurs portraits du Salon.

Notre critique sommaire de cette toile intéressante, serait vraiment trop incomplète, si nous la terminions sans complimenter l'artiste sur l'excellente qualité de son plein air, et sur l'habileté délicate avec laquelle il a traité ses natures mortes.

M. Meslé est un artiste savant et un ennemi déclaré de tout charlatanisme, son indiscutable talent s'imposera désormais de plus en plus à l'attention du public, à force de sincérité.





TROISIÈME MÉDAILLE

PERRANDEAU (Charles)

Né à Sully-sur-Loire (Loiret)

Élève de M. CABANEL

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



Misère. Tel est le titre de la très intéressante composition exposée cette année par M. Perrandeau. Ce jeune artiste serait-il condamné lui aussi, comme le malheureux Tassaert, à peindre les malheurs des pauvres gens sous l'éloquente et douloureuse inspiration de la Muse des larmes ?

M. Perrandeau a placé sa lamentable scène dans une pauvre chambre aux murs nus. Les acteurs du drame sont deux êtres aux traits amaigris par les privations et les souffrances.

Lassés de vivre dans une misère sans espoir, ils ont allumé le réchaud et ils attendent tranquillement la mort libératrice qui va les affranchir du même coup de toutes les tortures et de toutes les angoisses d'une vie impossible à supporter.

Devant cette toile dont le lugubre sujet a été traité avec beaucoup d'émotion, le cœur est envahi par la pitié. Il était difficile d'exprimer d'une façon plus sentie les agonies des désespérés.

M. Perrandeau, dont cette sombre toile a désormais mis le nom en pleine lumière, vient de prouver victorieusement qu'on pouvait donner à un sujet comme celui qu'il a choisi une couleur suffisamment locale, sans chercher pour cela des effets attristants dans la ténébreuse union des bitumes et des noirs de bougie.

Toute sa composition est baignée d'une atmosphère grise, à peine alourdie par les vapeurs asphyxiantes du charbon. A travers ce voile funèbre, on perçoit les formes un peu embrumées des malheureuses victimes, dont l'artiste a parfaitement rendu les expressions navrantes et les attitudes presque mortes.





TROISIÈME MÉDAILLE

LAHAYE (Alexis-Marie)

Né à Paris

Elève de M. CAROLUS-DURAN

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



La toile qui a valu cette année à M. Lahaye sa troisième médaille, et qui a pour titre : *Rêverie*, représente une gracieuse jeune fille assise dans un décor champêtre. Une de ses mains tient un roman ouvert. La lecture de ce volume vient sans doute d'évoquer dans son esprit de doux souvenirs, peut-être même une chère image, car ses beaux yeux regardent vaguement devant eux, remplis d'une amoureuse mélancolie. On devine facilement qu'à la seule apparition du tendre motif

de la rêverie, le livre ouvert tomberait aussi de la main de la jeune fille.

Ce que je reprocherai à M. Lahaye, dont j'aime fort le talent distingué et très personnel, c'est d'avoir un peu trop cherché l'expression de son sujet dans une formule vaporeuse et flottante comme l'idée même qu'il voulait rendre. Sa *Rêverie* n'eût rien perdu à une exécution un peu plus vigoureuse, plus précise. Le paysage est vraiment d'une facture trop intentionnelle.

L'heure choisie par le charmant personnage de M. Lahaye pour se livrer à ses douces et caressantes méditations est à peu près celle où les oiseaux s'éveillent, et la jolie couleur matinale, faite de violet délicat, de gris d'argent, répandue sur la toile est en parfaite harmonie avec les rêves printaniers de la jeune fille.





TROISIÈME MÉDAILLE

SAIN (Paul-Jean-Marie)

Né à Avignon

Elève de MM. GUILBERT D'ANELLE et GÉROME

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



Réserve du moulin de Saint-Cénéry, près d'Alençon.

J'avoue que je ne puis contempler la jolie toile cataloguée sous ce titre, sans jeter un regard mélancolique sur mon almanach où je constate, hélas! que de longs jours me séparent encore de l'époque de mon départ pour la campagne. Il est impossible de rêver un site champêtre plus recueilli, plus pittoresque, plus frais, plus parfumé que celui qu'a découvert M. Paul Sain dans les environs d'Alençon, et qu'il a rendu avec une émotion communicative.

Figurez-vous un étang large et tranquille, troublé seulement par le vol multicolore du martin-pêcheur. Les collines qui le bordent sont couvertes de grands arbres d'un très beau dessin qui se mirent dans les

eaux claires, et à l'ombre desquels se déroulent de doux tapis de mousse étoilés de fleurs odorantes. L'horizon est borné par d'autres collines boisées, qui semblent frissonner dans un bain de lumière ardente.

Un ciel bleu, où se promènent paresseusement quelques blancs nuages, couvre comme un voile de fête ce pays charmant vers lequel on se sent attiré par un besoin de quiétude ensoleillée.

Il est regrettable que M. Paul Sain n'ait pas cru devoir traiter avec plus de souplesse les plantes aquatiques qui bordent son étang de Saint-Cénery. Elles ont un aspect sec et cassant qui ne leur appartient pas dans la réalité. Mais il n'est pas de poème sans défauts, et *la réserve du moulin de Saint-Cénéry* restera comme un des plus jolis paysages du Salon de 1886.

Nous aimons moins le *Coucher de soleil dans l'île de Piot; environs d'Avignon.* Cette année, M. Paul Sain a été plus heureusement inspiré par la campagne normande que par son pays natal.





TROISIÈME MÉDAILLE

GELHAY (Edouard)

Né à Bresles-sur-Vesles (Aisne)

Élève de MM. T. ROBERT-FLEURY et BOUGUEREAU

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



Le sujet choisi par M. Gelhay n'était pas d'une exécution facile, aussi nous empressons-nous d'adresser nos plus sincères félicitations à cet artiste dont les efforts ont été couronnés de succès, car *La Crèche aux enfants trouvés* est une des compositions les plus originales, et une des meilleures scènes d'intérieur du Salon.

La toile représente une vaste salle vivement éclairée et toute grouillante de marmots. Les uns sont entre les mains des sœurs de charité et des femmes de service, qui leur prodiguent des soins sur la nature desquels nous n'insisterons pas; d'autres, les plus avancés en âge, jouent, comme de jeunes chats, sur le parquet. Les physionomies et les attitudes de tous ces petits personnages ainsi

que celles des femmes qui les débarbouillent, les dorlotent et les amusent, sont pleines de vérité et très spirituellement observées. Le dessin est vif et précis, et la couleur fraîche et vivante.

L'air circule légèrement autour des figures et des accessoires qui apparaissent dans un relief extraordinaire. Les chairs rosées des bébés, les coiffes blanches des religieuses, les alignements neigeux des petits lits, le linge empilé, ont des finesses et des transparences adorables.





TROISIÈME MÉDAILLE

GROLLERON (Paul)

Né à Seignelay (Yonne)

Élève de M. BONNAT

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



La toile que M. Grolleron expose cette année sous ce titre : *Episode de la bataille de Loigny*, le classe définitivement dans le premier rang de nos peintres de bataille parmi lesquels il occupait, depuis plusieurs années déjà, une place très honorable.

Il s'est inspiré du texte suivant dont il a négligé de nous faire connaître l'origine : « On se battait tout près de nous avec une véritable rage. Les débris de notre colonne défendaient chaque maison. Les Allemands avaient pénétré dans le village en même temps que nos mobiles. Ce combat sans espoir donnait lieu à des actes sublimes... Un officier et quelques fantassins faisaient feu presque à bout portant. »

L'énergie de l'action, la vivante expression des physionomies, le caractère de sincérité de la composition tout entière, d'une très belle fermeté de couleur et de dessin, nous feraient volontiers supposer que M. Grolleron était au nombre des héros de Loigny et qu'il aurait pu signer de son nom la légende explicative qu'il a placée au bas de sa toile. Il est difficile en effet d'esquisser avec une vérité plus grande la fureur de la guerre, et nous répèterons ici ce que nous avons déjà dit au sujet du *Buzenval* de M. Médard : l'imagination seule ne peut suffire à l'exécution d'un tableau d'un effet aussi saisissant.





TROISIÈME MÉDAILLE

RICHEMONT (Paul-Marie-Alfred de)

Né à Paris

Élève de MM. BIN et A. MAIGNAN

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



M. de Richemont, dont on n'a pas encore oublié les *Réfugiés* du Salon de 1884, expose cette année une toile importante qui a été très remarquée et dont l'artiste a emprunté le motif à la vie des saints.

Voici d'ailleurs le texte dont s'est inspiré M. de Richemont pour nous peindre *la Légende de sainte Marie de Brabant.*

« Quand les reliques de sainte Marie furent déposées au tombeau, on vit treize vierges descendre du ciel et entourer le cercueil. Elles rayonnaient de clarté et étaient vêtues de robes blanches; elles firent trois fois le tour du tombeau. »

M. de Richemont, qui n'en est plus à faire ses preuves comme

artiste habile dans l'art de marier harmonieusement les valeurs, a exprimé avec une étonnante souplesse de touche la douce mysticité de son sujet.

Ses vierges aux formes vaporeuses donnent bien l'idée des blanches et suaves apparitions qui hantent les cerveaux souffrants des saints visionnaires. Elles tournent lentement, très lentement, autour du tombeau, avec des attitudes gracieusement maniérées et encore imprégnées d'un peu de coquetterie féminine, si légères, si immatérielles, qu'on s'attend presque à les voir s'évanouir comme un rêve.

A l'ombre des lourds piliers de l'église sont agenouillés de pieux fidèles qui assistent avec un recueillement mêlé d'une surprise très naturelle, à cette ronde charmante dont les virginales danseuses sont toutes éclairées par une lumière céleste.

L'exécution de tous ces personnages est aussi robuste, aussi accentuée que celle des vierges est délicate et légère. Avec un art infini, M. de Richemont a su donner à chacun des détails de son sujet, la forme, le coloris, l'attitude qui lui convenait, et il a pleinement réussi à faire une œuvre d'une parfaite harmonie de couleur et de pensée.





TROISIÈME MÉDAILLE

MÉLIDA (Enrique)

Né à MADRID

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



M. Mélida doit sa troisième médaille à une Carmen, qui n'a rien de commun avec celle de Mérimée, et dont il a reproduit à l'aide d'une exécution élégante et facile les traits délicats et la pose gracieusement maniérée. Le personnage est vêtu à la mode andalouse : robe jaune à volants, large mantille en dentelles noires et légers escarpins où se tordent des pieds d'enfant. Quant au type, il est bien plus commun en France qu'au delà des Pyrénées et je soupçonne fort M. Mélida d'avoir découvert sa Carmen dans les limites de l'octroi parisien.

Son second envoi, *Sous l'orme,* qui n'est guère plus révolutionnaire que le premier, représente une jeune femme, qui ressemble à s'y méprende, à la Carmen citée plus haut, et dont l'attitude confiante contraste avec le titre moqueur du sujet.

Je préfère cette petite toile à la première. Les chairs sont modelées avec plus de fermeté, le dessin est plus serré, plus vibrant, et la figure se détache bien dans le plein air.

En résumé, les deux envois de M. Mélida constituent une exposition honorable et ne nuiront pas à la réputation déjà solidement assise de cet artiste, qui est un des plus intéressants représentants de la jeune et brillante école espagnole à Paris. Je me permets toutefois d'être un peu surpris que le jury des récompenses ait cru devoir lui attribuer sa troisième médaille en 1886 seulement, lorsque depuis déjà longtemps, il avait exposé au palais des Champs-Élysées des œuvres beaucoup plus importantes que celles dont nous venons de parler.





TROISIÈME MÉDAILLE

GRIDEL (Joseph-Emile)

Né à Baccarat (Meurthe-et-Moselle)

Élève de COUTURE et de M. FEYEN-PERRIN



M. Gridel a sérieusement étudié les vastes compositions cynégétiques des maîtres français et flamands du XVIIIe siècle. Il connaît à fond Oudry, Desporte, Berghem et surtout Snyders.

La *Prise d'un sanglier par un équipage de mâtins* est évidemment inspirée des grands peintres de chasse du siècle passé. C'est une œuvre de haut style où se trouvent combinées, dans une heureuse harmonie, des qualités très personnelles et de très savantes réminiscences.

M. Gridel a placé sa scène de chasse dans un paysage neigeux tout bossué par des blocs de pierre gigantesques et orné de grands arbres.

Le sanglier, un vieux solitaire aux terribles défenses, est acculé à un rocher par la meute haletante.

Il a déjà décousu plusieurs mâtins, mais on devine qu'il est à bout de forces et qu'il va bientôt succomber sous le nombre toujours croissant de ses ennemis. Le sang dont il est inondé lui fait un manteau de pourpre.

Cette composition est remplie par le tumulte de la lutte, et l'acharnement de toutes ces bêtes est si bien rendu qu'on croit entendre par moments leurs hurlements de rage et de douleur.

Le paysage, bien que largement traité, comme il convient à un décor, est d'un bel aspect de nature.

Voilà M. Gridel placé désormais au premier rang de nos peintres animaliers.





TROISIÈME MÉDAILLE

LUNA (Juan)

Né à Badoc (Iles-Philippines)

Élève de M. VERA



Le spoliarium était une sorte de sous-sol immense situé dans le voisinage d'un amphithéâtre où l'on dépouillait les cadavres des gladiateurs et où l'on achevait les combattants qui avaient été blessés mortellement.

C'est ce lieu sinistre que M. Luna a voulu peindre à nos yeux, dans la vaste toile qu'il a exposée cette année au Salon. Ses efforts ont été couronnés de succès, car il a su rendre avec une puissance d'expression qui fait songer aux vieux maîtres espagnols et napolitains, dont il est le

descendant direct, l'horrible scène de carnage dont il a lu la description fidèle dans l'ouvrage de Dezobry sur Rome au siècle d'Auguste.

Voici d'ailleurs le texte où il a découvert son sujet : « Descendu presqu'au niveau du sol, de sourds gémissements frappèrent mon oreille; j'écoute, quelqu'un passe près de moi et en me voyant tendre l'oreille me jette ces mots sans s'arrêter: « Ce sont les échos du spoliaire ». Je continue de descendre sans deviner le sens de cette réplique, et, guidé par le bruit, je m'avance sous les voûtes qui supportent les gradins de l'amphithéâtre; j'arrive dans un vaste réduit éclairé seulement par quelques torches fumantes et je vois une scène de carnage: « c'était tous les mourants traînés hors de l'arène... »

Il y a dans cette effroyable composition pleine de hurlements de douleurs, de râles, de blasphèmes, et éclairée d'un jour infernal par la sanglante lueur des torches, des qualités de métier de premier ordre. Certains morceaux de nu sont traités de main de maître.

C'est, nous dit-on, la première fois que M. Luna, qui est encore très jeune, expose au Salon. Voilà un excellent début et qui nous autorise à fonder de brillantes espérances sur l'avenir de cet artiste.





TROISIÈME MÉDAILLE

GILBERT (René)

Élève de M. A. GILBERT



Nous assistons en ce moment avec une joie, très vive d'ailleurs, à une véritable renaissance de l'art si français où ont excellé Quentin de Latour, Perronneau, Boucher, Greuze et tant d'autres. Depuis plusieurs années déjà, les arrière-salles du palais des Champs-Elysées s'emplissent dans une progression très sensible de pastels remarquables. Une société de pastellistes s'est même fondée en 1884, grâce à l'heureuse initiative de M. Roger-Ballu, et chaque année la galerie Georges-Petit, qu'elle a choisi pour siège de ses expositions, est ornée d'œuvres distinguées et charmantes parmi lesquelles celles des maîtres du XVIIIe siècle ne seraient nullement déplacées.

Mais ce qui nous étonne, c'est de n'y jamais rencontrer de tableaux du jeune artiste, dont le nom est écrit en tête de cette rapide étude, car nul n'est mieux doué que lui pour glorifier l'art délicieux du pastel. Nous ne doutons pas qu'après le brillant succès qu'il vient de remporter cette année au Salon il nous soit permis d'admirer ses œuvres à la prochaine exposition de la société des pastellistes français où son nom figurera avec éclat.

« *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris* » disait Diderot à son ami Latour faisant allusion à la fragilité du pastel. Les travaux de M. Victor Gilbert n'auraient pas, croyons-nous, inspiré au grand philosophe de la critique une aussi mélancolique réflexion, car ce qui les caractérise surtout, c'est la précision ferme du dessin, la solidité souple des emportements, et la vigueur éclatante du coloris. Tout en conservant leur aspect velouté, les pastels de M. Gilbert ont la puissance et la chaleur de ton de la peinture à l'huile. *Le Repriseur de tapisserie* qui a obtenu une troisième médaille est un modèle du genre, et nous ne saurions trop féliciter l'Etat d'en avoir fait l'acquisition pour un de ses musées. Le portrait de Mlle Léonide Leblanc est d'une exécution tout aussi personnelle et tout aussi remarquable.





TROISIÈME MÉDAILLE

LE POITTEVIN (Louis)

Né à la Neuville-Champ-d'Oissel (Seine-Inférieure)

Élève de M. BOUGUEREAU

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



La toile de M. Le Poittevin, *la Montée de Bénouville (Etretat)*, produit un bon effet au Salon et mérite les compliments des juges les plus sévères, à condition toutefois, qu'ils ne cherchent pas dans cette œuvre autre chose qu'une fidèle copie de la nature.

M. Le Poittevin appartient à la trop nombreuse phalange d'artistes qui ne croient pas à la nécessité de la poésie dans le paysage et qui en bannissent volontiers l'imagination comme un auxiliaire inutile. Il feint d'ignorer que c'est en conciliant le respect de la réalité, comme point de départ, avec la libre

interprétation, que le paysage peut retrouver sa grandeur perdue, et il s'en va à travers les plaines et les coteaux normands, brossant avec une précision mathématique, des toiles d'une vérité saisissante, devant lesquelles on ne peut s'empêcher de s'écrier, sans éprouver d'ailleurs plus d'émotion que devant une reproduction photographique : Mon Dieu, comme c'est donc ça !

M. Le Poittevin est un factureur vigoureux. Sa peinture est d'une solidité rare. Ses terrains sont bien étudiés, ses arbres d'un beau dessin et baignés d'air et de lumière comme en pleine nature. Quant à ses fougères, dont les massifs dorés donnent à toute la toile une belle couleur automnale, elles ont été traitées avec une prodigieuse habileté et un soin tout particulier. On sent que l'artiste a voulu en faire le motif principal de son sujet. Mais hélas ! le charme intime des paysages réels que la pensée des grands peintres romantiques a si superbement idéalisés, est absent de sa toile.

Le jour où M. Le Poittevin saura voir la nature à travers un sentiment attendri, il fera une œuvre de premier ordre, car il possède aujourd'hui des qualités d'exécution tout à fait remarquables.





TROISIÈME MÉDAILLE

FERRY (Jules)

Né à Bordeaux

Élève de M. CABANEL

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT

La toile exposée cette année au Salon par M. Ferry représente *Diane au bain*. Cet artiste a su reproduire dans un dessin distingué et très personnel les formes élégantes de la *Vierge éternelle*. Il nous montre la svelte et belle Artémis au moment où, lasse de poursuivre les fauves à travers les halliers, elle s'est assise au bord d'une claire rivière dans un joli paysage d'une coloration délicate et pleine d'une fraîcheur murmurante. Avec un geste d'une gracieuse nonchalance et qui dessine toutes les lignes, les plans et les rondeurs de son torse blanc et rose, jeune et frais, elle détache les guirlandes de perles qui retiennent ses beaux cheveux blonds et le croissant d'argent de Délos qui brille comme une étoile sur son front.

Nous ne saurions trop remercier M. Ferry du plaisir qu'il nous procure en nous faisant assister à ce déshabillé charmant sans que nous ayons à redouter la ridicule métamorphose du malheureux Actéon.

La page où Winckelmann esquisse le type de la *Diane Vénatrix* « ..... qui, plus que toutes les autres grandes déesses, a les formes et l'air d'une Vierge » pourrait fort bien s'appliquer à la figure de M. Ferry qui, tout en respectant la nature, mais en tenant aussi fidèlement compte de la légende merveilleuse qui a été comme le cadre de l'existence fictive de son modèle idéal, a su reproduire à nos yeux charmés l'image de la brillante sœur d'Apollon.

Nous reprocherons seulement au peintre d'avoir alourdi dans certaines parties du ventre et des jambes, le modelé de ses chairs en cherchant à tirer les plus grands effets de la superposition de couches épaisses de couleur d'un aspect rugueux, qui forment saillies sur la toile. Dans l'interprétation du sujet choisi par M. Ferry, je crois que l'empâtement devait être employé avec plus de modération.

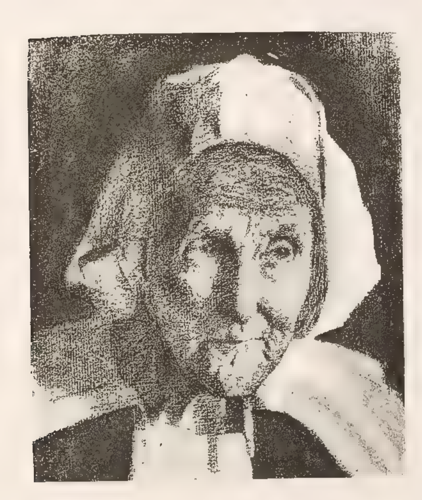


TROISIÈME MÉDAILLE

VOS (Hubert)

Né à Maestricht (Hollande)

Élève de MM. Jean PORTAELS, CORMON et E. BLANC-GARIN



Aujourd'hui, comme autrefois, les artistes hollandais interprètent de préférence, et toujours avec une grande science d'observation et une sincérité profonde, les scènes de la vie intime en leur donnant pour cadres des intérieurs soigneusement étudiés. Mais, chose digne de remarque, l'école contemporaine, au lieu de s'attacher comme les vieux maîtres à reproduire une action tumultueuse et violente dans un milieu assombri, vise presque toujours à l'interprétation de la vie tranquille et recueillie dans des intérieurs vivement éclairés et pleins

de calme. On chercherait vainement parmi les nombreuses toiles dues à des artistes hollandais et exposées chaque année au salon une de ces scènes d'ivrognerie si chères à Téniers, à Brauwer et à Ostade et dont l'action grotesque et bruyante se déroule sous les plafonds bas et enfumés d'une sombre taverne néerlandaise. Les descendants des vieux maîtres flamands ont un idéal moins tapageur et plus lumineux.

M. Hubert Vos, un des plus intéressants artistes de la phalange néo-hollandaise, expose sous ce titre : « le réfectoire des femmes à l'hospice des vieillards à Bruxelles », une très importante composition toute pleine de qualités brillantes et solides. La toile représente une vaste pièce éclairée par de larges fenêtres qui laissent voir le ciel et les arbres du jardin, et au milieu de laquelle s'allonge une grande table à manger où sont assises de vieilles femmes dont les poses et les expressions sont rendues avec une spirituelle précision de dessin. Toute la scène est baignée d'une lumière argentée au milieu de laquelle les personnages se détachent et vivent avec une étonnante réalité.





TROISIÈME MÉDAILLE

THOMAS (Charles-Armand)

Né à Paris

Élève de M. V. LECLAIRE

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



M. Thomas expose sous ce titre réjouissant : *Veille de fête*, une vaste toile, un vrai *bodegone* espagnol, où figurent un vase japonais rempli de chrysanthèmes, fleurs chères aux peintres, une bourriche d'huîtres, des langoustes, des bouteilles à l'aspect vénérable, des perdreaux, un lièvre... etc. De riches étoffes chinoises, jetées avec art dans la composition, mêlent leurs teintes délicates aux couleurs variées des fleurs et aux tons puissants des langoustes cuites à point et du gibier.

Cette appétissante exposition, dont tous les éléments sont traités avec une habileté consommée et disposés avec beaucoup de goût, est éclairée par une large fenêtre, à travers laquelle le soleil entre tout en-

tier, baignant de sa lumière les moindres détails de la composition qui apparaît avec un relief remarquable, dans l'habileté tout à fait magistrale de son exécution. La facture des fleurs et des étoffes m'a surtout frappé. M. Thomas est moins sûr de son pinceau lorsqu'il cherche à peindre du gibier. Sa touche est alors plus molle, plus hésitante.





TROISIÈME MÉDAILLE

RIVOIRE (François)

Né à Lyon

Élève de M. REIGNIER

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



Voilà de longues années déjà que les fleurs de M. Rivoire sont très remarquées au Salon; aussi rien d'étonnant à ce que la distinction honorifique dont cet artiste de talent vient d'être l'objet, n'ait été si bien accueillie de tous ceux qui connaissent ses œuvres. C'est surtout dans l'aquarelle, que M. Rivoire excelle, et nous conservons toujours le souvenir des éblouissantes pivoines qu'il exposait au Salon de 1884 et de ses *Fleurs d'été* du Salon de 1885, d'une délicatesse si fraîche et si parfumée.

Les Roses trémières et *les Pivoines* qu'il nous montre cette année sont dignes de ses compositions passées. C'est toujours la même légèreté

dans la touche, la même souplesse dans le dessin, la même franchise dans l'exécution. M. Rivoire se refuse à demander des effets de vigueur à des reliefs gouachés, qui alourdiraient sa peinture, et il sait parfaitement, ainsi qu'il convient à un aquarelliste de race, donner à ses fleurs l'éclat de la pourpre et les colorations les plus vives en employant avec art les tons forcés et en exagérant avec habileté l'intensité de la couleur.





TROISIÈME MÉDAILLE

HALKETT (François-Joseph-Clément)

Né à Bruxelles

Élève de MM. J. LEFEBVRE et G. BOULANGER

M. Halkett n'a pas le mot pour rire.

Je ne connais pas de sujet plus navrant que celui qu'il a eu la lugubre fantaisie de traiter dans la grande toile qui lui a valu cette année sa troisième médaille. Distinction bien méritée, assurément, car cet artiste a fait preuve dans l'exécution de son œuvre de qualités tout à fait remarquables. Et c'est pour cela que sa toile retient quand même longtemps le regard du visiteur après l'avoir tout d'abord désagréablement impressionné par son aspect attristant.

Cette œuvre a pour titre : *Dans la sapinière.* Elle est divisée en trois parties :

La première partie représente la promenade d'une jeune fille poitri-

naire. La deuxième, une halte de la pauvre malade, que sa mère et ses sœurs entourent de soins. La troisième, un coin désert de la sapinière. Tous les personnages ont disparu. Un voile de deuil, quelques fleurs jetées au pied d'un arbre, sur la mousse, indiquent assez que la pauvre jeune fille est morte et que nous venons d'assister à sa promenade dernière.

Comme on le voit, le triptyque de M. Halkett manque de gaîté et je plains les malheureux phtisiques que le hasard aura conduits devant cette décoration funèbre dont le peintre a dû sans doute trouver le sujet dans la nature, car il l'a exprimé avec beaucoup d'émotion. Il était difficile de rendre avec plus de vérité l'expression navrée des personnages et de les détacher avec plus de puissance au milieu d'un paysage vivant, doucement éclairé par la lumière tamisée du soleil en plein d'air.

Les toiles de MM. Halkett et Harisson sont celles qui m'ont donné la plus vive sensation du plein air cette année au Salon.





TROISIÈME MÉDAILLE

BAIL (Joseph)

Né à Limonest (Rhône)

Élève de M. J.-A. BAIL

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT

« Il faut, mon ami, que je vous communique une idée qui me vient, et qui peut-être ne me reviendra pas dans un autre moment, c'est que cette peinture qu'on appelle peinture de *nature morte* devrait être celle des vieillards ou de ceux qui sont nés vieux. Elle ne demande que de l'étude et de la patience. Nulle verve, peu de génie, guère de poésie, beaucoup de technique et de vérité, et puis c'est tout. »

M. Bail est tout jeune et n'est pas né vieux, ainsi que l'indiquent la vivacité de sa physionomie et la virulence de sa touche qui ne rappelle que très vaguement celle de M. Blaise Desgoffe. Et c'est pour cela que nous avons écrit en tête de cette page cette piquante

réflexion de Diderot à son ami Grimm, dans l'espoir que M. Joseph Bail qui est un peintre d'un vigoureux tempérament saurait la méditer et en tirer profit.

Certes *les Bibelots d'Eglise* de M. Bail sont peints de main de maître, mais il nous est de toute impossibilité de nous extasier devant ces compositions banales, sortes de transpositions matérielles qui ne s'adressent qu'aux yeux. Nous goûtons fort peu la science du trompe l'œil, fut-elle impeccable et jusqu'à nouvel ordre nous ne voulons voir dans M. Bail qu'un prestigieux exécutant.





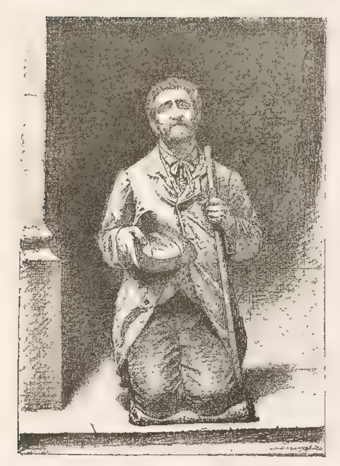
TROISIÈME MÉDAILLE

DURANGEL (Léopold-Victor)

Né à Marseille

Élève de WACHSMUTH et HORACE VERNET

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



Si M. Durangel ne possède pas encore l'éblouissante palette des maîtres vénitiens et s'il ne dessine pas encore avec la savante distinction de Léonard, on est obligé de convenir qu'il sait du moins camper ses personnages dans des attitudes réelles et donner à leur physionomie l'expression du sentiment qu'il a voulu peindre.

La toile qu'il expose sous ce titre : *Résignation*, et qui est, sans contredit, le meilleur de ses deux envois de cette année, représente un mendiant aveugle, à genoux, à la porte d'une église, son chapeau à la main. La figure, très éclairée par le soleil, se détache avec vigueur sous un fond sombre.

L'attitude du malheureux est si résignée, il tend si naturellement son chapeau qu'on est pris de l'envie d'y jeter un gros sou. En passant devant cette grande misère, le jury, qui compte paraît-il dans son sein des âmes sensibles, n'a pu résister au désir de récompenser tant d'infortune et de résignation, et M. Durangel a obtenu une troisième médaille.





TROISIÈME MÉDAILLE

BLAYN (Fernand)

Né à Paris

Élève de MM. CABANEL et LEROLLE

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



L'individualité de M. Blayn vient de s'affirmer cette année avec succès dans les deux toiles, si pleines d'une douce poésie champêtre, qu'il expose au Salon : *Enterrement d'une jeune fille dans un petit village de Picardie* et *Rentrée des oies* (*Normandie.*) Comme Millet, Jules Breton et Lerolle, ses maîtres, M. Blayn cherche à reproduire avec sincérité et émotion l'existence des paysans. Ah! que nous préférons ses peintures des mœurs des campagnes, chaudement exécutées avec toute l'âme de l'artiste, à ces créations mystico-religieuses, d'une facture correcte mais froide trop nombreuses au Salon. Tous nos compliments à M. Blayn pour être fidèle à ses chers paysans qu'il connaît si bien, et au jury pour avoir récompensé cet artiste de talent qui prend place désormais parmi nos meilleurs peintres

des mœurs champêtres avec son *Enterrement d'une jeune fille en Picardie*, toile charmante d'une coloration douce et fraîche, pleines de qualités sérieuses de dessin. L'air y est largement répandu, tous ses personnages sont bien observés et solidement traités, et sans défigurer leur caractère simple et naïf il a su les rendre intéressants en idéalisant leurs physionomies et leurs attitudes, et en donnant une couleur pleine de poésie aux choses qui les entourent.





TROISIÈME MÉDAILLE

LAURENT-DESROUSSEAUX
(Henri-Alphonse-Louis)

Né à Joinville-le-Pont (Seine)

Élève de MM. BIN et A. MAIGNAN

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



La grande composition exposée cette année par M. Laurent-Desrousseaux, sous ce titre : *La Veuve*, et qui a valu à cet artiste sa troisième médaille, représente une scène de mœurs campagnardes où le peintre a surtout voulu prouver son incontestable habileté à rendre le plein air. Le dessin de certains personnages est par trop rudimentaire, et nous le disons sans périphrases adoucissantes, car M. Laurent-Desrousseaux ne pèche pas par ignorance du métier et sa facture est assez savante, lorsqu'il veut s'en donner

la peine, pour qu'on ait le droit de la critiquer lorsqu'elle devient puérile.

Ses deux pastels, *Grand-mère* et *le Bénédicité* sont très remarqués au Salon. Le dernier est un pur chef-d'œuvre et l'on s'étonne que la commission de placement ait cru devoir reléguer dans une des galeries extérieures du Palais de l'Industrie cette exquise composition d'une originalité si séduisante, et qui va, sans doute, trouver place avant peu dans la collection d'un amateur éclairé ou dans une des salles du musée du Luxembourg.





TROISIÈME MÉDAILLE

CAVÉ (Jules-Cyrille)

Né à Paris

Elève de MM. BOUGUEREAU et T. ROBERT FLEURY



La *Martyre aux catacombes* de M. Cavé est inspirée de l'École, mais dans cette toile pleine d'un sentiment très pur et exécutée avec un art plein de souplesse, le peintre a su vivifier le classique par une facture originale et une intelligence délicate de la mythologie chrétienne.

Le personnage, enveloppé dans une riche draperie d'un violet tendre, est étendu sur le dos. Un mince filet de sang court à travers la chevelure épaisse, dans les flots de laquelle la tête repose. Les beaux yeux de la jeune martyre sont clos pour toujours. Ses deux mains sont languissamment repliées sur son cœur, comme si elle priait encore. Son corps charmant, dont la froide rigidité de la mort accuse encore davantage les gracieuses élégances est couvert de fleurs. Un jour faible, venu de très haut, éclaire timidement la crypte silencieuse où dort d'un

éternel sommeil la jeune martyre dont la mort a idéalisé la divine beauté.

Ce qui fait surtout le mérite de cette toile intéressante, soigneusement débarrassée de toute scorie naturaliste et cependant sincèrement exécutée en face de la nature que l'artiste a interprétée avec émotion, en dehors du poncif, c'est l'intelligence de la conception et la distinction du dessin.





TROISIÈME MÉDAILLE

GUÉTAL (Laurent)

Né à Vienne (Isère)



L'honorable M. Robinet, le peintre assermenté des lacs limpides « qu'aucun souffle ne ride », des petits galets bien propres, des rocs bien lavés, doit, je me l'imagine, être aujourd'hui terriblement inquiet, car voilà que sa vieille réputation si spéciale et si universelle menace d'être éclipsée par celle de M. Laurent Guétal, jusqu'ici presqu'inconnu, et auquel le jury vient d'octroyer généreusement une troisième médaille pour son *Lac de Léchauda dans le massif du Pelvoux (Hautes-Alpes)*, grande toile d'une exécution léchée, affadie, banale. Les grands rocs qui bordent le lac, dont les eaux sont d'une vérité parfaite, découpés à

l'emporte-pièce, se détachent avec violence sur des fonds uniformément éclairés par un soleil sans chaleur. L'œil est péniblement affecté par l'ingrate physionomie de ces rochers, de ces terrains à l'éclat brutal, de ce ciel de marbre qu'aucune brise n'a jamais traversé.

Ajoutons toutefois que cette toile est d'un aspect décoratif très important et que si M. Laurent Guétal n'a pas réussi à exprimer, comme dans sa *Mare en hiver*, la vie de la nature, il a su rendre, par une habile composition, le majestueux aspect de son lac alpestre.





TROISIÈME MÉDAILLE

ZAKARIAN (Zacharie)

Élève de M. HUMBERT

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT

Cet artiste, qui semble irrémédiablement condamné à ne peindre toute sa vie que de la *nature morte*, expose cette année deux toiles : *fromages et fruits* et *une table de cuisine*. C'est au premier de ces envois qu'a été accordée la distinction qui classe désormais M. Zakarian parmi les exempts du jury d'examen.

Nous reconnaissons très volontiers que M. Zakarian a beaucoup de talent, nous ajouterons même que, chose trop rare chez les fabricants de natures mortes, il a une manière spéciale de voir les objets qu'il veut peindre. Aussi toutes ses œuvres ont-elles un aspect original. Mais nous ne pouvons nous empêcher de déplorer l'étonnante facilité avec laquelle le jury prodigue ses faveurs à un art aussi secondaire, car en définitive la peinture de nature morte réclame avant tout une grande habileté de facture et n'exige aucune des nobles qualités d'imagination et de style nécessaires à la peinture des choses vivantes.

22

Et cependant cette année trois médailles de troisième classe ont été accordées à des chandeliers, des bouteilles et des fromages lorsqu'elles auraient pu, habilement distribuées, servir d'encouragement précieux à de jeunes artistes de talent qui travaillent avec ardeur et passion à rendre la couleur et le frisson de la vie.



TROISIÈME MÉDAILLE

PROUVÉ (Emile-Victor)

Né à Nancy

Élève de MM. DEVILLY et CABANEL

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT



M. Prouvé possède sur la plupart des jeunes peintres contemporains cet inappréciable avantage de savoir bien lire. Il l'a fait voir dans son *Sardanapale* de l'an passé, œuvre remplie d'inexpériences pratiques, mais d'une très belle couleur archéologique, et dans ses *Visions roses* du Salon de 1884, toile qui ne fut pas assez remarquée et où il a fidèlement interprété avec une virtuosité étonnante une des plus subtiles poésies de Rollinat. Son dessin est ferme et précis, sa facture large et brillante. Comme on le voit, ce jeune artiste est on ne peut mieux doué pour marcher avec confiance à la conquête de la célébrité.

Sa *Nourmahal* et sa *Madeleine* comptent parmi les meilleurs morceaux de nu du Salon.

Nous nous permettons toutefois de conseiller à M. Prouvé de regar-

der de plus près la nature et de se méfier de sa tendance à donner à ses chairs une coloration jaunâtre d'une vérité trop discutable. Qu'il cherche aussi un peu moins à impressionner le regard du public par les poses maniérées ou trop violentes de ses personnages, et le critique le plus grincheux n'aura plus que des éloges à lui adresser.

Rien à reprocher au dessin de *Madeleine au désert* d'un modelé vraiment remarquable.

Le peintre a représenté la belle pécheresse agenouillée dans une attitude terriblement orageuse. De ses deux mains crispées elle déchire ses seins, très beaux d'ailleurs, et qu'elle semble vouloir rendre responsables de ses triomphes passés et de ses remords présents.

Mais, encore une fois, que M. Prouvé ne craigne pas d'emprunter à la jeune école naturaliste ses féconds procédés d'observation, et qu'il cherche un peu plus la vie dans la chair.

S'il cesse de se cantonner dans les théories exclusives de l'école dont il a suffisamment étudié les leçons, il laissera derrière lui une œuvre puissante, car il connaît à fond son métier et il possède la faculté de concevoir grandement son sujet.



BOURSES DE VOYAGE

PEINTURE



BOURSE DE VOYAGE ET MENTION HONORABLE

GARDETTE (Louis)

Né à Paris

Elève de PILS et LEHMANN



« On nous remit le corps du général Guilhem percé d'une dizaine de balles. Les Prussiens donnèrent à cette remise autant de solennité qu'en comportait la disposition des avant-postes où elle avait lieu. Des soldats apportèrent le cercueil couvert de fleurs et de feuillages verts, et à mesure qu'ils passaient avec le funèbre fardeau, les postes grand'gardes, les sentinelles isolées, présentaient les armes, les officiers saluaient de l'épée; c'était plus saisissant au milieu de cette campagne désolée et hachée qu'un défilé en grande pompe devant un corbillard empanaché à la grille des Invalides ».

C'est ce fait héroïque, raconté par M. le comte d'Hérisson dans son « *Journal d'un officier d'ordonnance* », que M. Gar-

dette a interprété dans la vaste et intéressante composition qui lui a valu une bourse de voyage et dont l'État vient de faire l'acquisition. Ce jeune artiste qui semble avoir une prédilection très marquée pour les sujets militaires, comme l'attestent ses envois aux Salons de 1884 et 1885, *En ligne de bataille* et *Charge de cuirassiers*, est doué d'un riche tempérament de peintre. Si je ne me trompe il a dû rêver longtemps devant les chefs-d'œuvres de Géricault, car il a la facture large et vigoureuse et le coloris chaud et puissant de ce maître. De tous les peintres de sujets militaires actuellement vivants, MM. Médard et Gardette me semblent les mieux doués pour faire une œuvre durable.

J'ajouterai cependant que si M. Gardette a su dramatiser avec beaucoup d'émotion et de talent le sujet qu'il a choisi, que si la scène est parfaitement comprise, que si la recherche du mouvement est juste, que si l'ordonnance est excellente, l'harmonie des couleurs n'est pas toujours irréprochable. Le peintre aurait dû se montrer un peu plus discret dans le choix de ses moyens d'impression matérielle. Le dolman jaune clair de son guide de la garde hurle-t-il assez fort dans le grave concert des valeurs sombres de la composition !

Mais ce n'est là qu'une ponctuation maladroite, une faute d'inexpérience que le conseil supérieur des Beaux-Arts, sévère mais juste, condamne M. Gardette à expier en l'obligeant à faire un pélerinage artistique à Venise.





BOURSE DE VOYAGE

FRIANT (Émile)

Né à Dieuze (Alsace-Lorraine)

Élève de MM. CABANEL et DEVILLY

M. H. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1884, MÉDAILLE DE DEUXIÈME CLASSE 1885.



De tous les jeunes peintres de talent de l'école française, M. Friant est un des plus clairement désignés pour la célébrité, et cependant il ne cherche pas à frapper le regard et l'imagination de ses contemporains par l'exhibition de toiles gigantesques servant de cadres à des scènes apocalyptiques. Son art est aussi modeste que sincère. M. Friant se plaît dans la peinture des intimités. Ce qu'il aime par-dessus tout à rendre, et cela avec un sentiment très juste de la vie moderne, ce sont nos petits intérieurs parisiens, alors qu'un jour clair les inonde et que les formes et les couleurs des objets, les mouvements, les expressions et les pensées des personnages concourent à un harmonieux ensemble.

M. Friant est un Flamand du XIXe siècle. Comme les vieux maîtres hollandais, il sait donner à une toile l'aspect général d'une œuvre largement exécutée, à l'aide d'une analyse subtile des détails. Cet artiste est peintre avant tout, et c'est dans son amour profond pour son art, en dehors de tout esprit de système, de toute influence de coterie, que s'est formé son talent si original, si sincère et si riche en brillantes promesses.

Mais je m'aperçois qu'il me reste à peine quelques lignes pour mentionner les deux très remarquables portraits de M. de L. C. et de Mme C. exposés cette année par M. Friant, et qui, comme toutes les toiles signées du nom de ce jeune artiste, charment par la distinction de leur couleur moderne et par la simplicité savante de leur exécution.





MENTION HONORABLE ET BOURSE DE VOYAGE

BOURDE (Elisée)

Élève de MM. CABANEL et CAROLUS DURAN



Le principal reproche que nous ferons à M. Bourde, c'est d'avoir donné des proportions trop épiques à la scène qu'il met sous nos yeux. Il nous semble que M. Dagnan-Bouveret, un maître dans l'art de peindre les mœurs villageoises, eût renfermé dans un cadre plus modeste les ardentes discussions de messieurs *les conseillers municipaux de Saint-Benoit de l'Ain.* Nous nous représentons difficilement la dimension de la toile dont se servirait M. Bourde s'il lui prenait un jour fantaisie de nous faire assister au conseil des Dix, à un concile œcuménique ou même de peindre une réunion orageuse de nos édiles parisiens, dont les figures empourprées par la fièvre autonomique méritent tout autant

que celles de leurs collègues de Saint-Benoit de passer à la postérité.

Nous sommes convaincu, d'ailleurs, que la composition si mouvementée, si remplie de spirituelles qualités d'observation de M. Bourde, n'eût rien perdu à la vivacité de son expression, et que même elle eût gagné en facture, si le peintre s'était résigné à l'exécuter dans les dimensions qui conviennent à un sujet anecdotique. Son dessin, son modelé, quelquefois un peu trop lâchés, eussent acquis plus de précision et de fermeté.

En résumé, la toile de M. Bourde, malgré son aspect un peu panoramique, dû à une erreur de conception, se recommande à l'attention du critique par de réelles qualités d'observation, de composition, de couleur et de vie, et nous espérons bien que son fructueux voyage de boursier achevé, ce jeune artiste nous procurera le plaisir d'admirer au Salon de 1887, mais cette fois sans réserve, une nouvelle œuvre de lui.



SECTION DE SCULPTURE



PREMIÈRE MÉDAILLE

—

PEYNOT (Emile)

Né à Villeneuve-sur-Yonne

Elève de JOUFFROY et de M. HIOLLE

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1883, DEUXIÈME CLASSE 1884.

Nous retrouvons cette année le *Pro Patriâ* de M. Peynot dont le plâtre obtint déjà un si grand succès au Salon de 1882. L'élégante figure du jeune sculpteur n'a rien perdu de ses qualités d'exécution, dans sa traduction définitive, malgré la mauvaise qualité du marbre.

Le corps du jeune patriote étendu à terre dans une pose pleine d'expression naturelle et de vérité sculpturale est d'une exécution fine et savante. Il était difficile d'exprimer plus fidèlement et avec plus d'habileté la souplesse molle du cadavre encore tiède et l'élégante gracilité des formes de l'adolescence.

C'est à cette très remarquable statue, un des meilleurs envois de Rome depuis longtemps et qui sera bientôt au Luxembourg, nous l'espérons bien, que le jury des récompenses a accordé une première médaille. Cette haute distinction honorifique ne fut jamais mieux méritée.

Le *Pro Patriâ* n'est pas le seul envoi de M. Peynot au Salon.

Nous y trouvons encore, signée du nom de ce jeune artiste, une vaste composition en marbre, d'allure michelangelesque et qu'il a intitulée « *la Proie* ».

Deux hommes, deux géants aux torses de titans et aux musculatures énormes, se disputent avec fureur un aiglon que l'un d'eux a enlevé de son nid. Dans l'ardeur de la lutte ils roulent sur la déclivité de la montagne vers le gouffre qu'on devine béant au-dessous d'eux.

Rien n'est plus déplaisant en sculpture, a-t-on dit, que la représentation molle d'une action violente; cette réflexion très judicieuse ne pourrait certainement pas s'appliquer à *la Proie* de M. Peynot.

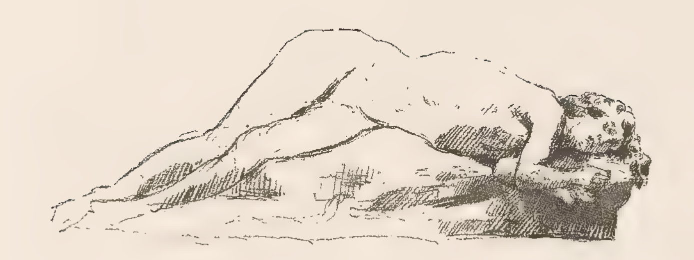
Le contraste entre les deux envois est frappant et bien fait pour caractériser le talent si complexe et si souple du brillant artiste qui sait exprimer avec une égale virtuosité le calme dans la mort, la jeunesse dans les formes et les mouvements de la vie dans ce qu'elle a de plus matériellement puissant et de plus passionné.

De ces deux œuvres vraiment supérieures la première est la plus inspirée et la plus émouvante. La figure du jeune patriote étendu sans vie, son épée brisée à la main, est inoubliable. On y trouve les traits divinisés de l'éphèbe antique, auxquels une expression de douleur mortelle, indiquée avec un art infini, donne un charme d'une inexprimable mélancolie.

Il vient de rendre le dernier soupir. Sur sa bouche encore entr'ouverte flotte un vague sourire empreint de tristesse, et ses paupières sont closes pour toujours sur ses grands yeux morts. Le visage est calme et pur. De quelque côté que l'on tourne, le corps, délicieusement modelé et d'une tendresse presque féminine, se présente au regard dans une attitude pleine de naturel et de grâce.

Nous ne connaissons de M. Peynot que les deux œuvres que nous venons de mentionner, mais cela nous suffit pour prédire à ce jeune

artiste une carrière pleine de succès, car il pense et il exécute avec un égal bonheur et son talent ne sera jamais l'esclave d'une formule d'école.





PREMIÈRE MÉDAILLE

BOUCHER (Alfred)

Né à Nogent-sur-Seine (Aube)

Élève de A. DUMONT, RAMUS et de M. P. DUBOIS

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1874, DEUXIÈME CLASSE 1878, PRIX DU SALON 1881



M. Boucher cherche évidemment à réagir contre les persistants efforts de cette école de sculpture, esclave de la tradition, et qui semble éternellement condamnée à vivre sur le même fonds d'idée.

Parmi les quelques jeunes sculpteurs qui font si grand honneur à l'art français, je n'en connais pas de plus aventureux, de plus hardi, de plus sincèrement épris de la nature, et de plus habile à faire passer dans le marbre le frisson de la vie.

J'ai toujours devant les yeux ce superbe groupe en plâtre qu'il exposait au Salon de 1884 et qui représentait Laënnec découvrant l'auscultation.

Le sujet était, comme on le voit, tout palpitant de modernité et conçu de façon à satisfaire complètement ceux qui reprochent, souvent avec raison, à certains sculpteurs de talent de trop s'attarder à résumer dans des formules inexpressives la vie de l'humanité.

Il ne nous appartient pas de parler longuement ici de cette œuvre remarquable, toute critique rétrospective nous étant interdite, mais disons cependant qu'elle n'eut pas, malgré ses qualités tout à fait supérieures, un succès comparable à celui que viennent d'obtenir cette année *les Coureurs* du même artiste, composition très intéressante sans doute, mais bien moins méditée que celle du Salon de 1884, qui ne péchait que par de légers détails d'exécution dont le sculpteur saura faire disparaître facilement les imperfections lors de l'interprétation définitive du sujet.

Au But. Tel est le véritable titre du groupe de plâtre exposé cette année par M. Alfred Boucher et qui lui a valu une première médaille.

Trois hommes jeunes, aux formes élancées et nerveuses, se dirigent vers le même but dans une course rapide. Tous sont égaux en agilité (peut-être bien un peu pour le besoin de la composition), car leurs torses, leurs bras, leurs jambes, se pressent, s'emmêlent pour ainsi dire, et le spectateur attentif se demande, avec une certaine inquiétude, si la course ne sera pas déclarée nulle par suite de l'arrivée simultanée des concurrents au même but.

Ce qui étonne surtout dans cette œuvre d'une si pittoresque originalité, c'est la difficulté vaincue. Il a fallu que l'artiste déployât une bien grande habileté pour animer cette composition et pour lui donner, au milieu de cette extrême complication de mouvements, l'unité d'aspect, l'harmonie des lignes, l'équilibre presqu'aérien sans lequel elle ne pourrait avoir l'élan et la légèreté du vol.

Le sculpteur a dépensé dans l'exécution matérielle de ces trois figures un talent qu'on ne saurait trop louer. Les membres, les torses, sont traités avec une science de modelé remarquable par sa précision et sa fermeté, et de quelque côté qu'on étudie ce groupe, on est sûr de rencontrer un mouvement plein de naturel et un harmonieux ensemble de lignes.

Nous reprochons seulement à M. Boucher d'avoir donné à ses personnages les mêmes visages, mais nous sommes convaincu que ce reproche n'aura plus sa raison d'être lorsque dans deux ans les trois coureurs feront, en sortant des ateliers du fondeur, une nouvelle apparition triomphante au Salon.



MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE



DEUXIÈME MÉDAILLE

GOSSIN (Louis)

Né à Paris

Élève de M. Mathurin MOREAU

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1882

La Charité! Chose singulière, ce noble et intéressant sujet, d'un si beau caractère sculptural, n'a eu jusqu'ici qu'un nombre très restreint d'interprètes parmi les statuaires et encore faut-il reconnaître que presque toutes les œuvres de marbre inspirées par lui ne sont pas dignes d'être mentionnées.

M. Louis Gossin, qui expose cette année sous ce simple titre *Charité* un groupe de plâtre auquel le jury vient d'accorder une deuxième médaille, a été plus heureux que la plupart des rares sculpteurs qui ont traité ce sujet avant lui.

On devine qu'il l'a exécuté avec émotion après l'avoir sérieusement médité.

Les deux figures qui constituent la composition de M. Gossin sont très bien disposées et se groupent naturellement. L'attitude de la jeune fille qui tend son urne rafraîchissante à l'homme assis près d'elle est

pleine de grâce et de vérité. Sa gorge, ses bras sont étudiés avec une rare délicatesse et son sérieux visage, idéalement traité, est charmant dans son expression de bonté attendrie.

Le second personnage n'est pas moins bien réussi. La pose est naturelle, l'expression des traits d'une justesse irréprochable, et la musculature du torse amaigri par la faim, et où tressaillent tous les mouvements de la vie, est anatomisée avec une grande habileté.

Cette œuvre, modelée avec tant de souplesse et de vigueur et conçue dans un sentiment si ému, classe désormais M. Gossin parmi les sculpteurs les plus distingués de son époque.





DEUXIÈME MÉDAILLE

BASTET (Victor)

Né à BOLLÈNE (Vaucluse)

Élève de M. DUMONT

M. H. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE EN 1882

Nous retrouvons cette année au Palais des Champs-Élysées le marbre de l'élégante statue que M. Bastet exposait au Salon de 1885 sous ce titre *Abandonnée* et dont nous fûmes un des premiers à louer les qualités brillantes, tout en reconnaissant que le sculpteur aurait pu obtenir un succès indiscuté s'il s'était donné la peine de serrer un peu plus son modelé, dont la mollesse donnait à son œuvre un caractère trop indécis, et de chercher un arrangement moins malheureux pour les cheveux de son personnage.

Nous avons constaté avec le plus grand plaisir que M. Bastet avait lui-même découvert les défauts de son œuvre dans l'éclatante et impitoyable lumière de la nef du palais des expositions, et qu'il s'était efforcé, avec un plein succès d'ailleurs, de les faire disparaître dans l'exécution définitive de sa statue. En moins d'une année il a fait de son *Abandonnée* une superbe traduction en marbre, donnant à tous les

éléments de la figure une étonnante souplesse. Dans le plâtre beaucoup de détails n'étaient qu'indiqués. Le ciseau a très habilement parachevé l'œuvre trop incomplète de l'ébauchoir. La statue de M. Bastet peut être considérée comme un des meilleurs marbres du Salon. Elle a de plus l'immense mérite d'être poétique, car avec une puissance d'émotion trop rare chez les artistes du jour, M. Bastet, sans négliger les détails de l'exécution réaliste de son sujet, a répandu dans l'œuvre tout entière un charme suprême qui donne à cette pauvre abandonnée un caractère d'idéale beauté.





DEUXIÈME MÉDAILLE

COULON (Jean)

Né à Ebreuil (Allier)

Élève de M. CAVELIER

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1880

Chez les Grecs le nom d'Hébé était devenu synonyme de jeunesse, adolescence, puberté, grâce, beauté. Aussi rien d'étonnant à ce qu'un aussi grand nombre de sculpteurs antiques et modernes aient cherché à en immortaliser les traits dans le marbre.

C'est cette charmante et capiteuse personne que M. Coulon, à l'exemple de Rude, de Vilain, de Franceschi, de Carrier-Belleuse, Bartolini..., etc., a voulu représenter à nos yeux dans ce groupe en plâtre, qui vient d'obtenir une deuxième médaille, et qu'il intitule savamment « Hebe cœlestis ».

La composition est d'un arrangement original et bien décoratif : Hébé est nue. Elle semble prête de s'endormir, lasse sans doute d'avoir trop versé de rasades aux divins buveurs de nectar. Elle tient sa coupe d'une main nonchalante et sa tête est inclinée sur son épaule dans une gracieuse attitude d'assoupissement.

L'aigle de Jupiter la couvre de ses ailes largement ouvertes et la figure de la dormeuse, ses blanches épaules et sa gorge virginale sont noyées dans une ombre légère, pendant que le reste du corps est en pleine lumière.

La critique la plus sérieuse que l'on pourrait faire à l'*Hebe cœlestis* de M. Coulon, c'est de se rapprocher peut-être un peu trop en tant que composition, du beau groupe inspiré par le même sujet et que M. Carrier-Belleuse exposa avec tant de succès au Salon de 1869.

Mais ce qui est bien particulier à M. Coulon c'est son exécution qui est large, souple et facile. Je croirais volontiers que cet artiste en composant son groupe s'est inspiré de l'antique, mais quand est venue l'heure de mettre la main à la terre, il a su interroger la nature avec passion et il a serré avec beaucoup d'art l'étude du modelé. Aussi son *Hebe cœlestis,* revêt le double caractère d'une œuvre conçue dans un style élevé et habilement traitée d'après la méthode d'observation de l'école moderne.





DEUXIÈME MÉDAILLE

CORNU (Vital)

Né à Paris

Elève de PILS, JOUFFROY et de M. DELAPLANCHE

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1882

M. Vital-Cornu avait à faire oublier son malheureux Salon de 1885 qui lui valut une série de cruels déboires dont il n'a certainement pas encore perdu l'amer souvenir.

J'ai ouï dire, et je le crois sans peine, que M. Vital-Cornu a été très surpris lui-même et très affecté des commentaires désobligeants auxquels a donné lieu la ressemblance trop visible de son plâtre *Fierté Guerrière* avec le Saint-Georges de Florence. Il est évident que lorsqu'il est revenu en France à l'expiration de sa bourse de voyage, l'esprit hanté par le souvenir des chefs-d'œuvre qu'il venait d'admirer en Italie, il n'a pas su se débarrasser à temps de la tyrannique influence des géants de l'art devant lesquels il venait de se prosterner, et c'est, sans doute, avec la plus parfaite inconscience qu'il s'est inspiré outre mesure du génie de Donatello.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne pouvait demeurer sur un insuccès aussi douloureux. Une revanche était nécessaire. Il vient de la

prendre. Le groupe de plâtre qu'il expose cette année sous ce titre *Belles Vendanges* est un morceau de sculpture très remarquable qui promet un superbe marbre. L'arrangement de ce groupe est d'une originalité très pittoresque : à cheval sur un tonneau, dans tout l'éclat de sa nudité blanche et fraîche, une jeune femme regarde en riant des enfants superbes, aux chairs grasses et finement modelées, qui s'amusent à ses pieds au milieu des pampres et des raisins. Des deux mains elle élève au-dessus de sa tête une cornemuse sur les tuyaux de laquelle ses doigts courent agiles, et dont la poche pleine d'airs champêtres se dégonfle harmonieusement.

Cette composition très vibrante ne trahit aucune réminiscence classique. La conception originale du sujet est aussi personnelle que son exécution. *Belles Vendanges* ont fait oublier *Fierté Militaire,* et M. Vital-Cornu prend désormais une excellente place parmi les jeunes sculpteurs contemporains et cela en ne s'inspirant que de la nature et n'ayant recours qu'à ses propres moyens.





DEUXIÈME MÉDAILLE

LOISEAU (Georges)

Né à Faix-Sauvigny-les-Bois (Yonne)

Élève de l'École des Beaux-Arts de Dijon et de A. DUMONT

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT

Que de rapides progrès accomplis par M. Loiseau depuis l'époque, encore peu lointaine, où il modelait d'une main faible et timide cette *Rêverie* qui ne se recommandait à l'attention du public que par la grâce élégante de son aspect général.

Aujourd'hui cet artiste semble être en pleine possession de ses moyens comme le prouve ce beau groupe qu'il expose cette année au Salon sous ce titre : *la Veuve*, et qui est d'une remarquable ingéniosité de composition.

L'artiste nous montre une femme encore jeune assise dans une attitude de mélancolie douloureuse. Un tout petit enfant dort près d'elle, un autre est à son sein. Les yeux de la malheureuse regardent fixement le ciel avec une expression de muette protestation contre son infortune. Il se dégage de cette œuvre vivement sentie une pénétrante impression

de tristesse, et on ne peut regarder ces infortunés sans prendre leur sort en pitié comme si on se trouvait tout à coup en présence du sujet réel.

L'exécution des détails est à la hauteur de la conception et de l'habile arrangement de la composition, modelée tout entière avec souplesse et vigueur et conçue dans un sentiment élevé.





DEUXIÈME MÉDAILLE

FERRARY (Maurice)

Né à Embrun (Hautes-Alpes)

Élève de M. CAVELIER

MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1879. — PRIX DE ROME 1882

Il est difficile de s'imaginer l'innombrable quantité de statues qui ont été élevées à la gloire d'Hermès depuis l'époque où Phidias sculpta l'élégante image du messager des dieux pour l'entrée du temple d'Apollon à Thèbes, jusqu'au jour où M. Chapu vit entrer dans les galeries du Luxembourg son *Mercure inventant le caducée*, une des meilleures œuvres du maître moderne.

Et cependant toutes les attitudes de l'éternel voyageur n'avaient pas encore été rendues, car M. Ferrary nous envoie de la *villa Médecis* un groupe d'un arrangement très original et qu'il appelle *Mercure et l'Amour*. Nous n'avons jamais découvert dans nos pérégrinations artistiques à travers les musées de France et d'Europe, dans la sculpture moderne et dans la statuaire antique, aucune œuvre qui, par le caractère de sa composition, put faire croire que M. Ferrary s'en était inspiré pour exécuter ses figures. La chose vaut la peine d'être signalée, car la plu-

part des statues modernes de Mercure, y compris celles qui ornent le Louvre, signées de noms célèbres, ne sont que des ressouvenirs plus ou moins vagues de morceaux classiques.

M. Ferrary représente son Hermès au moment où il va, son caducée à la main, s'élancer de l'Olympe dans les airs. A la hardiesse de son attitude on devine la profondeur des espaces qu'il va traverser. Eros vient d'attacher aux pieds du courrier céleste les ailes traditionnelles et ce dernier, dans un mouvement qui dessine toutes les finesses de son torse d'éphèbe nerveusement modelé et tout tressaillant d'impatience, se retourne pour s'assurer que son jeune et gracieux serviteur a soigneusement fixé les talonnières magiques. L'artiste a dû, croyons-nous, trouver de véritables difficultés dans la recherche d'une harmonieuse disposition des lignes et des plans formés par le mouvement brusque, un peu heurté, de son personnage, mais il a victorieusement triomphé partout.

Nous nous réjouissons à la pensée que nous reverrons dans un prochain Salon le Mercure de M. Ferrary, encore plus séduisant dans la blancheur du marbre qui convient si bien à la divine élégance de ses formes.



DEUXIÈME MÉDAILLE

LEMAIRE (Georges-Henri)

Né à Bailly

Élève de MM. GRIVEL, J. LAMBERT et J. PERRIN

M. H. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1885

L'Exposition qui vient de classer M. Lemaire parmi les hors concours lui fait grand honneur. L'art difficile de la gravure sur pierres fines a rencontré dans ce jeune artiste une souplesse de main assez rare, qui nous vaudra par la suite des œuvres au moins aussi intéressantes que celles exposées cette année.

La pièce principale représente *une Idylle*, gravée sur cornaline, le dessin en est délicat et l'exécution très habile, le modelé des chairs est traité avec beaucoup de charmes et de goût. Une jeune fille, appuyée sur l'épaule d'un berger qui vient de découvrir un nid, semble demander d'avance la liberté des petits qui vont naître.

Un joli portrait sur onyx du fils de M. Ph. Gille, le sympathique rédacteur du *Figaro*, complète cette exposition.

M. Lemaire avait obtenu déjà une mention et une médaille de troisième classe en 1885.

M. M.

MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE



TROISIÈME MÉDAILLE

PERRIN (Georges)

Né à Lyon

Élève de M. A. DUMONT

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT

Après avoir à différentes reprises interprété, avec un certain succès, des figures et des scènes empruntées au Nouveau Testament, M. Perrin s'est décidé à affermir sa réputation naissante en cherchant directement son inspiration dans la nature. Et il a fort bien fait, puisque la critique, le public et le jury ont fait à son *Botteleur* un accueil des plus bienveillants.

M. Perrin a d'ailleurs dépensé dans l'exécution de sa figure un talent qu'on ne saurait trop louer. Certaines parties, la poitrine et les bras surtout, sont modelés avec une habileté toute particulière et bien vivante. Il a su donner à son *Botteleur* une physionomie naturelle et le mouvement large et puissant avec lequel il lie sa gerbe est d'une indiscutable vérité.

Là où M. Perrin s'écarte un peu de la vérité, c'est lorsqu'il nous montre son ouvrier des champs absolument nu. Ce sans-gêne de la

part d'un homme qui semble respirer en pleine réalité pourrait paraître un peu choquant si l'on ne songeait que la sculpture a des exigences impérieuses et que les statuaires qui sont animés par la noble idée de reproduire enfin la vie qui s'agite autour d'eux sont obligés de s'y soumettre sous peine de détruire la grandeur de leur art.





TROISIÈME MÉDAILLE ET BOURSE DE VOYAGE

GAUQUIÉ (Henri-Désiré)

Né à Flers-lès-Lille (Nord)

Elève de MM. CAVELIER et FACHE

Je ne crois pas qu'une foule en délire aille s'agenouiller devant le *Persée* de M. Gauquié, lorsque dans quelques années il fera une nouvelle apparition, cette fois sous la forme d'un bronze, dans un de nos musées ou dans un de nos jardins publics. Ces grands mouvements d'enthousiasme ne sont plus de mode et il serait peut-être aussi difficile de comparer les Parisiens d'aujourd'hui aux Florentins des Médicis, que le *Persée* de M. Gauquié au chef-d'œuvre qui rayonne dans son immortalité au fond de cette *Loggia dei Lanzi* devant laquelle se prosterna tout un peuple.

Hâtons-nous toutefois d'ajouter que si le beau groupe de M. Gauquié ne possède pas toutes les qualités nécessaires pour exciter l'universelle admiration, il a été conçu avec assez d'originalité (ce qui n'était guère facile) et exécuté avec assez de talent pour mériter de grands éloges.

L'allure du *Persée* est vraiment héroïque. Le mouvement avec lequel il montre la tête terrifiante de Méduse, dont le corps mutilé tressaille encore sous ses pieds, est d'une grande beauté tragique.

En passant à l'analyse des différents morceaux on devine l'habileté très remarquable de ce jeune statuaire dont la nature artistique me paraît surtout dominée par le souvenir des élégants et nerveux sculpteurs de la Renaissance florentine.



TROISIÈME MÉDAILLE

MENGUE (Jean-Marie)

Né à Bagnères-de-Luchon

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT

Obéissant à un louable et pieux sentiment, M. Mengue, qui est né à Bagnères-de-Luchon, a cherché à symboliser dans une gracieuse figure de jeune fille, qu'il intitule *Source des Pyrénées,* la grâce et la fraîcheur de son pays natal.

M. Mengue a été très heureusement inspiré. Sa figure dont les formes vierges et élégantes sont d'une exécution savante et distinguée est une des œuvres les plus séduisantes du Salon. Le mouvement avec lequel elle tient l'urne d'où l'eau s'épanche est d'une grâce exquise, et il fait bien ressortir toutes les rondeurs printanières, tous les plans délicats de sa chair souple et vivante.

Nous regrettons que M. Mengue ait cru devoir placer dans la main de sa jeune Pyrénéenne une urne du style grec le plus pur. Mais ce n'est là qu'une virgule mal placée, et nous n'éprouvons nullement le

besoin d'aller chercher une ridicule querelle d'archéologue à ce jeune artiste dont le talent, après une série d'efforts consciencieux, vient de s'affirmer définitivement dans une œuvre charmante.



TROISIÈME MÉDAILLE ET BOURSE DE VOYAGE

DOLIVET (Emmanuel)

NÉ À RENNES

Élève de M. CAVELIER

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT

On ne saurait trop complimenter M. Dolivet sur les soins qu'il a apportés à la traduction en marbre de sa *Madeleine,* dont le plâtre fut déjà très remarqué au Salon de 1884 malgré quelques lourdeurs d'exécution. Ces défauts n'existent plus dans le marbre rempli d'adorables finesses de modelé, qui, j'en suis sûr, ne sont pas dues à l'exécution géométrique d'un vulgaire praticien. D'ailleurs la matière dans laquelle M. Dolivet a fixé les formes gracieuses de sa figure est de qualité supérieure. Pas une veine minérale, pas une tache dans ce carrare blanc et lumineux comme la neige des montagnes.

L'État avait été très heureusement inspiré en achetant au Salon de 1884 la belle statue de M. Dolivet ainsi que l'attestent les récompenses qui viennent de couronner cette année les efforts de cet artiste, car sa *Madeleine* lui a valu du même coup une médaille de troisième classe et une bourse de voyage.

Nul doute que M. Dolivet ne nous revienne de sa promenade artistique à travers les musées d'Italie avec un sujet profondément médité au milieu des chefs-d'œuvre inspirateurs des grands maîtres dont il a déjà sérieusement recueilli les enseignements.



TROISIÈME MÉDAILLE

HEXAMER (Frédéric)

Né à Paris

Élève de DUMONT et de VERNET-LECOMTE

La figure exposée par M. Hexamer sous ce titre: *Gazouillis* supporte bravement une minutieuse analyse.

Chaque détail a été soigneusement traité. Les modelés sont bien suivis. Les chairs sont grasses, jeunes et très vivantes, et l'expression de naïveté répandue sur le visage explique clairement l'idée qui a présidé à l'exécution du sujet.

Cependant l'aspect général de cette figure étonne le visiteur, qui se demande avec une certaine inquiétude, en caressant du regard les formes virginales, si de l'exécution consciencieuse de chacune des parties résulte une harmonie parfaite.

Nous aurons formulé très sincèrement notre opinion sur l'œuvre de M. Hexamer quand nous aurons dit que le torse nous paraît trop long. L'artiste qui dédaigne toute poétique interprétation pour consacrer ses efforts à une savante imitation de la nature est tenu de choisir son

28

modèle avec le plus grand soin. C'est le cas de M. Hexamer, qui, grâce à un amour excessif de la réalité, a réussi à mettre sous nos yeux une œuvre dont chaque partie nous intéresse par l'habileté du rendu, et dont l'ensemble nous choque par la lourdeur de son aspect, alors qu'il devait symboliser l'éveil gracieux de la jeunesse.



TROISIÈME MÉDAILLE

CARLUS (Jean)

Né à Toulouse

Elève de MM. FALGUIÈRE et MERCIÉ

Tout le monde sait que Molière ne dédaignait pas de consulter sur ses pièces sa servante, la bonne et joyeuse Laforêt, qui, s'il faut en croire *les moliéristes* les plus distingués, eut sur le grand écrivain l'influence d'un excellent critique et lui fournit de plus ces admirables types de Mme Jourdain et de la nourrice Jacqueline dans *Le Médecin malgré lui.*

On prétend même qu'un jour, voulant éprouver son bon sens, il lui lut, comme étant de lui, une mauvaise comédie de Grécourt. Mais Laforêt l'arrêtait à chaque phrase par ces mots : « Ce n'est pas vous qui avez fait cela ».

La belle humeur avec laquelle la servante écoute, dans la composition de M. Carlus, la lecture que lui fait Molière, toujours grave et mélancolique, prouve assez que ce n'est pas de cette anecdote que s'est inspiré le sculpteur et que les vers ou la prose qui font vibrer si

bruyamment la rate de Laforêt ne sont pas du soporifique et licencieux abbé de Grécourt. Molière seul peut provoquer un rire aussi franc et aussi sonore.

La composition de M. Carlus est d'une exécution spirituelle et hardie. Les physionomies, les attitudes des personnages sont pleines de naturel et les étoffes ont été fort habilement traitées.

S'il est vrai que la servante de Molière exerçait une influence morale aussi grande sur le génie de son maître, on ne saurait trop féliciter M. Carlus d'avoir songé à élever une statue à ce glorieux et modeste collaborateur.





TROISIÈME MÉDAILLE

FARAILL (Gabriel)

Né à Saint-Marsal

Élève de MM. OLIVA et FAROCHON

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT

Nous n'avons qu'à louer l'exécution de la statue en marbre exposée cette année par M. Faraill sous ce titre simple et charmant : *Jeune fille*. Nous voici bien en présence d'une œuvre conçue avec amour et dont le travail matériel, la chose est bien visible, n'a été livré à aucune main mercenaire. Cela se devine facilement dans la perfection suivie du modelé qui semble avoir été longuement caressé par le ciseau de l'artiste jusqu'à la plus complète imitation de la vie. Car la conception de M. Faraill n'est pas purement idéale. Il a trouvé son riche et séduisant modèle dans la réalité. Ses formes jeunes et puissantes ne sont pas des formes entrevues dans un rêve à travers le ressouvenir de l'enseignement classique. Mais le sculpteur a su avec un talent, qui fait bien augurer de son avenir, interpréter d'une façon émue et sincère les charmes resplendissants de sa *Jeune fille* dont les sculpteurs

grecs auraient fait une Vénus de marbre. M. Faraill, moins païen, en a fait tout simplement une image réelle et gracieuse de la beauté humaine rencontrée par hasard dans la nature.



TROISIÈME MÉDAILLE

LAPORTE (Alexandre-Gabriel)

Né à Toulouse

Élève de JOUFFROY et de M. FALGUIÈRE

C'est à la VIIe églogue de Virgile que M. Laporte a emprunté son sujet.

Il nous représente Tircis exhalant l'amertune de son âme en quatrains réguliers.

Le jeune berger est assis sur un rocher que des plantes grimpantes recouvrent à moitié. Une de ses mains s'appuie sur le bloc de pierre pendant que l'autre est levée au ciel. Le corps tout entier, comme balancé par le rythme harmonieux du vers, s'incline dans un mouvement plein de grâce et de vérité.

Nous n'avons que des compliments à adresser à M. Laporte qui a su faire revivre à nos yeux dans une forme charmante l'image du rival malheureux de Corydon.

Les progrès réalisés en deux années par cet artiste sont considérables. Autant l'exécution de la statue qu'il exposait en 1884 sous ce

titre *Toujours vainqueur* était molle et hésitante dans certains endroits, autant celle de l'œuvre qu'il nous montre cette année est vigoureuse et sûre. M. Laporte est en ce moment en pleine possession de son talent; aussi espérons-nous avoir avant peu l'occasion d'admirer une œuvre magistrale et qui cette fois, le classera dans la rayonnante et glorieuse phalange des bienheureux hors-concours.





TROISIÈME MÉDAILLE

HERCULE (Benoit-Lucien)

Né à Toulon (Var)

Élève de M. JOUFFROY

MENTIONNÉ ANTÉRIEUREMENT

La statue de marbre exposée cette année au Salon par M. Hercule fait songer aux élégantes figures de Jean Goujon. Elle est complètement nue et son visage charmant, dont la candide expression est rendue avec un réalisme savamment idéalisé, est penché sur les fleurs du printemps qu'elle cueille en rêvant. Le mouvement du corps est d'une grâce exquise et exprime fort bien la tranquillité d'âme de la chaste jeune fille. Les chairs d'un modelé délicat et serré sont superbes dans leur fermeté virginale et leur souplesse.

Nous faisons des vœux pour que la ville de Paris, à qui appartient ce beau marbre dont la blancheur immaculée convenait si bien à l'expression du sujet choisi par l'artiste, n'expose jamais *la Primevère* de M. Hercule dans un lieu public où elle serait exposée à l'intempérie des saisons et au contact brutal d'une populace béotienne qui semble désormais autorisée à choisir pour ses bruyantes et salissantes ker-

messes les beaux jardins peuplés de statues. Des œuvres aussi délicatement exécutées que la figure de M. Hercule, dont le marbre a parfois les transparences de l'albâtre, doivent être soigneusement abritées, dans des lieux choisis, contre tout ce qui pourrait en ternir la blancheur.





TROISIÈME MÉDAILLE

COLLE (Charles-Alphonse)

Né à Charleville

Élève de M. CROISY



Nous ne connaissions jusqu'à ce jour M. Colle que par ses bustes de femme dont quelques-uns avaient frappé notre attention. Aujourd'hui cet artiste a voulu s'élever d'un seul coup vers les régions hautes de l'art avec son *Enfant prodigue* dont la célèbre parabole, devenue un sujet classique, a inspiré tant de statuaires de talent.

M. Colle a représenté son personnage au moment où tombé dans la plus affreuse misère il se voit réduit à garder des pourceaux. L'attitude du jeune pécheur repentant est bien conforme à la situation malheureuse dans laquelle il se trouve. Il est assis tristement à côté d'un des animaux confiés à sa garde et

dont le groin, joyeusement retroussé dans un mouvement de flair, fait encore ressortir davantage la mélancolie navrante répandue sur le visage du berger. Ce joyeux pourceau est d'une habile et spirituelle exécution. M. Colle deviendrait facilement un animalier de premier ordre. Mais il a mieux à faire. Nous avons découvert dans les bras et dans les cuisses de *l'Enfant prodigue* quelques sécheresses, quelques maigreurs de modelé, mais nous savons M. Colle trop amoureux de son art pour supposer un seul instant qu'il considère comme définitive l'exécution présente de sa remarquable figure.





TROISIÈME MÉDAILLE

PATEY (Henri-Auguste-Jules)

Né à Paris

Élève de MM. CHAPU, CHAPLAIN et JOUFFROY



M. Patey est un jeune artiste de beaucoup d'avenir, qui mérite de grands éloges. Le cadre exposé sous ce titre « *Médailles et Médaillons* » contient des portraits très remarquables, d'un caractère très artistisque. La Médaille gravée pour la Société aérostatique est fort bien composée; celle représentant un berger jouant avec un bouc est très séduisante, le modelé en est très habilement exécuté.

Mais c'est surtout dans les portraits exposés que nous trouvons la sûreté de mains qui assure à M. Patey une des premières places parmi les graveurs en médailles.

Nous aurons occasion de revenir sur le talent sympathique de ce

jeune artiste, quand le jury le classera définitivement parmi les hors-concours.



BOURSES DE VOYAGE

SCULPTURE



BOURSE DE VOYAGE

—

LAPORTE (Émile)

Né à Paris

Élève de MM. DUMONT et THOMAS

M. H. MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1885.

L'anniversaire, tel est le titre mystérieux que M. Laporte a cru devoir donner à la figure voilée qui marche d'un pas lent en semant des fleurs sous ses pas.

Sans nul doute le sculpteur a voulu personnifier dans cette statue à l'aspect un peu fantomatique le Souvenir en deuil, et les quelques marches qu'elle descend indiquent le voisinage d'une tombe devenue un lieu de pèlerinage pieux et discret, fixé par une date lugubre.

M. Laporte a trouvé dans son mélancolique sujet un motif à étude de draperies et il a su, à l'aide d'un arrangement original et gracieux, soutenu par une exécution souple et légère, envelopper de voiles sa figure funéraire, sans tomber dans la mièvrerie de facture de l'école moderne italienne.

Le modelé ferme et distingué des mains, qui sont d'un très beau

dessin, indique assez que cet artiste exécute le nu avec autant d'habileté que les étoffes. D'ailleurs son remarquable groupe en bronze, *Bélisaire*, qu'il expose aussi cette année, le prouve supérieurement, et à lui seul il aurait suffi à justifier *la bourse de voyage* dont va bénéficier M. Emile Laporte et que le conseil supérieur des Beaux-Arts a cru devoir attribuer à son *Anniversaire*.

SECTION D'ARCHITECTURE

MÉDAILLE DE PREMIÈRE CLASSE

BLAVETTE (Victor-Auguste)

Né à Brains (Sarthe)

Élève de M. GINAIN

MÉDAILLE DE DEUXIÈME CLASSE 1883

— Eleusis, enceinte sacrée de Démeter; restauration de la salle d'initiation aux mystères d'Eleusis (Secos); — dix châssis. — Trois aquarelles.

MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE

LAFON (Albert-Jean), né à Paris, élève de M. André.

— Relevé et essai de restauration de l'hôtel de Bourgtheroulde à Rouen; — dix châssis.

EN COLLABORATION AVEC

MARCEL (Alexandre), né à Paris, élève de M. André.

— Relevé et essai de restauration de l'hôtel de Bourgtheroulde à Rouen; — dix châssis.

RICQUIER (Charles-Émile), né à Amiens, élève de M. Renaud.

Médaille de troisième classe 1880

— Asile d'aliénés, en construction à Dury-lès-Amiens (Somme); — trois châssis.

CALINAUD (Eugène-Mathurin), né à Paris, élève de M. Vandremer.

Médaille de troisième classe 1881

— Église de Marnans (Isère); — trois cadres.

PETIT-GRAND (Louis-Victor), né à Lingèvres (Calvados) élève de M. Baudot.

Médaille de troisième classe 1880

— Église de Gallardon (Eure-et-Loir); — cinq feuilles.
— Bâtiment dit des Machicoulis, au Puit-en-Velay, (Haute-Loire).

COURTOIS-SUFFIT (Octave-Louis-Albert), né à Paris élève de MM. J. Suffit et de J.-L. Pascal.

Mentionné antérieurement

— Notes et Croquis de voyage (Italie, Algérie, Tunisie); — trois châssis.

HOURLIER (Armand-Victor), né à Paris, élève de M. Douillard

Mentionné antérieurement

— Relevé d'un autel dans l'église Fonteguista à Sienne (Italie); — deux châssis.
— Croquis de voyage.

THIERRY (Jean-Alexandre), né à Angoulême, élève de M. Blouet.

— Adoration à Minerve; — Étude sur l'architecture grecque.

MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE

BERTRAND (Émile), né à la Redorte (Aude)
élève de M. J. PASCAL.

— Église paroissiale de Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales); — restauration en cours d'exécution.

— Projet de Conservatoire pour la ville de B... (Espagne); — trois châssis.

ROUSSI (Charles-Georges), né à Paris, élève de M. GUÉNEPIN
et de l'École des Beaux-Arts

Mentionné antérieurement

— Caserne de sapeurs-pompiers, rue Chalagny et boulevard Diderot (XIIe arrondissement), exécuté pour la ville de Paris; — six châssis.

PEIGNEY (Joseph-Charles), né à Paris, élève de M. André.

— Un grand observatoire; — cinq châssis.

OSSTERMANN (Carl-August), né à Gryt (Suède) élève de l'Académie des Beaux-Arts de Stockholm.

— Projet d'un théâtre.

SECTION DE GRAVURE
ET LITHOGRAPHIE

MÉDAILLE D'HONNEUR

FLAMENG (Léopold)

Né à Bruxelles de parents français

Élève de CALAMATA

MÉDAILLES 1864, 1866 & 1867, ✻ 1870. — MÉDAILLE DE TROISIÈME CLASSE 1878 (É. U.)

— Une gravure :
La *Mort de sainte Geneviève,* d'après M. J.-P. Laurens.

MÉDAILLE DE PREMIÈRE CLASSE

BRUNET-DEBAINES (Alfred)

Né au Havre

Élève de LALANNE et GAUCHEREL

MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE 1872 & 1873

— Une gravure :
Evening time, d'après M. Leader.

— Une gravure :
Vue de Venise, d'après M. Ziem.

MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE

BAUDE (Charles), né à Paris, élève de M. GUILLAUME.

M. H. — Médaille de troisième classe 1883

— Une gravure sur bois : *Portrait d'homme*, d'après Rembrandt.

MAUROU (Paul), né à Avignon, élève de M. GUILBERT D'ANELLE.

Médaille de troisième classe 1882

— Une lithographie : *Retour d'une Chasse à l'ours, âge de la pierre polie,* d'après M. F. Cormon.

ANNEDOUCHE (Alfred-Joseph), né à Paris
élève de MARTINET et GLEYRE

Médaille de troisième classe 1876

— Une gravure : *Byblis*, d'après M. Bouguereau.

VALMON (Mlle Léonie), née à Paris, élève de M. TH. CHAUVEL

Médaille de troisième classe 1883

— Une gravure : *Dordrecht*, d'après M. James Webb. — *Eau-forte.*

LANGEVAL (Jules-Laurent-Louis), né à Paris
élève de MM. DUPEYRON et JOLIET

Médaille de troisième classe 1881

— Une gravure sur bois : *Le dernier Voyage* (souvenir du Gange) d'après M. Edwin Weck.

— Une gravure sur bois : *La jeune Pastoure*, d'après M. Berteaux.

BURNEY (François-Eugène), né à Mailley (Haute-Saône)
éléve de M. F. GAILLARD

Médaille de troisième classe 1881

— Une gravure : *La Chocolatière*, d'après Liotard.

MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE

THOMAS (Émile), né à Vittel (Vosges), élève de M. A. Guzman.

Mentionné antérieurement

— Six gravures sur bois.

GUILLON (Pierre-Ernest), né à Paris, élève de M. Sirouy.

Mentionné antérieurement

— Une gravure : *Rêve de bonheur*, d'après Constance Mayer.

MASSARD (Jules-Louis), né à Versailles, élève de son père et de MM. Henriquel-Dupont et Pils.

— Une gravure : *Portrait de Mme Molé-Raymond, de la Comédie-Française*, d'après Mme Lebrun.

DAUMONT (Émile), né à Montereau (Seine-et-Marne), élève de M. COURTRY.

Mentionné antérieurement

— Une gravure : *La Vallée de Munster*, d'après M. Français.

MANESSE (Georges-Henri), né à Rouen, élève de M. CHAMPOLLION.

— Une gravure : *Mme de Beéresteyne, fondatrice du béguinage* d'après Frans Hals.

PENET (Lucien-François), né à Thiennes (Nord)

Mentionné antérieurement

— Une gravure : *Le Dante rencontre Matilda*, d'après M. Maignan.

— Deux gravures : *l'Ange Gardien*, d'après M. G. Ferrier.— *Le doux Sommeil*, d'après M. E. Renard.

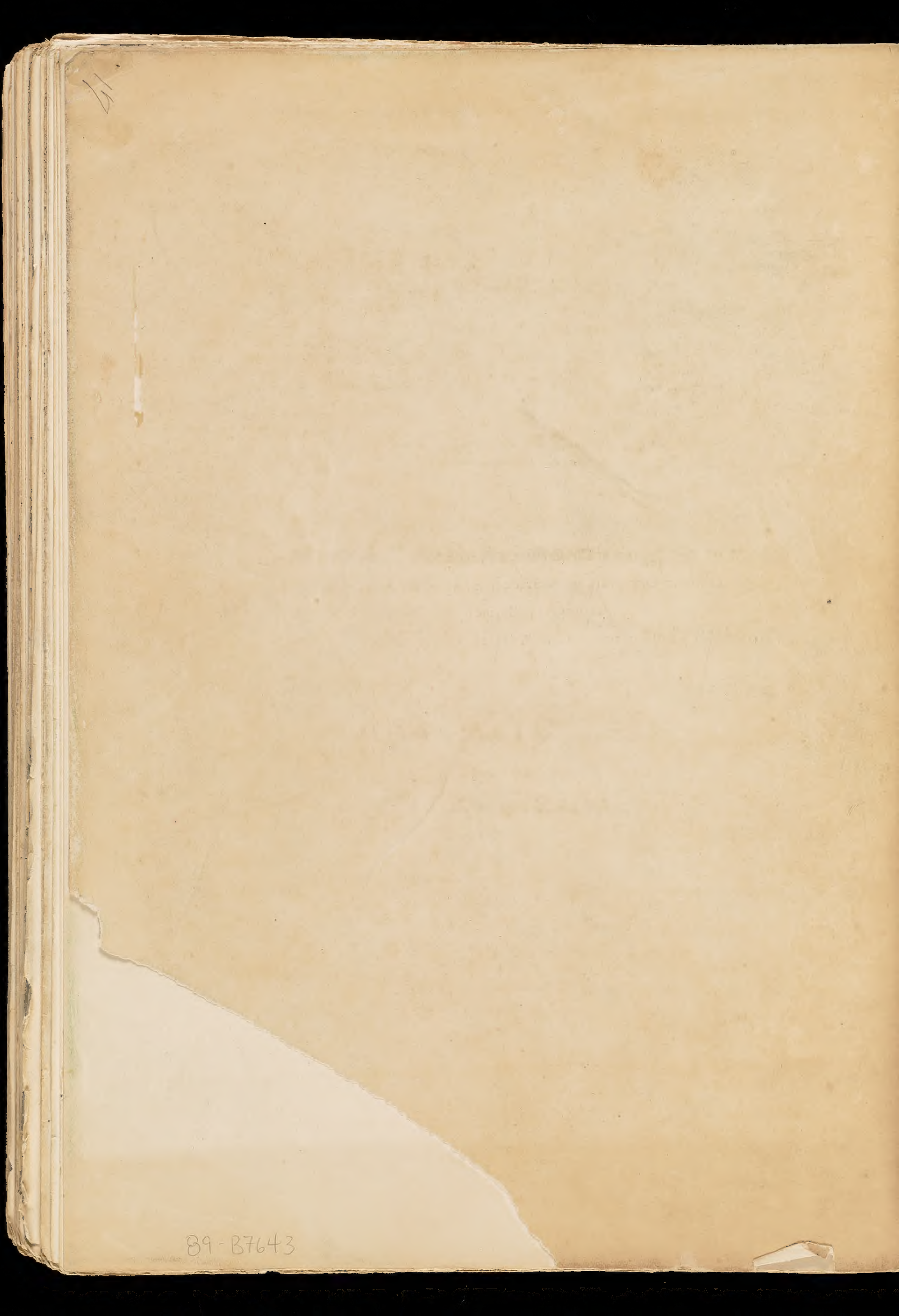
ACHEVÉ D'IMPRIMER A ÉVREUX

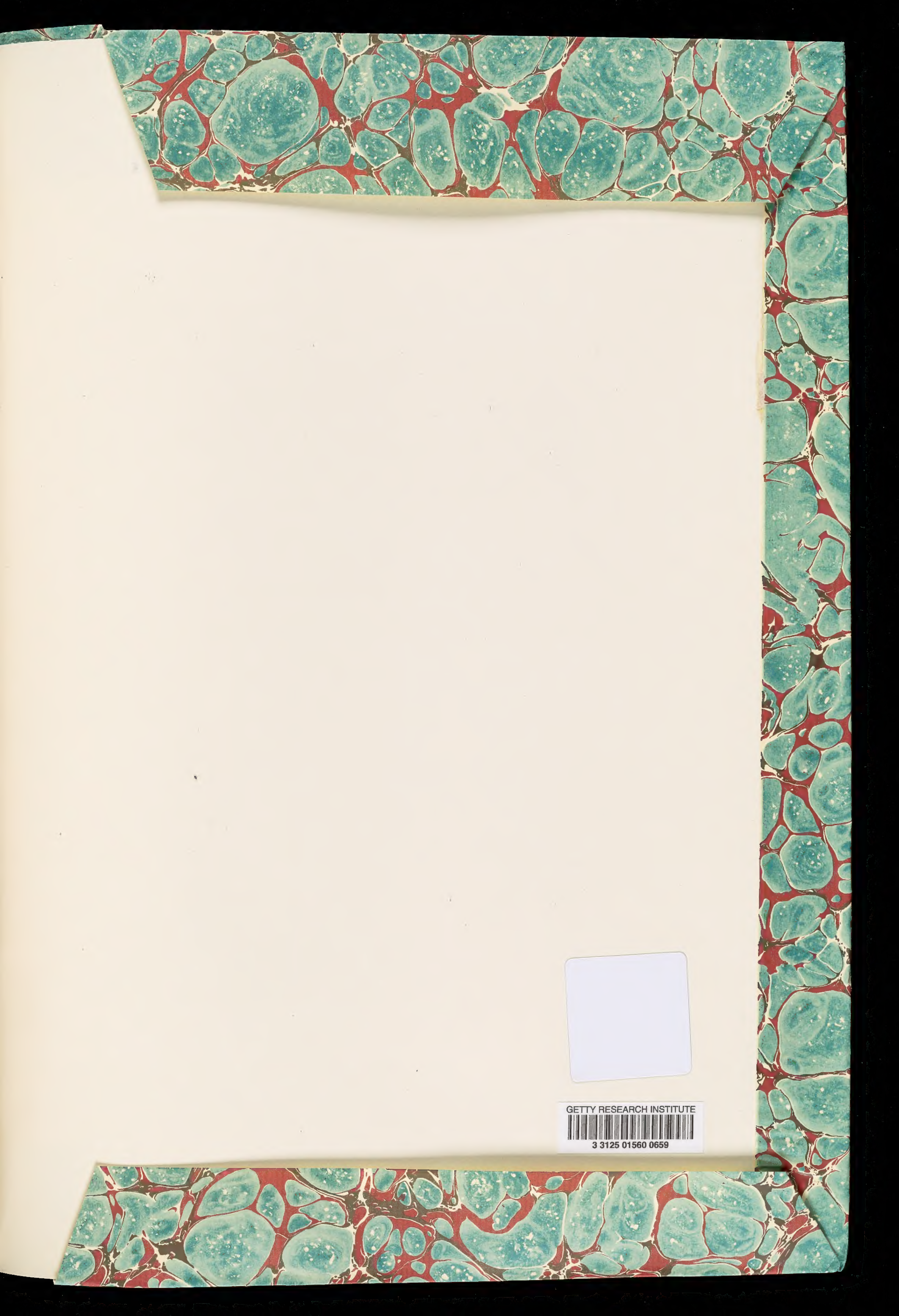
LE VINGT-CINQ AVRIL MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-SEPT

PAR CHARLES HÉRISSEY

POUR M. MAGNIER ET C[IE], ÉDITEURS A PARIS






GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01560 0659

